LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975) Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social: Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris <u>Courrier</u>: 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

> Répondeur & Fax: 01 60 14 89 91 e-mail : <u>amisdegeorgesand@wanadoo.fr</u> Internet : http://www.amisdegeorgesand.info



Afin de mieux faire connaître la vie et l'oeuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a mis en ligne le présent numéro de la revue PRESENCE DE GEORGE SAND publiée par l'Association pour l'Etude et la Diffusion de l'Oeuvre de George Sand. La présentation est sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Copyright © 1978 Présence de George Sand



LIBRAIRIE COLBERT

JEAN TAUGOURDEAU

11bis, rue Colbert (place du Château) 78000 VERSAILLES / Tél. 950.11.68

Livres anciens . Romantiques et modernes

Ouvert les 7 jours de la semaine

Présence de George Sand

N° 4

Novembre 1978

Bulletin de l'Association pour l'étude et la diffusion de l'œuvre de George Sand

Président :

Jean-Hervé Donnard

Siège: Bibliothèque Pablo Neruda 15-17 place Beaumarchais 38130 Echirolles

Directeur de la publication : Jean Courrier

Comité de rédaction :

Alain Arvin-Berod Alain Bœuf René Bourgeois Jean Courrier Jean-Hervé Donnard Jean-Pierre Maque Honoré Parise Mireille Parise

Maquette :

H. et M. Parise

Dépôt légal octobre 1978 Composition compo g/grenoble Imprimerie du Néron/96.21.25

sommaire

- 1 Editorial: Ce tome XIII tant attenuu par Jean-Hervé DONNARD
- 4 Pourquoi et comment publie-t-on une Correspondance par Georges LUBIN
- 7 George Sand aux champs par Christiane SMEETS-DUDEVANT-SAND
- 9 Correspondance! Un point de vue suédois par Gunnar von PROSCHWITZ
- 12 Les tribulations d'un chercheur leroussien par Jean-Pierre LACASSAGNE
- Premiers pas d'une longue marche par Michel GILOT
- 17 Dix années dans la vie d'une femme par René BOURGEOIS
- 19 George Sand et la Commune par Annarosa POLI
- 20 En complément à la Daniella par Annarosa POLI
- 22 Deux géants du XIX^e siècle : Sand et Michelet par Mireille SIMON

-1

- 27 Discussions du colloque d'Echirolles
- 41 George Sand et le Compagnonnage par Jean-Pierre MAQUE
- 46 Georges Lubin répond
- 49 Note de lecture, par Mireille PARISE
- 50 Informations par Jean COURRIER
- 52 Recherches et travaux
- 52 Les amis de Nohant
- 53 Libres opinions
- 56 Courrier des lecteurs
- 58 La vie de l'Association
- 59 Souscription pour la Ville noire et Jeanne

Ce tome XIII tant attendu

par Jean-Hervé DONNARD

Janvier 1855 - juin 1856 : telles sont les limites chronologiques du tome XIII, imposées par le hasard et la nécessité de l'édition. Or il se trouve que cette période, dans la vic de George Sand, présente une unité remarquable. L'année 1855 commence par une terrible épreuve; 1856 apporte, à défaut de l'oubli, la paix de l'âme. Cette femme de cinquante-deux ans s'est libérée de ses contradictions et de ses tourments intérieurs; son arrivée dans les régions plus sereines est signalée par un changement d'écriture où le graphologue Frédéric Dubois, consulté par Georges Lubin, décèle « une note de confiance en soi allant de pair avec une affirmation plus tranquille de la personnalité ».

L'épreuve, ce fut le 13 janvier 1855 la mort de Nini, Jeanne Clésinger, sa petite-fille âgée de six ans; mort d'autant plus affreuse que l'enfant fut victime de la désunion, de l'aveuglement et de l'égoïsme de ses parents. Dans plusieurs lettres, George Sand exprime sa douleur en termes bouleversants. Mais elle refuse de se laisser enfermer dans un univers de pensées sinistres. Elle a une réaction saine en suivant le conseil de Maurice et de Manceau; dès le mois de mars, la voici partie pour l'Italie, entourée de ses deux « enfants ».

Rome, qu'elle n'avait jamais vu, la déçoit profondément : « tout est mort » dans la ville antique, « même ce que l'on suppose encore vivant » (2 avril 1855). La ville moderne est « immonde de laideur et de saleté ». Quant au Vatican, il lui apparaît au-dessous de sa réputation; la bénédiction urbi et orbi, « cérémonie très vantée », n'est pas « mise en scène avec art » (14 avril). Elle écrit à Solange : « Ne te lance jamais dans les états du pape, où l'on manque de tout et où le climat est dur comme le reste » (4 mai).

Elle revient d'Italie, plus anticléricale que jamais. Convaincue que « l'église officielle Jest morte » (21 août 1855), hostile au catholicisme, elle n'en pratique pas moins les vertus théologales. Ainsi elle confesse à plusieurs reprises sa foi en la vie éternelle : « J'ai la certitude que mon enfant [Jeanne] est dans le plus beau et le meilleur endroit du ciel » (21 août 1855) »; « ...nous nous reverrons tous un peu plus tôt, un peu plus tard » (1er mai 1856). Ses actes sont en harmonie avec ses convictions. Cette croyante est aussi une âme charitable. Oue de lettres de sollicitation elle adresse en faveur de malheureux ou de victimes d'une injustice! C'est le père Aulard, maire de Nohant-Vicq, ruiné en janvier 1855, destitué sans raison en juillet de la même année. C'est la fille d'un proscrit qui, denuée de toute ressource, cherche un emploi modeste d'institutrice. C'est un enfant sourd-muet qu'elle cherche à placer dans une institution spécialisée, en payant une partie de la pension. La liste des obligés est longue. Parmi eux, on compte au moins un ingrat célèbre, Baudelaire, qui lui avait demandé d'obtenir un rôle pour Marie Daubrun. George Sand intervint à deux reprises auprès de Gustave Vaëz, directeur adjoint de l'Odéon; ses démarches, quoique pressantes, n'aboutirent pas. Et gratuitement Baudelaire accusa George Sand de n'avoir pas tenu sa promesse. Georges Lubin voit dans cet incident l'origine de la rancune hargneuse du poète à l'égard de la romancière.

Généreuse et courageuse Sand qui trouve dans le travail opiniâtre un remède à tous ses maux. Quelle étonnante facilité d'écriture! Le 27 juillet 1855, elle annonce à Delacroix qu'elle a fait en quinze jours deux volumes in-8° d'Histoire de ma vie. Elle avait la chance de ne pas appartenir à cette race d'écrivains qui éprouvent les affres du style, qui arrachent des mots au silence, des idées à la nuit. Et pourtant son métier était loin de ne lui réserver que des joies sans mélange. La mort de Jeanne l'a plongée dans une sorte d'hébétude; cependant elle doit se forcer à écrire, car elle est « sans le sou » et il lui faut subvenir aux besoins de sa famille (février 1855). C'est cet impéraif financier qui explique sans doute son attitude à l'égard de la censure. Certes, elle proteste vivement lorsque Girardin supprime dans le feuilleton de La Presse, où paraît Histoire de ma vie, certains passages qui sont de nature à choquer les lecteurs bien-pensants ou à attirer les foudres du gouvernement impérial (22 mai 1855; 9 août 1855); toutefois elle s'incline sous le joug de la nécessité (1).

I est émouvant de pénétrer ainsi, au fil des pages, jour après jour, dans l'intimité d'une âme d'élite. George Sand est vivante pour le lecteur de la Correspondance; ou plutôt ressuscitée grâce à Georges Lubin. Les lettres ayant été dispersées à travers le monde dans un grand nombre de collections publiques et privées (59 pour le seul tome XIII), M. Lubin a consacré sa vie à rechercher et à rassembler ces documents épars, souvent oubliés. Il est toujours attristant d'apprendre qu'un particulier a refusé la communication d'une lettre (cf. p. 42). Mais la plupart des collectionneurs ne manifestent pas, heureusement, cet égoïsme ou cette étroitesse de vue. C'est ainsi que le tome XIII nous offre une belle et riche moisson récoltée dans huit pays différents; 436 pièces sont inédites, ce qui représente 80% de l'ensemble. Lorsqu'il s'agit de documents déjà publiés, Georges Lubin vérifie soigneusement le texte d'après l'original; cette méthode scrupuleuse permet de rectifier les erreurs de lecture ou de compléter les omissions des précédents éditeurs, dont la désinvolture se révèle parfois déconcertante. Même les meilleurs se sont dans certains cas fourvoyés. Par exemple, le savant vicomte de Lovenjoul a classé parmi des lettres à Louis Blanc une lettre qui a été adressée en fait à Etienne Arago (cf. p. 137); de façon définitive, et fort simplement, M. Lubin rétablit la vérité, en citant la lettre envoyée par Arago à George Sand.

Ce point soulève un problème délicat. Une correspondance étant, par définition, un échange, l'idéal serait de publier chaque lettre avec sa réponse. C'est la solution qui a été adoptée par Roger Pierrot dans son édition de la correspondance de Balzac. En ce qui concerne George Sand, elle ne pouvait être retenue, pour des raisons matérielles, car le volume de la publication, déjà considérable, aurait été doublé. Georges Lubin très sagement se borne à reproduire les textes indispensables à la compréhension des lettres de Sand.

Ce sont des réponses de correspondants sans lettres de la romancière (ou moins fréquemment l'inverse), qui, dans bien des cas, permettent de déceler une lacune, voire d'en indiquer approximativement la nature (cf. p. 85, 95, 190). Parfois, c'est un autre document, l'Agenda par exemple, qui fournit la preuve qu'une lettre est manquante. Le tome XIII enregistre 110 numéros-déficit; c'est beaucoup, mais tout espoir n'est pas perdu, puisque Georges Lubin estime que ces lettres « feront peut-être surface un jour ». Il est déjà beau que leur existence soit attestée, et que souvent soient indiqués leur thème général et leur date probable. La voie est de cette façon préparée à d'éventuelles découvertes.

Lorsque le cachet postal a disparu ou est illisible, des recoupements permettent dans la plupart des cas soit de parvenir à une date précise, soit de réduire la marge d'incertitude. Instruit par une longue expérience, l'éditeur a recours au doute méthodique, car George Sand elle-même risque d'induire en erreur; on constate dans le tome XIII qu'à trois reprises elle s'est trompée de jour (cf. p. 565), ou de mois (p. 379 et p. 431), en datant ses propres envois...

On ne se lasse pas d'admirer l'érudition, la rigueur, la perspicacité et la sensibilité littéraire de Georges Lubin. Cette correspondance apparaît comme l'encyclopédie vivante du romantisme; d'abord parce que Sand a été en rapport avec la plupart des hommes et des femmes qui à l'époque ont joué un rôle dans le monde des arts, des lettres, des sciences et de la politique; ensuite parce que les notes et les commentaires de l'éditeur, rédigés dans un style alerte et personnel, apportent une masse d'informations de première main. Citons, à titre d'exemple, le passionnant « index des correspondants ». Les domestiques y côtoient les grands seigneurs, les artistes obscurs voisinent avec les « phares ». A chacun d'eux, Georges Lubin, impartial, consacre une notice d'une égale précision (dans la mesure, naturellement, où les documents disponibles le permettent). C'est ainsi que de volume en volume la société du xix siècle, la bonne et la moins bonne, se reconstitue, et que l'ensemble de ces index, pour l'édification des lecteurs, forme une nouvelle Comédie humaine.

joutons que la typographie est élégante, le papier de qualité, et les illustrations excel-A loutons que la typographie est elegante, le papie de quante, le papie de la lentes, que demander de plus ? Pourtant notre plaisir, réel et intense, se teinte de mélancolie et d'inquiétude. Tome XII : achevé d'imprimer le 30 décembre 1976; tome XIII : achevé d'imprimer le 17 juillet 1978. Voilà l'origine de notre mélancolie. Que de temps perdu! Le manuscrit était prêt depuis longtemps, et il a fallu attendre 19 mois pour qu'il soit édité, et après combien de luttes; notre Association, nul ne l'ignore, s'est trouvée en première ligne, aux côtés de Georges Lubin. Une partie vient d'être gagnée, mais aucune assurance n'a encore été obtenue pour la suite. En dépit des efforts de la librairie Garnier, malgré une aide importante du Centre National des Lettres, ce tome XIII, tiré à un nombre trop restreint d'exemplaires, est mis en vente à un prix qui est de nature à décourager un grand nombre de lecteurs, alors qu'il a été prouvé, en particulier grâce à notre Association, qu'un large public, et pas seulement une élite universitaire, s'intéresse à l'œuvre de George Sand. La tâche que nous devons nous assigner est claire. Dans l'immédiat, et en dépit de la difficulté qui vient d'être soulignée, assurer la meilleure diffusion au tome XIII et à l'ensemble de la Correspondance; le présent Bulletin a été conçu dans cette perspective. Parallèlement, tout mettre en œuvre pour accélérer la publication des tomes suivants, et obtenir leur mise en vente à des prix qui ne soient pas dissuasifs. En accord et en liaison étroite avec Georges Lubin, des démarches ont déjà été faites, d'autres sont envisagées. Présence de George Sand s'attache à informer ses lecteurs aussi complètement que possible, et a pour vocation de recueillir les suggestions et les critiques constructives. Il est important qu'un lien se soit de cette façon établi entre les sandistes.

Il est à présent indispensable que tous les membres de l'Association unissent leurs efforts; faire connaître notre action, procurer une publicité de bon aloi au tome XIII, c'est sans aucun doute un des moyens d'obtenir, dans un proche avenir, la publication du tome XIV

⁽¹⁾ De même, George Sand autorise Louis Hachette à censurer la préface de la Mare au Diable « dans les éditions de la bibliothèque des chemins de fer » (5 octobre 1855).

Pourquoi et Comment publie-t-on une

Correspondance

par Georges LUBIN

Les motivations sont variées. L'un a sur l'auteur choisi des lumières spéciales. L'autre se sent avec lui des affinités. Un troisième se décide parce qu'il a un accès privilégié à un lot de documents inexplorés. D'autres enfin parce qu'ils ont le goût de la recherche. Toutes ces raisons peuvent d'ailleurs se combiner.

J'ai été, en ce qui me concerne, « mis en condition » par diverses particularités : ma naissance à vingt-deux kilomètres de ce Nohant rendu célèbre par George Sand; la présence chez mes parents d'une lithographie la représentant d'après Nadar, ce qui créait une familiarité dès l'enfance la lecture précoce de ses œuvres les plus connues; un amour commun de la nature, sa campagne était la mienne, ses paysans étaient les miens; tous les jolis mots vieillis qui émaillent ses romans champêtres m'étaient familiers, et le langage commun crée une complicité; plus tard son idéologie m'a séduit; il faut ajouter encore mon entrée en relation, vers la vingtième année, avec sa dernière descendante et avec des collectionneurs qui m'ont ouvert leurs dossiers.

Mais tout cela aurait pu être identique sans aboutir à la publication qui a commencé à voir le jour en 1964. Quand la guerre éclata, ma décision n'était pas encore prise. La cuisante défaite de 1940, puis ma captivité m'avaient traumatisé. Il était impossible de s'exprimer dans une France bâillonnée. Pour échapper au présent il était tentant de fuir vers le passé et de rechercher une besogne exigeante. Un projet de biographie commença à prendre corps : je voyais un vide à remplir, avec un certain désir de plaider une cause, car George Sand était à bien des égards méconne, calomniée, diffamée, et victime d'un trop long purgatoire immérité. Certes il n'était pas question d'écrire une hagiographie : je me voulais avocat, mais scrupuleux.

Une biographie honnête, sérieuse, se construit à base de documents, autant que possible de première main. Donc, de correspondances. J'avais pu déjà constater l'insuffisance et l'infidélité de celle qui avait été publiéc en 1882-1884, et qui contenait moins de mille lettres, une misère a côté de ce qui était conjecturé. Les sondages opérés du côté des autogaphes accessibles faisaient apparaître des altérations, des censures, des amalgames injustifiables, des datations fausses; les lacunes étaient énormes, et l'annotation indigente.

Le scrupule de l'historien-biographe, poussé à ses dernières limites, l'amènerait à ne rien publier tant qu'il n'a pas examiné sa montagne de documents toujours grossie. Tant qu'on n'a pas tout lu, est-on certain de ne pas se tromper sur tel ou tel point? Je n'avais pas cet excès de scrupule, néanmoins le rassemblement se faisait lentement et je n'étais pas au bout, il s'en fallait de beaucoup, lorsqu'on annonça que Maurois préparait unc biographie de George Sand. Ce qui « gelait » pour quelque temps toute autre publication de l'espèce. Mais je n'en fus pas découragé pour autant. Pourquoi ne pas continuer sur ma lancée? Passionné par cette correspondance que je découvrais dans son authenticité, je voyais une tâche enthousiasmante à accomplir pour compléter, décrasser, reclasser, commenter... Le moment était favorable : Maurois allait ramener l'attention sur Lélia, et des liasses inédites venaient d'entrer à la Bibliothèque historique de la Ville de Parie

C'est ainsi que d'une biographie « rentrée » est née mon édition. C'était une solution de paresse : pour éviter de faire un volume, j'en ai mis vingt-cinq en chantier.

J'ajoute qu'un mot de Gaëtan Picon, alors directeur géné-

ral des Arts et Lettres, agit un peu comme un détonateur : « Il y a 100 ou 150 ouvrages importants qui ne sont pas en librairie, des Mémoires, des Correspondances, celle de George Sand par exemple. N'est-il pas regrettable que celle de Voltaire ait été éditée en Suisse avec des notes en anglais ? »

Alors commencèrent les recherches systématiques :

- la chasse aux autographes, inédits ou non, dans les grandes collections bien répertoriées (collection Lovenjoul à Chantilly, Bibliothèque historique, Bibliothèque nationale); dans les Bibliothèques françaises et étrangères, où les dépouillements ne sont pas toujours exhaustifs et où il faut aller « à la pêche »; chez les marchands; dans les familles et chez les collectionneurs, où l'accueil n'est pas uniforme, tant s'en faut. Les uns vous reçoivent à bras ouverts, mais d'autres ne font qu'entrebailler un huis méfiant, vite refermé. Il y aurait tout un chapitre à écrire sur les réactions de défense, très diverses, des collectionneurs et des descendants. Pour se consoler des échecs, il faut se dire que de toute manière on ne saurait prétendre retrouver l'intégralité des lettres envoyées : les guerres, les incendies, la négligence, les souris, l'humidité ont déjà fait des trous irréparables dans la trame serrée d'une correspondance privée.

— la chasse aux imprimés, livres, revues, journaux, catalogues de marchands d'autographes et de libraires : là non plus, on n'est jamais sūr d'être complet, et le glaneur laisse des épis derrière lui. Malgré les dépoullements qui ont été faits d'une part par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul et Georges Vicaire, d'autre part par Mme Marie Cordroc'h dans son Répertoire des lettres publiées. L'un et l'autre ont des omissions, j'en aurai aussi, qui feront le bonheur d'un chercheur futur. Le hasard, l'obligeance d'informateurs bénévoles m'en ont fait dénicher quelques-unes. Il y a probablement encore des lettres inconnues dans quelques petits journaux de province, dont les collections sont incomplètes, ou définitivement disparues.

Quels « instruments », quels « outils » sont nécessaires à un éditeur de correspondances ? Il en est de deux sortes :

- ceux qui sont à la disposition de chacun, soit dans les grandes bibliothèques, soit dans les divers dépôts d'archives:
- ceux que l'éditeur doit forger lui-même.

Pour la première catégorie, comme il s'agit du XIX siècle, et d'une correspondance, il faut connaître et pratiquer tous les dictionnaires biographiques qui peuvent renseigner sur les correspondants de George Sand, le *Grand Dictionnaire universel* de Larousse et les diverses éditions du

Dictionnaire des Contemporains, de Vapereau, les Biographies de Hoefer, de Michaut, de Bitard, etc. Ce n'est pas suffisant, car G. Sand n'a pas écrit qu'à des gens célèbres et à des Français. Mais il serait impossible d'énumérer dans le cadre de cet article tous les ouvrages utiles à cet égard, comme les Almanachs royaux, impériaux, puis nationaux, les Biographies nationales étrangères, les livres qui recensent les illustrations provinciales ou locales, les Dictionnaires spécialisés (sur les parlementaires, les généraux, les artistes, les comédiens, les rues de Paris) les almanachs du Commerce, des adresses parisiennes, les Bibliographies de divers pays, les répertoires de pièces jouées dans les théâtres de Paris, etc.

Est-ce tout ? non, bien sûr. Les archives nationales, départementales, locales, sont à mettre à contribution afin d'en tirer des dates de naissance, de mariage ou de décès, des relevés de carrière, des états de service pour les militaires. Ainsi arrive-t-on à identifier la plupart des personnes qui ont gravité autour de George Sand et joué un rôle, même mineur, dans sa vie.

Quels sont les outils à forger soi-même?

Le plus important, c'est de se mettre à même de maîtriser une matière qu'on devine considérable, foisonnante au point qu'on risquerait d'ête étouffé sous elle, sans des classements rigoureux et une méthode longuement élaborée. On ne peut raisonnablement compter sur sa scule mémoire, si bonne soit-elle. Pour se retrouver dans cel entres, venues de tous les horizons et dans un désordre total la plupart du temps, il faut répertorier chacune trois fois au minimum:

- selon son gîte (bibliothèque ou propriétaire privé);
- selon sa date;
- selon le destinataire.

Dans les relevés par gîte et par destinataire doivent figurer date et incipit, c'est-à-dire la ligne ou les deux lignes par où débute la lettre. Précaution qui évite les confusions. Le temps passé à ces enregistrements est considérable, certes, mais par la suite, que de temps gagné, que de recherches vaines évitées !

A ces registres s'ajoutent, on s'en doute, des fichiers nombreux, dont le plus important est le fichier-calendrier: une fiche pour chaque journée de la vie de George Sand à partir du moment où cette vie prend de l'importance. La couleur des fiches varie selon le lieu où se trouve la romancière. Y figurent les événements sommairement résumés (santé, hôtes, rencontres, spectacles, lectures, lettres écrites ce jour-là).

Autre fichier également capital : celui des correspondants et relations. Je me bornerai à énumérer les autres :

- Bibliothèque de George Sand et ses lectures ;
- Pièces de théâtre dont elle est l'auteur;
- Iconographie;
- Ouvrages qui lui sont consacrés;
- Articles où il est question d'elle ou de ses œuvres;
- Fichier analytique de certains faits marquants ou inso-
- Fichier géographique, etc.

Ce système, en apparence astreignant, épargne des milliers de recherches par la suite : le renseignement est en permanence sous la main et peut servir des centaines de fois.

La datation est l'un des problèmes les plus ardus qui se posent à l'éditeur, car il y a de nombreuses lettres non datées, et d'autres qui le sont incomplètement, ou de façon erronée, par inadvertance ou négligence du scripteur, ou par suite des fausses déductions d'un publicateur.

Pour dater correctement, il faut d'abord examiner l'autographe à fond et noter toutes ses particularités :

- contexture du papier, filigrane, monogramme (qui varie pour George Sand selon les époques);
- écriture, qui subit aussi des modifications, de même que la signature;
- couleur de l'encre;
- couleur de l'encre; adresse complète, si souvent négligée dans les précédentes publications, cachet de circ avec sa légende;
- marque postale, timbre, oblitérations.

La plupart du temps, un examen attentif permet de situer le document entre deux terminus. En poussant l'analyse, en examinant les événements évoqués dans la lettre, l'écart peut se réduire. Par exemple j'ai pu déplacer une lettre publiée dans l'édition de 1882 sous la date de juillet 1857 parce qu'elle décrivait une éclipse que G. Sand avait effectivement observée, mais en juillet 1860.

Si l'on a la chance de retrouver les lettres du destinataire. et à condition qu'il ne dédaigne pas, lui aussi, de dater, le rapprochement est d'une aide précieuse. Les mémoires des contemporains, et aussi leur correspondance avec des tiers, apporteront des jalons qu'il ne faut pas négliger.

Vient pour l'éditeur le moment où il a rassemblé ses documents et les a mis en place. Une ébauche d'annotations s'est faite en général lors de la première copie, mais sommaire et incomplète. Alors il faut prendre à bras le corps le prochain volume, alors la confrontation systématique des lettres fait souvent apparaître des contradictions avec les idées reçues des prédécesseurs, avec les premières analyses qu'on avait soi-même élaborées. Un inédit vient éclairer les textes anciennement connus, confirmer ou bouleverser les conclusions déjà tirées.

L'annotation met en jeu une foule de connaissances de tous ordres, les unes acquises, les autres à acquérir. L'important n'est pas de tout savoir (on ne sait jamais tout), mais de savoir où et comment chercher. L'annotateur se montre parfois savant à bon compte : sa science est de fraîche date, car il vient d'apprendre ce qu'il enseigne doctement au lecteur.

Je me suis dicté une règle : essayer de répondre à toutes les questions que mon lecteur peut se poser. Après un siècle et plus elles sont forcement nombreuses, et les allusions rapides qui suffisaient en 1830, en 1850, en 1870 entre deux personnes également au fait de l'actualité tombent dans le vide quand elles tombent sous les yeux de l'homme de 1978

On ne saurait y réussir à tout coup. De temps en temps, après avoir tout tenté, multiplié les enquêtes sans se décourager, interrogé les amis, on avoue honnêtement : « allusion non éclaircie ». Et il arrive qu'un courrier vous apporte la solution : l'annotateur est ravi de cette collaboration bénévole avec son lecteur.

Il est impossible d'énumérer toutes les sources d'information. Chacun en découvre lui-même de nouvelles par la pratique des fonds. Création permanente, sans cesse enrichie et perfectionnée, à condition qu'on ne craigne pas sa peine et qu'on note méthodiquement ses conquêtes.

Il en est une, de ces sources, qui fonctionne en permanence et grossit toujours : c'est l'acquis de la mémoire, grâce à cette identification inconsciente qui se fait avec l'auteur dont on partage la vie, les joies, les soucis, les deuils même. Sans cette familiarité, c'est un jeu assez vain de s'attaquer à une correspondance. Qui dit correspondance dit biographie en action. Et la biographie éclaire en définitive l'œuvre, ce qui est l'essentiel. C'est une méthode d'approche qui ne me paraît pas périmée. Certains ont tendance à considérer l'histoire littéraire comme un instrument insuffisant et myope, à lui en préférer d'autres, plus nouveaux. Mais n'est-ce pas un des pères du structuralisme, M. Lévy-Strauss, qui déclarait un jour : « Ce n'est pas parce qu'on utilise une certaine méthode qu'il faut se priver du secours des autres. La querelle entre nouvelle critique et critique traditionnelle me paraît mal fondée. Le structuralisme offre un outil d'investigation très puissant, Est-ce une raison pour sacrifier les enquêtes menées sur le mode traditionnel? »

La correspondance d'un écrivain est un outil très puissant, elle ne livre pas toutes les clefs, mais elle ouvre beaucoup de portes, donnant parfois sur des passages secrets et des souterrains assez mystérieux pour valoir qu'on y pénètre avec cette lumière à la main 🔳

George SAND aux champs

par Christiane SMEETS-DUDEVANT-SAND

Les champs... ceux de Nohant étant décidément trop encombrés par des raseurs et des solliciteurs de plus en plus avides d'approcher un personnage aussi célèbre, George Sand décide de faire quelques fugues dans la nature (déjà...) et choisit Gargilesse, découvert au hasard d'une excursion dans la vallée de la Creuse, une journée de 1843, où il lui fallait absolument distraire Chopin de sa maladie

Son journal de bord, qui raconte toutes ses aventures, est régulièrement tenu par elle ou par Manceau, le fidèle compagnon qui, sans la prévenir, achète à son nom une toute petite maison de paysans, au cœur du village.

Et voilà George Sand propriétaire d'une « résidence secondaire », à la mesure de ses aspirations : l'absence et l'évasion

« ... l'absence, pour moi, c'est le petit coin où je me reposerais de toute affaire, de tout souci, de toute relation ennuyeuse, de tout tracas domestique, de toute responsabilité de ma propre existence. C'est ce que j'avais trouvé l'autre année, à Frascati pendant trois semaines, et à la Speziu pendant huit jours. C'est là ce que je demande au bon Dieu de retrouver pendant six mois quelque part, sous un ciel doux et dans une nature pittoresque; rêve bien modeste, mais qui passe devant moi dix ans de suite sans se laisser attraper... (23 juillet 1856) »

Chauvine comme je le suis, lorsqu'il s'agit de Gargilesse et de la maison de George Sand, de peur d'en trop parler, et d'en dire trop de bien, je préfère laisser la parole à celle qui y a vécu des journées de joie intelligente, toujours à la recherche de connaissances plus approfondies de la nature.

Lettre de George Sand à sa fille Solange Clésinger : (encore inédite).

« Je t'avais écrit de Gargilesse, ma chère fille; mais je n'ai pas envoyé la lettre, parce que je voulais partir tous les jours et que je suis restée plus que je ne pensais. Alors la lettre était trop vieille et ne répondait plus à rien, Angèle(1) m'ayant remis au courant de ce qui concernait son mari et ta santé, dont je vois que grâce à Dieu et au bon air de la-bas, il n'y a plus à se tourmenter. Ma foi, vous êtes bien heureux de n'avoir pas trop chaud. A Gargilesse nous avons eu 36°; ici en moyenne 34. Pas une goutte de pluie, malgré de gros orages qui grognent autour des horizons, et un accablement tel que moi qui aime la chaleur, je ne sors pas de la bibliothèque avant la nuit. En revanche quand je suis à Gargilesse, je fais plusieurs lieues à pied chaque jour en plein midi, me rappelant comme une oasis de fraîcheur les collines de Tusculum et les sables de la Spezia. Je me suis bien trouvée de ce régime; car je me porte comme le pont neuf depuis ce métier de brique dans un four, où ma figure et mes mains ont pris un ton de vase étrusque assez divertissant. Ce n'est pas tous les ans qu'on peut se procurer cette teinte là en France.

« Mais je me chagrine parce que ton frère, retenu à Paris par la publication de deux albums, dont il est obligé de surveiller le tirage, doit cuire et souffrir dans sa mansarde sous les toits. Je l'attends maintenant d'un jour à l'autre, mais j'en suis impatiente. Travailler dans un atelier de Paris en ce moment, c'est être condamné aux plombs.

« Ma vie d'ailleurs tourne au Gargilesse avec un attrait invincible. Cette vie de village, pêle-mêle avec la véritable rusticité me paraît beaucoup plus normale que la vie de château qui est trop compliquée pour moi. N'avoir à s'occuper de rien au monde en fait de choses matérielles, m'a toujours paru un idéal; et je trouve cet idéal dans une chambrette où il y a tout juste la place de dormir, de se laver et d'écrire. D'une fenêtre grande comme un des carreaux des croisées de Nohant, je contemple de mon lit et de ma petite table de travail, une vue qui n'est pas une vue. C'est un fouillis d'arbres, de buissons et de toits de tuiles noires au-dessus duquel monte un horizon de rochers couronné d'un bois très gracieux. C'est là que se couche la lune au-dessus de la Creuse, trop encaissée pour que je la voie, mais qui chante toute la nuit comme un vrai torrent qu'elle est. La maisonnette composée de deux chambres excessivement propres, lit de fer, chaises de paille, tables de bois blanc, est soudée à d'autres maisons pareilles, mais moins propres, habitées par les paysans de l'endroit, aimables, obligeans (sic), pas du tout flatteurs, ni mendiants. D'ailleurs je ne suis pas pour eux une châtelaine, je suis une auvergnate, ni homme ni femme; c'est-à-dire une étrangère qui n'est pas du bourg, et qui s'y plait tout de même. Ça les étonne un peu. Puis l'amour propre de clocher aidant, après s'être figuré d'abord que j'étais folle d'aimer leurs rochers, les voilà qui s'imaginent sans effort qu'il n'y a rien de plus beau sous le ciel que leur paroisse, leurs chemins (note qu'il n'y en a pas et qu'il faut arriver à pied par tous les tems [sic]) leurs cochons, leurs arbres et leurs maisons toutes très pittoresques, il faut en convenir. Comme ils ne comprennent pas sous quel rapport je les trouve jolies, ils commencent à croire que Paris n'est qu'un ramassis de toits à porcs et que le seul endroit du monde où l'homme soit bien logé c'est Gargilesse. Il y a à rabattre de cette dernière prétention. Sauf notre cambuse, le reste est criblé de puces grosses comme des bœufs et les rues pavées de...

« Aussi pour uller déjeuner et dîner à un petit cabaret assez propre, au lieu de traverser la grand rue, je monte à quatre pattes un rocher auquel s'appuie la maisonnette et je m'en vas diner à pic, pour revenir d'une autre façon, encore plus fantastique. J'ai pour vis-à-vis, du côté de la chambre de Maurice, l'école avec une centaine de moutards et un magister bossu. Tout ça est très bruyant; mais nous n'avons qu'à les regarder, tout se tait et cette population de moutards nous adore.

« Le maître d'école, de sa fenêtre, fait des phrases avec Maurice. La voisine assise sur son escalier tricote en admirant ce grant esprit. Les rouge-gorges font leur nid dans les orties et les saxifrages de la muraille. Le cochon du voisin se vautre dans l'aire; le pauvre fait sa tournée dès le matin.

« C'est un personnage très bizarre que ce pauvre ? C'est le

seul mendiant de la paroisse. Il est grand comme un géant, vieux comme un chemin, sourd comme un sabot. Il a des habits de Monsieur, dans un état de délabrement effroyable. Il passe, regarde et ne demande rien. On lui donne, il prend sans rien dire, pas plus content de vingt sous que d'un centime et s'en va plus loin. Il a sa maison à lui. Les filles du village lui font son pain et son ménage. C'est Monsieur Valentin, ou encore mieux, Monsieur le pauvre, parce qu'une particularité du village, c'est le titre de Monsieur, Madame et Mademoiselle appliqué à tout le monde, quelque déguenillé que l'on soit. Chacun salue donc Monsieur le pauvre en passant devant lui, et quand on demande qui il est, on vous répond : « Je ne sais pas, c'est un Monsieur qui n'est ici que depuis 20 ans : c'est un étranger... »

Cette petite maison, qui porte le nom d'un papillon rare, découvert par Maurice Sand, « ALGIRA », est maintenant un lieu de pèlerinage pour les amoureux de la « Dame ». Chaque année, une dizaine de mille « attardés Romantiques », comme les appellent les habitants un peu évolués (1) du village, viennent y découvrir, ou bien y retrouver un passé riche et simple en même temps, un passé d'intelligence mise au service d'une humanité plus véritable que celle de maintenant : la maison a retrouvé sa vie, les souvenirs de famille sont là, pour raconter la multi-tude des activités qui passionnent George Sand; la panoplie du chasseur de papillons, et les trophées des nom-breuses promenades, la quête des plantes pour un herbier déjà bien rempli, les échantillons de minéraux découverts au hasard d'une course dans les rochers qui bordent la Creuse... Des recettes de cuisine, aussi, pour témoigner de l'intérêt que porte aussi l'écrivain aux choses matérielles de l'existence, et qui lui fait terminer son journal de Gargilesse, le lundi 25 avril 1864, en plein carême, par ces

« ABSTINENCE (2) : Abstinence! de quoi? Imbéciles, abstenez-vous toute la vie de ce qui est mal! Est-ce que Dieu a fait ce qui est bon pour qu'on s'en prive? Abstenezvous de sentir ce beau soleil et de regarder fleurir les lilas! Je travaille un peu sans m'abstenir de regretter de ne pas travailler davantage... »

George Sand vous attend dans sa petite maison de Gargi-

^{*} Les mots en caractères gras sont soulignés dans le texte original.

⁽¹⁾ Madame Angèle Périgois.(2) Souligné 3 fois sur l'imprimé de l'agenda à cette date.

Correspondance

UN POINT DE VUE SUÉDOIS

par Gunnar von Proschwitz Professeur à l'Université de Göteborg

A travers leurs lettres, les plus illustres auteurs de la littérature française nous révèlent, souvent sans s'en douter et, peut-être, malgré eux, toute leur grandeur et toute leur misère humaines. La plus grande partic de leur correspondance n'avait pas en vue la postérité, elle s'adressait en général à un seul destinataire, d'où le ton souvent franc et sincère des lettres. Elles nous donnent ainsi de précieux renseignements tant sur les écrivains que sur leurs œuvres. Beaucoup plus que par le passé, les lettres retiennent aujourd'hui l'attention des chercheurs. Grâce à de nouvelles éditions de correspondances nous apprenons à micux connaître Madame de Sévigné, Guilleragues, Madame du Deffand, Voltaire, Rousseau, Balzac, Flaubert, Gide, Valéry...

Rarcs sont, je crois, les auteurs qui gagneraient autant que George Sand à voir la publication d'une édition critique de l'ensemble de leurs lettres. La chronique scandaleuse s'est intéressée à elle plus que le manuel littéraire. Dans la fresque de sa vie certaines parties restaient obscures, la correspondance les éclaire.

George Sand a beaucoup occupé les mauvaises langues et d'ailleurs le dénigrement se poursuit encore, plus de cent ans après sa mort. En général, elle ne se souciait guère de ce qui courait sur son compte : « Fatigue, privations, doueurs, déceptions, reproches, diffamations et calomnies, j'ai tout subi sans seulement y prendre garde. Mon esprit a d'autres consolations que personne ne peut m'ôter!. » Mais dans une lettre à son ami le vicomte de La Rochefou-

cauld éclate, en même temps que sa colère, son mépris pour la méchanceté des petits esprits : « Eh! laissez donc la boue des rues à ma porte et aux roues de votre voiture; n'en laissez pas tomber une tache sur votre soulier, ou vous n'êtes plus vicomte. Moi, je vais à pied, je me crotte souvent; mais j'essuie ma chaussure avant d'entrer chez mes amis. Or les propos du dehors sont de la boue; il faut bien la recevoir, mais il n'en faut rien garder². »

Jusqu'à une date récente, les éditeurs ont pris de grandes libertés avec les lettres de George Sand. Ils en ont supprimé certaines parties. Leurs suppressions et leurs coupures n'étaient pas nécessairement faites pour ménager la susceptibilité du lecteur pudibond ou la vanité d'une famille touchée par les propos de notre épistolière, mais plus d'une fois, l'éditeur intervient, parce que, dans une lettre, ses sympathies littéraires se trouvent lésées. La haine littéraire égale celle des théologiens. Les amis de Musset ne portent pas George Sand dans leurs cœurs. Parfois les interventions des éditeurs sont tout simplement à mettre sur le compte de leur ignorance : on corrige une construction grammaticale typique de l'époque ou, à force d'insérer abusivement des virgules, on fait tort au style de George Sand : le rythme naturel de sa phrase est compromis. Même à notre époque certains éditeurs de correspondances ont eu de la difficulté à respecter du tout au tout les lettres qu'ils avaient choisi de publicr.

Il arrive toujours qu'un chercheur refuse obstinément de communiquer des lettres dont un autre a besoin pour sa correspondance. Impossible de lui faire lâcher prise. Le vieil adage garde toute sa valeur : homo homini lupus... D'autres lettres de George Sand semblent perdues pour toujours : la guerre de 1871 a fait disparaître les lettres à Latouche, la jalousie de la veuve Sandeau celles à son mari, l'incendie celles à Mérimée. Les lettres à Chopin

auraient été brûlées.

« Cher cousin, il est bien vrai que je suis paresseuse pour écrire des lettres et que tous mes amis se plaignent de moi³. » George Sand était-elle, à vrai dire, comme elle le prétend, paresseuse pour écrire des lettres? Tout est relatif... Quand tous lés volumes de la remarquable édition de Georges Lubin auront vu le jour, c'est 12 000 lettres de George Sand qui seront à notre disposition. Sur ces lettres, 8 000 seront éditées pour la première fois. Grâce au registre qu'elle tenait assez régulièrement de ses lettres, nous savons que George Sand a écrit beaucoup plus de douze mille lettres. En 1863, par exemple, elle en écrivait 738. 275 en sont parvenues jusqu'à nous, c'est-à-dire un bon tiers, nombre déjà considérable.

Au prix de grands sacrifices, M. Lubin a réussi à retrouver toutes ces lettres aux quatre coins du monde. Jusqu'ici il a publié, chez Garnier à Paris, onze volumes de lettres. Il a décapé les lettres déjà éditées de leurs rouilles diverses : datations erronées, suppressions, falsifications, arrangements arbitraires de fond et de style. Son édition nous offre un texte strictement fidèle à l'original⁴, qu'éclairent des notes précises, pleines de renseignements inédits, où, çà et là, on surprend un ton personnel à force d'être engagé. M. Lubin n'est pas de ces commentateurs qui s'esquivent et abandonnent leurs lecteurs là où les problèmes se posent. D'autre part il évite avec élégance l'autre écueil, contre lequel Boileau met en garde : d'obscurcir ou d'étouffer le texte par la glose. Son édition - travail de bénédictin - est une somme. Par la qualité de sa science et de son érudition, elle s'inscrit dans la grande tradition des recherches humanistes françaises.

De ces lettres se dégage une nouvelle image de George Sand, image plus nuancée, plus fidèle. Notre épistolière joint à une énergie qui commande l'admiration, une grande force de volonté, un engagement et une humanité rares. Ce n'est pas uniquement la femme d'action qui se révèle à nous, c'est aussi l'écrivain aux multiples tons. C'est, somme toute, bien autre chose que son portrait traditionnel, l'image de la femme qui va de scandale en scandale et qui écrit des romans rustiques.

« Sans travail le vaisseau de la vie n'a point de lest » disait Stendhal. La vie de George Sand, si riche en événements, était vouée au travail. On se demande, en effet, comment elle s'y prenait pour gêrer toutes ses affaires : foyer, enfants, amants, politique, revues, romans, lettres...

Sa correspondance, remarquable par son volume, l'est aussi par sa variété. Ses correspondants sont des milieux les plus divers. Le monde littéraire y est, naturellement, bien représenté: Musset, Balzac, Flaubert, Lamennais, Béranger, Sainte-Beuve, Chateaubriand, Lamartine, Mérimée, Alexandre Dumas père et fils, Alfred de Vigny, Eugène Sue... George Sand correspond aussi avec des musiciens: Chopin, Liszt, Berlioz, Meyerbeer; avec des artistes: Delacroix, Théodore Rousseau, Ingres, Pierre-Jean David d'Angers; avec des hommes politiques, des médecins...

Grâce à la nouvelle édition de ses lettres, nous pouvons aujourd'hui juger George Sand avec plus d'équité. Ses lettres nous renseignent aussi mieux sur la vie politique et littéraire en France, au XIX^c siècle.

Par la nouveauté et la hardiesse de ses idées, George Sand exerça longtemps, à travers son œuvre, une grande influence sur ces contemporains. Ce sont d'ailleurs ses romans qui introduisirent les idées libérales dans la Russie des tsars.

Sous le double aspect du contenu et de la forme, les lettres sont, à nos yeux, encore plus importantes. Elles sont écrites par une femme qui ne s'inquiète ni de la galerie ni de la postérité. Spontanée et franche, elle donne libre cours à ses sentiments. Elle est parfois romantique, parfois humoristique, parfois sévère, le plus souvent maternelle. Elle montre sans fausse pudeur son amour. Ailleurs, c'est la femme d'affaires qui sait tenir tête à ses éditeurs. D'autres lettres nous familiarisent avec une femme engagée dans la politique et qui analyse — avec son intellect aussi bien qu'avec son cœur — les problèmes politiques de l'époque. Les mots engagement et engagé semblent d'ailleurs avoir été créés pour décrire cette femme fougueuse, passionnée, qui ne vous laisse jamais indifférent.

Engagée, George Sand l'est certes superlativement, mais est-elle aussi sincère ? Voilà le vrai problème. Ici sa correspondance peut nous renseigner. Car, ses lettres nous semblent avoir un grand avantage sur ses mémoires : elles reflètent plus fidèlement les réactions immédiates, primesautières de leur auteur. George Sand s'épanche dans ses lettres, elle y semble parfaitement à l'aise. On croit à sa sincérité, car elle écrit librement et sans avoir régulièrement recours à ces précautions de formules et de style si fréquentes chez les mémorialistes, qui, consciemment ou non, défendent toujours une position, plaident toujours une cause. Non que la plaidoirie soit absente de ses lettres, ni que la duplicité y soit étrangère — ce serait trop demander - mais un ton sincère prédomine. Les lettres, M. Lubin insiste là-dessus, ne donnent pas de l'épistolière une photographie sans retouches, mais, tout compte fait, c'est la meilleure, la plus fidèle que nous possédions.

La vie de George Sand est riche en déceptions et en soucis, le ton des lettres n'en est pas moins optimiste. L'épistolière nous dit souvent sa joie de vivre : « Vivre ! que c'est doux ! Que c'est bon ! malgré les chagrins, les maris, les ennuis, les dettes, les parents, les cancans, malgré les poignantes douleurs et les fastidieuses tracasseries. Vivre ! c'est enivrant. Aimer, être aimé ! c'est le bonheur, c'est le Ciel !5»

D'autres lettres nous familiarisent avec les idées politiques de George Sand, avec son désir de voir réalisée, conformément à l'enseignement révolutionnaire, l'égalité de tous devant la loi, l'égalité en matière sociale et politique, mais elle n'a pour autant rien d'une niveleuse déraisonnable. Elle voit dans le poète-maçon Charles Poncy l'homme du peuple capable de se mesurer aux poètes bourgeois sans pour cela renier ses origines. Si elle lui parle de la disparité

de ses propres origines, si elle insiste sur tout ce qu'elle a de commun avec lui, c'est signe d'une certaine gêne — bien involontaire d'ailleurs — mais surtout d'une grande sincérité : elle veut croire à l'égalité. « Je dis nos frères, car moi qui suis née en apparence dans les rangs de l'aristocratie, je tiens au peuple par le sang autant que par le cœur. Ma mère était plus bas placée que la vôtre, dans cette société si bizarre et si heurtée. Elle n'appartenait pas à cette classe laborieuse et persévérante qui vous donne à vous un titre de noblesse dans le peuple. Elle était de la race vagabonde et avilie des Bohémiens de ce monde, Elle était danseuse, moins que danseuse, comparse sur le der-nier des théâtres du boulevard de Paris, lorsque l'amour du riche vint la tirer de cette abjection pour lui en faire subir de plus grandes encore. Mon père la connut lorsqu'elle avait déjà 30 ans, et au milieu de quels égarements! Il avait un grand cœur, lui; il comprit que cette belle créature pouvait encore aimer, et il l'épousa contre le gré et presque sous le coup des malédictions de sa famille. Longtemps puuvre avec elle, il aima jusqu'aux enfants qu'elle avait eus avant lui. Née dans leur mansarde, j'ai commencé par la misère, la vie errante et pénible des camps, le désordre d'une existence folle, aventureuse, pleine d'enthousiasme et de souffrances. Je me souviens d'avoir fait la campagne de 1808 en Espagne sur une charrette, ayant la gale jusqu'aux dents. Après cela ma grand'mère qui était bonne comme un'unge uu fond, pardonna, oublia et reçut dans ses bras son fils, sa femme et les enfants. Je fus faite demoiselle et héritière. Mais je n'oubliai jamais que le sang plébéien coulait dans mes veines, et ceux qui m'ont inventé de charmantes biographies, me faisant gratuitement comtesse et marquise, parlant de mon bisaïeul le maréchal de Saxe et de mon trisaïeul le roi de Pologne, ont toujours oublié de faire mention de ma mère la comparse, et de mon grand-père le marchand d'oiseaux. Je le leur apprendrai si j'écris jamais des mémoires, ce dont je doute, parce que je n'aime pas à parler de moi, c'est si inutile !6 »

Dans une autre lettre au même destinataire George Sand discute des problèmes purement littéraires et stylistiques. Elle nous permet en même temps d'apprécier son jugement critique. « La vanité est l'ennemi intérieur que les poètes portent en eux. Vous en avez, et je ne cesserai pas de vous dire que, pour être un grand poète, il faut être un bon enfant. Le génie ne grandit qu'à la condition d'être modeste. Il est vrai que vous avez corrigé admirablement et avec courage. J'ai donc plus de compliments que de sermons à vous faire. Mais je vous gronde et je vous blâme de regretter le tonnerre taille, et autres âpretés de langage ou métaphores exagérées que le goût proscrit. Je ne me pique

pas d'être classique, je m'en défends au contraire. Mais je me défends aussi de l'excès romantique, et crois que le beau est à la limite de l'un et de l'autre. A preuve que vous êtes, sauf quelques cas signalés, à cette limite excellente. Quand vous êtes vraiment grand, vraiment inspiré, vous êtes aussi romantique que possible, et en même temps aussi classique que possible c'est-à-dire que vous ne tombez ni dans le stupide de l'un, ni dans l'absurde de l'autre, et que vous avez pourtant toutes les forces vives de l'école de Hugo, et toute la pureté majestueuse de l'école de Racine. Cultivez l'une et l'autre, sans être le copiste d'aucune. Quand vous entendrez dire à vos courtisans : Voilà du Hugo! soyez sûr que vous avez lâché une folie, de même que si l'on vous dit : Voilà du Racine! vous aurez lâché une platitude. C'est que ce qui est l'imitation servile des modèles est toujours mauvais, quelque grands que ces modèles soient7. »

Les idéals des hommes, leurs aspirations, leurs souffrances, leurs espérances, leurs déceptions ne connaissent pas de limites dans le temps. George Sand fait partie du bienheureux groupe de ceux qui enrichissent leurs lecteurs. Pour s'en convaincre, il suffit de lire un de ses écrits autobiographiques par exemple Histoire de ma vie ou un volume de ses lettres dans la magistrale édition de M. Georges Lubin. Nous appelons l'achèvement de cette édition de nos vœux sincères — et intéressès. Car ce qu'écrit George Sand vise à rendre hommage à la vie misérable et magnifique qui est la nôtre■

^{*} Notre texte met à contribution deux articles publiés en Suède et que nous avons consacrés à la correspondance de George Sand. L'un inti-tulé « Den berikande George Sand » (Une lecture enrichissante : la correspondance de George Sand ») a paru le 16 mai 1975, à Stockholm, dans le journal Svenska Dagbladet. L'autre « une Correspondance irremplaçable : les lettres de George Sand » se trouve imprimé dans Stu-dia neophilologica (Upsal, 1976), t. XLVIII, p. 211-216.

⁽¹⁾ George Sand à René Vallet de Villeneuve, lettre en date du 6 septembre 1848 (éd. G. Lubin, t. VIII, p. 616).

(2) Lettre de septembre (?) 1833 (t. II, p. 418).

(3) A René Vallet de Villeneuve, le 6 septembre 1848 (t. VIII, p. 614).

⁽⁴⁾ L'orthographe en est modernisée, comme l'exigeaient malheureuse-ment les règles en vigueur dans la collection où paraît la correspondance.

⁽⁵⁾ A Charles Duvernet, le 19 juillet 1831 (t. 1, p. 921)

⁽⁶⁾ Lettre en date du 23 décembre 1843 (t. VI, p. 32 (7) Lettre en date du 26 janvier 1844 (t. VI, p. 407).

Les tribulations d'un chercheur leroussien

par Jean-Pierre LACASSAGNE

Raconter l'histoire de la Correspondance Sand-Leroux ou plutôt du rassemblement de ce que j'ai pu en retrouver, c'est remonter aux temps très anciens où il était d'usage de déposer un sujet de thèse complémentaire. J'avais déjà opté imprudemment pour l'exploration du massif himalayen des œuvres et de la vie de Leroux, et mon directeur de thèse, M. Jean Gaulmier me suggéra de rechercher pour les éditer quelques lettres inédites de Leroux. Il restait à les découvrir. J'eus la chance d'être mis en rapport, par un marchand d'autographes compréhensif, avec un collectionneur prestigieux dont les trésors avaient quelques années auparavant été dispersés en partie lors de ventes mémorables, événements financiers autant que littéraires! Dès notre première entrevuc ce détenteur de merveilles me confia les lettres du philosophe qu'il possédait encore et joignit à la liasse les copies de la plupart de celles qui étaient passées en vente. Toutes les pièces qui m'étaient si généreusement remises étaient adressées à G. Sand par Pierre Leroux ou ses frères. Elles constituaient un ensemble assez important pour justifier une publication attentive. Au cours du même séjour parisien, j'avais eu la bonne fortune de dénicher un exemplaire de l'édition originale de L'Humanité et Spiridion enrichi de la dédicace autographe à Leroux. Les manuscrits allaient naître sous mes pas, me disais-je; pourquoi m'arrêter en si bon

Hélas! J'allais désormais connaître les affres du chercheur d'absolu. Je voulais toutes les lettres à Sand adressées fûtce par le plus obscur des membres de la famille Leroux. Alors je vécus les tourments des agents secrets à la recherche de la lettre volée. J'appris à masquer mes convoitises,

à flatter les amours propres, à appeler temple de l'érudition, l'antre sordide et encombré d'un harpagon des archives littéraires, quinteux et atrabilaire; mais je compatis de bonne foi dans un hôtel de Passy où je reçus le plus affable des accueils sur les malheurs de Barbès et je connus en Creuse même une hospitalité aussi distinguée que généreuse. Certes, tout ne fut pas heureux dans ma quête : une commerçante moustachue me révéla, méconnaissable sous les chiures de mouches, le médaillon de Leroux, son lointain ancêtre, refusa bien sûr de me le vendre et de faire ouvrir l'armoire, à la clé égarée (?), où elle gardait, paraîtil, « un parchemin signé de l'Empereur et qui parle d'une machine à écrire ». Un libraire connu d'ailleurs par les prix qu'il pratique plus que par sa philanthropie m'assura avoir vendu à un client « parti fort loin » les lettres qu'il avait acquises et dont je puis jurer sans risquer mon salut qu'elles étaient encore dans ses soutes. A la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, un dossier « Copies de lettres de Leroux » a été repris par Aurore Sand et malgré toute la complaisance du regretté Georges Smeets-Dudevant-Sand qui me laissa explorer tous ses cartons je n'ai pu le retrouver!

Fertile en incidents cette quête ne me laisse pour l'essentiel que de bons souvenirs! D'abord elle me fit découvrir la Creuse et revoir le Berry, elle me donna l'occasion d'être admis à Chantilly, dans ce savant sanctuaire sur lequel régnait avec une gentillesse et une compétence indicibles Jean Pommier. Son amicale bienveillance me valut la faveur des abeilles lovenjouliennes qui élaborent patiemment le miel de l'érudition balzacienne, flaubertienne ou sandienne au fil des sessions calfeutrées. M. Georges Lubin n'était pas la moins active, on s'en doute, et avoir gagné son amitié est autant qu'un brevet de capacité le plus puissant des encouragements. Quelle joie aussi de recevoir telle missive d'un correspondant qui, à la lecture d'un exemplaire dactylographié de votre travail vous ouvre spontanément ses collections ou vous fait part de ses trouvailles. Ainsi fit René Joly dont les sandistes déplorent si fort la perte. Mais je mentirais si je ne disais aussi ici la peine que m'a causée l'incompréhensible et brusque rupture de relations avec un collectionneur qui jusque-là avait été l'accueil même.

« C'est la vie, ma fille, faite de biens et de maux. » Cette appréciation sans illusion de la Marquise de Sévigné pourrait bien servir d'exergue à l'aventure de tout éditeur de correspondance, quand il n'a pas la chance de trouver la tâche à demi-faite, je veux dire les textes rassemblés. Mais il est bien vrai qu'une telle entreprise a de quoi rassurer à la fois Pascal et Gide, car, si l'on y cherche en gémissant, on y trouve avec des cris de joie

à propos des tomes 1 à 6 de la Correspondance :

Premiers pas d'une longue marche

par Michel GILOT

Péguy disait à peu près qu'il y a des mots qui viennent du cœur et d'autres qu'on se contente de tirer de la poche de sa veste... Les grands passages où George Sand parle du peuple, œux où l'on reconnaît son accent, n'appartiennent évidemment pas à cette seconde catégorie. Mais pourquoi donc est-elle si simple et si forte quand elle « s'inspire tout à fait dans le peuple » (lettre à Perdiguier de janvier 1841)?

L'admirable Correspondance éditée par Georges Lubin permet de renoncer îmmédiatement à deux préjugés tenaces : croire que les « idées sociales » de Sand ne sont précisément que des idées, ou des rêveries d'intellectuelle pure, une doctrine, une chimère abstraite; s'imaginer qu'elle n'a été qu'un écho, touché successivement par la grâce d'hommes qui l'auraient dominée (Lammenais, Michel de Bourges, Leroux, etc.) et dont elle ne ferait que répercuter à sa façon la parole impérieuse. Une femme de lettres! Une femme !... Il arrive encore trop souvent qu'on s'en tienne à ce genre d'« explications » par le mépris... Mais la lecture de la Correspondance nous révèle qu'en ce domaine il n'y a pas de hasard ou de miracle, que c'est comme femme, et tout simplement comme elle-même — Aurore Dupin, ci-devant « baronne Dudevant » - portée par l'expérience de toute une vie, qu'elle est devenue la grande George Sand, celle qui a su parler du peuple (et le laisser parler sans sé vanter d'être un porte-parole infaillible...). Une longue marche où elle s'est engagée de tout son être.

Si l'on se contentait de feuilleter les lettres que George Sand a écrites entre 1820 et 1840 on pourrait être profondément déçu : on y décèlerait mille preuves de ce qu'elle a elle-même appelé son « égoisme effroyable ». A Casimir Dudevant, 20 février 1831 : « La politique absorbe tout... je n'ai guère de passion pour tout cela ». A Charles Meure, 20 mai : « J'ai de la politique plein le dos, et je veux respirer en paix dans ma retraite de Nohant, oublier le roi et la république, les saints, le Diable et le reste ». 28 octobre, à Laure Decerfz : « Les gendarmes apparaissent comme des points brillants sur le pavé, les cochers de fiacre s'engueulent (mot consacré ici) avec les poissardes et les mouchards, sans que le bruit monte jusqu'à mon séjour éthéré, semblable à une étoile fixe. Je vois s'agiter cette fourmilière à mes pieds et je n'ai guère d'accointances et de rapports sociaux qu'avec de grosses phalènes blanches ». Coupées de leur contexte, de telles formules proclament une indifférence parfaitement cynique : elles sont souvent provoquées par un sentiment de révolte tourné en écœurement, en dégoût; mais parfois le contexte lui-même est tout aussi significatif. George Sand laisse se dérouler sa vie suivant un rythme cyclothymique : il y a des mois et presque des périodes entières où, succédant à l'enthousiasme, la déception, l'indifférence même deviennent à leur tour des passions (facilitant son retour à la vie « sédentaire », « animale » - A L.N. Caron, 4 juin1829 qui lui permettait de se régénérer).

Il faut reconnaître aussi qu'il lui a fallu des années pour commencer à parler du peuple avec une véritable estime. Dans ses premières lettres ce n'est qu'au hasard d'éphémères sympathies. Ainsi pour évoquer « le désespoir de cette

pauvre Catherine depuis le départ d'André »: c'est qu'elle est, ce soir-là (29 juillet 1823), dévorée par le « chagrin » d'être séparée de son mari. Mais le 21 décembre 1825 elle parle du « peuple ignorant et grossier qui n'en jugé que par l'exemple qu'on lui donne »; le 6 décembre 1827 elle s'amuse des réactions de cet « ouvrier travaillant dans le gaz hydrogène et qui outre sa puanteur habituelle avait sur lui un vieux fromage pourri »; le 25 février de la même année, décrivant une noce à Nohant, elle, futur auteur des Maîtres Sonneurs, se contente de dire que « l'orchestre était composé d'une vielle et d'une cornemuse, la plus criarde, par conséquent la plus goûtée du pays ». Ajoutons pour mémoire (car elles mériteraient une analyse nuancée) les mises au point qu'elle envoie à Jules Boucoiran en mars 1830 : elle l'y invite à cesser d'« aller niaiser avec des gens qui ne parlent pas le même français que lui... »

Dès lors on pourrait être tenté de considérer comme feux de paille même les lettres de l'été suivant, de juger finalement dérisoires des phrases aussi pleines que celles-ci : « Il faudrait que la Châtre restât toujours dans l'état d'activité où l'a mis cette révolution. Tout le monde y est plus gai » (9 août). — « Dans de tels moments la fièvre est dans le sang. Je me sens une énergie que je ne croyais pas avoir. L'âme se développe avec les événements... On saigne pour les autres » (31 juillet).

Ce serait une grossière erreur. La vérité est que George Sand a dû revenir de loin, en se formant elle-même, en se transformant, d'expériences en expériences. Faute de pouvoir ici suivre toute son évolution jusqu'au Compagnon du Tour de France et Consuelo, décrivons du moins la première phase, la moins voyante, de cette métamorphose.

La vie a été pour elle une suite de surprises, de découvertes fulgurantes, affrontées chaque fois avec une extraordinaire intensité: jeune fille, nouvelle mariée, mère, amante, femme adultère, écrivain, etc., comme si personne au monde ne l'avait été avant elle. C'est donc tout naturellement qu'elle entre dans des rôles où elle se met tout entière et qui pourraient parfois paraître contradictoires. Dans ces rôles, un peu trop beaux pour être absolument vrais, il se glisse une part d'illusion, une ombre de facticité, mais ils lui ont permis d'évoluer et de se rapprocher toujours plus d'une insaisissable authenticité.

Dix-sept ans :

La première image d'elle-même où la pousse la rage de vivre et qu'elle expose à ses anciennes camarades de couvent (de nobles demoiselles : Emilie de Wisnes, Apollonie de Bruges), c'est celle de la sauvageonne qui « préfère sa solitude à tous les plaisirs mondains » (17 septembre 1821) : la « vraie campagnarde sortant en sabots, et tête nue par tous les temps, à pied, à cheval, dans vos boues du Berry, qui sont affreuses » (Printemps de la même année), lmage esthétique, passionnelle, mythique : apparemment la petite sauvage ne voit jamais de paysans autour d'elle dans ses chevauchées solitaires; du moins n'en parle-t-elle jamais dans les lettres qui nous sont restées de ce temps. Le Berry est encore « un désert » (5 septembre 1825).

Vingt-deux ans :

Après la grande crise romantique de sa passion pour Aurélien de Sèze, elle retrouve l'équilibre en devenant la dame de Nohant. Elle a « ses gens, ses paysans » (13 juillet 1826) et « paysanne » elle-même, « toujours courant, suant et haletant », « du matin au soir » elle met « ordre aux affaires de sa maison et de son village » (9 avril), tient une sorte d'école maternelle (24 mai) et de maison pour tous, prépare des potions, des drogues, des emplâtres et des clystères, pose à qui mieux mieux « les sangsues, les cautères » (23 avril 1827), très heureuse qu'on la prenne « pour la femme de quelque meunier » plutôt que « pour la dame fringante d'autrefois » (24 mai 1826). Elle s'en vante à une autre ancienne compagne, la très noble Louise de la Rochejaquelcin en croyant l'étonner... La réponse de celle-ci montre qu'elle n'a pas été étonnée du tout, et nous serions tenté de soupçonner qu'elle témoigne d'une expérience plus authentique, puisque, sans grandes phrases, elle lui parle de la « misère horrible » de son pays, à elle...

Vingt-cinq ans :

George Sand est devenue l'organisatrice des fêtes de la Châtre, personnage hybride, indéfinissable hermaphrodite, « bigarrée d'un bonnet de paysanne avec une robe à panier » (7 février 1829). Elle scandalise « les plus huppés » en invitant « tout le monde », en animant des bals

« Où chacun pût d'un pas égal Aller comme à la messe » (20 janvier) ra D. pobbe libérale cangille démocrate hé

« Aurore D. noble, libérale, canaille, démocrate, hérétique (etc.) » (7 février) — Aurore gêneuse, tumultueuse, secoueuse de petits préjugés, mais encore tant soit peu dame de salon, reine de sous-préfecture!

Viendra 1830, et très vite le rêve de conquérir son indépendance, de gagner sa vie en travaillant, perspective exaltante et dure nécessité. Nouvelle image mythique : l'entrée dans le métier d'écrire par la petite porte (25 février 1831), « l'ouvrier journaliste, le garçon rédacteur » qu'elle

devient au Figaro (4 mars), la « besogne de chien », les dettes... Alors elle se dépossède moralement du domaine de Nohant où son mari « fait travailler à ses champs » (30 mai), « gouverne son bien et sa maison comme il l'entend ». — Bientôt, « la vie d'artiste », la scandaleuse « liberté d'aimer et de sentir » (2 mai) dans le petit groupe estudiantin des Berrichons à Paris. Nouvelle manifestation d'une certaine fureur de vivre et nouvelle crise, déchirante... Bientôt, une autre découverte qui la surprend davantage : la passion de la littérature — « Et puis voyez, l'étrange chose, la littérature devient une passion » (25 février 1831) —. Projeter de l'âme dans des textes, des romans, méprisés par les « bourgeois » ! Nouvelle forme de maturation...

Seuls comptent vraiment les rêves profonds. De 1832 à 1840 et au-delà elle franchira d'autres seuils en passant par des métamorphoses toujours plus subtiles. Contentonsnous de remarquer qu'elle avait désormais passé définitivement deux frontières symboliques. Très tôt, celle du monde moyen : « Née de parents nobles et considérés..., j'étais destinée à faire un mariage qui m'élevât aux premiers rangs... Il en coûte de descendre de l'échelle du monde, mais j'eus assez de bon sens pour ne pas m'affecter d'un semblable malheur... Enfin, j'ai quitté le grand monde pour un monde moyen » (A Aurélien de Sèze, 24 octobre 1825). — Puis, la frontière de la vie toute simple, comme en témoigne, en 1831, ce bilan d'une veille de Noël: « Moi, je suis retombée dans les oignons de mon modeste ordinaire et dans les courses à pied dans la crotte. Ce n'est pas tous les jours fête. Je suis maintenant accoutumée à une vie très simple ».

Toute jeune, Aurore se voulait, et elle est toujours restée, la fille de Jean-Jacques, avide comme lui « de pitié, de bonté, de justice, s'enflammant d'enthousiasme pour ces vertus » (13 septembre 1830); à vingt-cinq ans elle pleurait « au coin du feu », en lisant les Incas de Marmontelle (1er décembre 1829). Comme le remarquait avec un peu d'ironic le noble Aurélien de Sèze (fin novembre 1825), il lui arrivait de vouloir parler politique : dans la bibliothèque de son beau-père n'y avait-il pas le « Contrat social, la Chaumière indienne et Figaro » ? Mais s'il est une idée sur laquelle elle n'a cessé de revenir pendant des années, c'est bien qu'elle n'entendait et ne voulait rien entendre à la politique, que les femmes n'étaient pas faites pour la politique.

22 novembre 1827 : « Il faut m'occuper en cérémonie depuis une semaine avec des gens occupés de politique et d'élections, que je comprends fort peu ».

6 juillet 1830 : « On ne parle que d'élections... D'entendre

toujours dire la même chose, çà hébète ou çà embête... Toute cette canaille électorale me sort par les yeux et par les oreilles ».

Mais ce qu'elle entendait alors par politique, c'étaient les jeux ou la cuisine de la politique « politicienne », raffinements byzantins des élections censitaires, discussions à pertes de vuc, — « traités de politique » et « projets de konstitussions » (16 mai 1829) abstraits —, les grandes tirades de Casimir Dudevant qui « endormaient si bien » (15 avril 1829) dans le salon de Nohant (elle s'en souviendra dans Le Compagnon du Tour de France!).

Saisissant contraste: les lettres d'après les journées de juillet vont témoigner d'une belle lucidité. « Républicaine comme tous les diables » (15 août 1830), George Sand n'a pas besoin de subir la moindre influence pour dénoncer l'énorme ruée bourgeoise qui préside à la mise en place de la monarchie louis-philipparde, le « pillage légal » (3 août), « les froids peureux du juste milieu » (21 février 1831), les « cochonneries diplomatiques du gouvernement » et du « roi mitoyen » (25 février)... Très vite, elle avait constaté : « Notre pauvre révolution, la voilà bien gâtée, pourrie même » (31 octobre 1830).

Juste avant (le 19..) elle écrivait au député libéral Duris-Dufresne: « je suis trop femme (je le confesse à ma honte) pour être un bien chaud partisan de telle ou telle doctrine, mais mon ignorance des affaires sérieuses ne s'étend pas jusqu'à m'interdire de priser au plus haut degré l'intégrité de sentiments et de conduite des hommes politiques ». Ce qui est frappant, c'est que le thème : « Je ne suis qu'une femme », c'est-à-dirc « un être sans conséquence » (17 septembre 1830), ou : « Dieu merci, je ne suis pas un homme » (31 octobre), ne cesse de revenir dans les lettres d'après, mais qu'il donne lieu à un extraordinaire renversement : n'étant qu'une femme, George Sand peut laisser aux hommes les « petites affaires délicates à manier », comme « les fonctionnaires à ôter et à refaire » (« je ne veux pas m'en mêler », écrit-elle à son mari le 14 août 1830), mais aussi elle peut être en réalité beaucoup plus radicale, et les pousser à voir clair et à combattre avec énergie. A Duris-Dufresne, le 23 août 1830 : « Dieu merci, je ne suis qu'une femme et je puis me mettre à l'ombre pour garder ma conscience sans coup férir... Il vous faudra combattre ouvertement pour la vraie liberté, contre une prétendue liberté qui n'est qu'une tyrannie sous le masque. Mais vous êtes brave et je ne le suis pas. Chacun son métier ». A Jules Boucoiran, le 17 juillet 1831 : « Si j'étais homme, je ne sais à quel excès je me porterais, dans de certains moments d'indignation, que toute âme bien née doit respecter à la vue des platitudes et des atrocités qui se commettent ici tous les jours ».

C'est comme femme que George Sand a réagi aux premières nouvelles de 1830 et qu'elle se permit de rêver à ce qu'aurait dû être une véritable révolution : « Pourquoi ne voulez-vous pas qu'une femme croie que les hommes peuvent devenir meilleurs et plus heureux en changeant l'étut d'une société pourrie et décrépite dans ses principes ?... Et moi, je crois qu'il vous fallait... une constitution plus généreuse, plus profitable aux dernières classes de la société, moins exploitable pour les ambitieux, un ordre de choses enfin qui eût pu durer après nous, être en rapport avec l'éducation que nous donnons à nos enfants » (17 septembre 1830). C'est comme femme (25 février, 17 juillet 1831) que bientôt elle appelle et prédit un changement d'une tout autre portée : « Il se fera une grande révolution, je n'en doute pus. Aujourd'hui le peuple connaît ses besoins et ses amis ». Déjà le 15 août 1830 elle parlait de « ces classes jusqu'alors si méprisées, si calomniées, qui ont tout fait et qui ne recevront point de places ni de décorations pour leur peine ». Un peu plus tard elle écrira à sa mère : « A la première révolution les femmes repousseront les gardes nationaux avec des pots de chambre » (14 avril

Les prises de position de George Sand sont étroitement liées aux événements et aux décisions de sa vie privée, à la succession des expériences qui lui ont permis de devenir elle-même et de parler enfin du plus profond d'elle. Etre femme, pour elle ce n'était pas seulement prendre d'instinct « le parti des faibles contre les forts » (15 août 1830) et aider en actes « les malheureux », mais aussi, pensaitelle, être mieux à même de sentir et de vivre ce que peut être la solidarité (voir ses premières réactions à l'annonce des journées de juillet : il s'agit de chair et de sang). Même limités, voués à un perpétuel dépassement, les rôles où elle s'est engagée si passionnément de l'adolescence à la maturité lui ont ouvert la voie à la compréhension, parce qu'il ne peut y avoir de véritable compréhension que vécue. Et tant d'autres expériences, d'abord inexprimables : maternité (c'est à partir de ses pensées de mère qu'elle commence à concevoir l'importance essentielle de l'éducation, en même temps que, sans le savoir encore, en rêvant un destin pour son fils elle s'oriente vers la création artistique); l'apprentissage du mépris (à la Châtre; auprès de Casimir, baron Dudevant...); la douloureuse conquête de « l'indépendance »; bref, tout à la fois la découverte de l'humiliation et le sentiment intime de sa dignité. « Il y a des moments où un profond abaissement est l'effort d'une grande âme », écrivait-elle déjà, quoique dans un style ancien, le 15 novembre 1825. Pour faire sauter de très vieux préjugés, pour oser parler du peuple et trouver le ton juste, il lui a fallu, d'une certaine façon, y entrer à propos des tomes 7 à 12 de la Correspondance :

Dix années dans la vie d'une femme

par René BOURGEOIS

Posons-nous une question simple : si George Sand n'était pas la grande romancière que nous connaissons tous, trouverions-nous le même intérêt à sa correspondance? La réponse ne peut être qu'affirmative, car nous nous trouvons devant une œuvre bien aussi riche et vivante que celle de Mme de Sévigné, mais portant plus encore les caractères de la passion et du naturel. Des six volumes qui couvrent la période 1843-1853 - dix ans et demi, exactement - ôtons tout ce qui touche à l'activité littéraire proprement dite, et qui en forme une part importante aux yeux des spécialistes : il reste l'essentiel, l'histoire vivante d'une femme, dont la conscience réfléchit les grands événements qui bouleversent la France et le monde comme les petits faits domestiques qui font l'ordinaire d'une famille. Or, cette histoire est étonnamment actuelle, je veux dire que la plupart des problèmes qui se posaient à George Sand se posent encore à nous, dans des termes très voisins.

La toute première lettre (2554) du sixième volume est un modèle dont beaucoup de mères de famille pourraient s'inspirer lorsque leur enfant a réussi à rester douillettement à la maison au lieu d'aller en classe :

« Chère madame, Solange a fait un mensonge ce matin pour rester à la maison. Je la vois très bien portante, et vous l'envoie. Je crois qu'elle n'a pas fait son devoir. Je vous prie de la garder ce soir pour lui apprendre à vivre. Je vous demanderai de ne pas lui donner de devoirs dans des livres qu'elle n'a pas, avant que j'aie eu le temps de me les procurer. Je ne puis les avoir du soir au matin comme elle me les demande, et elle en prend sujet de ne pas faire sa tâche. »

Le maître a toujours raison, certes, et son autorité doit être respectée coûte que coûte : encore faut-il qu'elle s'exerce à bon escient et avec un peu d'intelligence! Tout George Sand est dans ce souci de parfaite équité : le tort et la raison sont distribués avec un sens de la mesure digne d'être loué. Il est vrai que la mère est sans indulgence pour sa fille; Solange est peut-être sage, mais peu portée sur le travail:

« Ce qu'elle apprend le mieux, c'est l'équitation (...). Si elle continue à ne rien faire à la pension, je la menace de la marier à ce monsieur du cirque qui faisait le marin et le naufragé sur son cheval, et qui achevait sa natation dans le crottin la tête la première. » (2569).

D'ailleurs George Sand n'encourage pas toujours les bonnes dispositions de sa « minoune »; devant la confier à un précepteur, elle lui présente son futur maître en ces termes assez irrévérencieux :

« Il a une bonne figure, il est propre, il ne pue pas, il a l'air d'un jardinier en toilette du dimanche, il est fort savant. » (2910).

En 1843 comme en 1978 il n'est pas facile d'avoir une grande fille de seize ans qui regarde un peu trop du côté des garçons : la morale n'est plus ce qu'elle était, il faut se cramponner aux valeurs sûres du passé, du temps où la décence était le plus grand capital d'une jeune fille. Voyez, par exemple, cette Marie de Rozières, au nom pourtant bien symbolique, qui fait la coquetté, aguiche les hommes, écoute leurs propositions les plus malhonnêtes, et dont les yeux ont pris une expression terriblement voluptueuse; il faut absolument lui faire la morale avant qu'elle ne pervertisse Solange :

« Une femme porte son sexe et son tempérament dans son regard et dans son sourire. On est toujours coupable quand on est insultée. Vous racontez souvent qu'on vous a suivie, que dans les omnibus on vous a mis la main sous le derrière: tout cela m'étonne au dernier point. J'ai couru Paris seule, à toutes les heures, et sans coudre mes caleçons, comme vous les cousez, m'avez-vous dit, quand vous montez en diligence et jamais je n'ai trouvé un insolent. Vous me direz que je n'avais pas votre tournure. C'est vrai. Je marchais comme une oie et j'ai toujours eu l'air vieillot, mais enfin est-il impossible d'être gentille et bien faite, et de n'être pas attaquée à tous les coins de rue et dans toutes les voitures? J'espère que non. » (3161).

Cela n'empêchera pas Solange de « faire la belle à jour de journée » et de faire tourner la tête aux hommes; le mariage même n'est pas une préoccupation moins grande. Quelle mère ne se reconnaîtrait dans ces plaintes familières:

« Depuis un an je suis absorbée et brisée par ma fille; un roman, sérieux et fantasque à la fois, l'agite et la transporte, hier de colère et d'ennui, aujourd'hui de tendresse et de joie. Le héros a changé de nom et de figure, le cœur de l'héroïne a senti vibrer une corde nouvelle. En six semaines elle a rompu un amour qu'elle éprouvait à peine, elle en a accepté un autre qu'elle subit ardemment. Elle se mariait avec celui-ci, elle le chasse et épouse celui-là. C'est bizarre, c'est hardi surtout, mais enfin c'est son droit et le destin lui sourit. » (3617).

Si sa fille lui procure des inquiétudes, son fils Maurice, peut-être plus près encore de son cœur, est présent à chaque moment de cette correspondance, car il est plus étroitement mêlé que sa sœur à la vie intellectuelle et politique de George Sand. On le voit, adolescent, soupirer auprès de l'amie Pauline Viardot, la « grande Pauline » qui le traite en « moutard » :

« Moi j'aime mieux qu'il file le parfait amour sans que personne s'en aperçoive que s'il allait courir les bayadères du hal masqué! » (2569).

Maurice, c'est le confident de tous les instants, le grand enfant tendrement aimé, « couvé » par une mère qui le suit par la pensée quand il est absent :

« Bonsoir mon Bouli, je suis toute endormie d'une journée d'air et de soleil, mais je t'aime et je te bige pendant que tout le monde roupille. » (3231).

Elle trouve pour lui écrire des formules dignes de Mme de Sévigné, mais d'un naturel encore plus parfait : « On a faim et on a soif de te revoir » (3412), « je ne dors plus tranquille et si j'ai encore patience pour te savoir loin de moi, c'est à condition de savoir que tu n'es pas malade, que tu es heureux et que tu n'as pas besoin de moi ». En février 1848, elle tremble pour lui, qui risque à Paris de recevoir quelque mauvais coup dans une révolution qui n'est pas tout à fait la sienne : « Ne va pas dans la bagarre » (3826). Et en 1853, au bout de ces dix ans, sa tendresse s'exprime avec autant de vivacité :

« J'ai bien impatience à te voir, voilà ce que je sais; et il me semble que tu ne peux pas te bien porter à Paris, quand le printemps s'avance. » (5878).

A côté de ces relations privilégiées de mère à enfants, George Sand tisse un vaste réseau d'amitiés durables : on vit, à travers sa correspondance, de multiples vies, découvrant mille aspects nouveaux de ces personnages célèbres, dans le monde des arts et de la politique, qui se nomment Leroux, Barbès, Chopin ou Delacroix. On les voit parfois dans l'intimité — comme ce « croquis » de Chopin qui est désolè de suer comme tout le monde en plein mois de juin —, mais jamais on n'oublie la grandeur de l'homme politique, du peintre, du musicien ou du philosophe. C'est ce

mélange des tons qui fait l'intérêt de ces lettres. Prenons par exemple une réponse à Delacroix, qui a évoqué pour George Sand son voyage aux Pyrénées. On commence par des propos familiers pour en venir aux plus sérieux problèmes de l'artiste. C'est d'abord une description animée d'excursions faites à Crozant (on a les Pyrénées qu'on peut!). Ce que découvrent les plus avancés de nos modernes touristes, le « trekking » au Népal ou dans le Hoggar, George Sand le pratique à sa façon :

« Et puis, ce qui nous charme dans ces expéditions, c'est qu'il y a fatigue et danger, vu qu'il n'y a ni chemins ni ponts, ce qui ne nous empêche pas de franchir en voiture précipices et torrents, et tandis que dans les Pyrénées vous parcourez le chaos sur une belle route de poste, nous faisons de plus grandes prouesses en traversant nos landes et nos ravins, à petites journées, portant avec nous nos provisions, faisant chauffer notre café au fond d'un désert avec le bois mort et les feuilles sèches, bravant la pluie et l'orage sous de bonnes peaux de chèvres et passant ainsi quelques jours comme de vrais bohémiens. » (3238).

Puis George Sand entretient Delacroix de ses lectures, avec humour et passion; les romanciers à la mode? parlonsen! ce n'est pas parce qu'on les paie si cher et qu'on les lit autant qu'ils sont bons:

« Ah! mon ami, quelles savates! J'en suis consternée, et plus que cela, affligée, peinée, attristée à un point que je ne pouvais prévoir et que je ne saurais dire. Quel style, quelle grossièreté, quelle emphase ridicule, quelle langue, quels caractères faux, quelle boursouflure de froide passion, de sensiblerie guindée, quelle littérature de fanfarons et de casseurs d'assiettes! »

Et le jugement tombe, sans appel : « On est mauvais écrivain parce qu'on est mauvais homme ». La peinture ne connaît pas cette déchéance : avec l'école d'Ingres, on n'est que bête et médiocre, mais la littérature voit triompher les cœurs secs, la misère de l'esprit, le mauvais goût. Et George Sand conclut en louant Delacroix de dédaigner l'opinion des « jugeurs » : si l'on n'y gagne pas cent mille livres de rente, du moins a-t-on sa conscience d'artiste satisfaite. Cette lettre familière nous fait ainsi brusque ment toucher à un grave débat, sans grandiloquence, par le simple jeu de la communication de deux grands esprits.

La mère et l'amie ne font pas oublier la combattante, la républicaine dont les rêves se raniment lors de la révolution de 1848. Nous laisserons de côté les idées politiques de George Sand, pour nous attacher un bref instant à l'attitude pratique de la femme, lancée avec toute son affectivité dans une aventure qui la dépasse à bien des égards, en

butte aux jalousies, aux soupçons, aux mesquineries et à la haine. C'est. Karl Marx qui colporte ouvertement dans son journal des bruits injurieux : elle aurait des preuves écrites que Bakounine serait un agent du tsar; ce sont les bourgeois de La Châtre qui aimeraient bien brûler sa maison, pour la punir d'être « communisque ». La politique, elle en a « par-dessus les yeux », tandis que le sort du peuple et de la révolution ne peut la laisser indifférente. En ces mois de mai et de juin 1848 où se joue le destin de la France, ses lettres sont pleines de cris de passion et de détresse, comme ceux d'une mère déchirée : il est bien question de littérature alors! Peut-on « soigner sa personnalité » quand l'univers combat pour vivre ou pour mourir ? (3949). Elle n'est pas de ces « sybarites intellectuels qui se tâtent le pouls pour savoir s'ils sont en veine ». Mais que peut-on faire dans cette vaste conspiration? « Comme femme, écrit-elle à Barbès, je suis toujours forcée de reculer devant la crainte d'insultes pires que des coups, devant ces sales invectives que les braves de la bourgeoisie ne se font pas faute d'adresser au plus faible, à la femme, de préférence à l'homme ». (3964). Etre femme, c'est sentir plus que comprendre : « les femmes et les enfants, toujours désintéressés dans les questions politiques, sont en rapport plus direct avec l'esprit qui souffle d'en haut sur les agitations de ce monde ». (3952). Mais être femme, c'est aussi connaître sa faiblesse, son impuissance : « Laissons la politique et par conséquent les hommes s'arranger comme ils pourront ». Il s'agit, on l'a compris, de la politique « politicienne », cette mystique dégradée qui se défie des élans du cœur, de l'idéal, des grandes passions : « la politique proprement dite, je la déteste, je trouve que c'est l'école de la sécheresse, de l'ingratitude, du soupçon et de la fausseté ». Clairvoyance et prophétie...

Au terme de ces dix années bien pleines, il reste une femme vieillissante, « dans l'âge le plus difficile de la vie physique », qui lutte contre des « désastres bien graves » dans sa famille (5855). Beaucoup d'êtres chers sont morts ou se sont éloignés, sa fille est malheureuse, et devant ceux que frappe le malheur George Sand se sent démunie : « je ne sais pas consoler. Je ne sais que souffrir avec ceux que j'aime ». Mais il nous faut ici la contredire : ses lettres nous montrent une conscience inquiète, une âme généreuse, naïve peut-être, mais que l'espoir n'abandonne jamais, ni dans ses combats publics, ni dans les difficultés de son travail d'écrivain, ni dans les peines de sa vie privée. Elle nous donne une souriante leçon de sagesse : il ne faut rien prendre au sérieux et tout prendre au tragique, nos rêves ne sont pas des rêves, comme il est dit dans Consuelo, et l'essentiel est de « prendre le chemin » ■

George Sand et la Commune

par Annarosa POLI

Pour mieux comprendre l'attitude des communards vis-àvis de George Sand il nous paraît intéressant de publier une lettre de Sobrier, cousin de Théodore de Seynes (1), qui écrit à la romancière au moment où les insurgés occupèrent les principaux édifices de la capitale. La lettre n'est pas datée, mais une phrase nous permet de la faire remonter aux environs du 24 mars 1871 (« ce siècle d'un mois qui s'est écoulé depuis le 24 février »). Nous n'avons pas retrouvé la réponse de George Sand, mais c'est juste dans les jours où elle sent la nécessité d'intervenir auprès de l'un des représentants de la Commune qui lui paraissait le plus honnête, Emile Eude, afin de le convaincre de faire entendre raison à ses collègues (2). George Sand prévoit l'éventualité d'une scission entre Paris et la Province dont elle reconnaît pourtant l'esprit de réaction. Tous ont leur part de responsabilité dans cette situation. Les insurgés ont accru la crainte des conservateurs devant la nouveauté; les républicains de l'aile extrême - Louis Blanc et compagnie - ont fait montre de trop de violence à Bordeaux et subissent maintenant le peuple qu'ils croyaient tenir bien en main. Ce qui préoccupe plus particulièrement George Sand est l'imminence d'un danger prussien qui attend l'instant opportun pour se manifester.

« Madame.

- « Nous venons de fonder un journal qui, tout nous le fait espérer, est appelé à un grand retentissement La Commune de Paris, tel est son titre. Il indique assez quel en est et en sera toujours l'esprit et la marche. Nous y avons ajouté un second Moniteur des clubs, parce que c'est dans les clubs que se manifeste pleinement et entièrement l'Esprit populaire. Les idées présentées et discutées d'abord dans les réunions en se produisant ensuite au grand jour ont déjà une grande autorité. Du reste notre journal dit mieux que quiconque, quelle est notre pensée à ce sujet.
- « Nous avons pensé qu'il vous serait agréable de le recevoir. Nous vous l'envoyons. Nous avons pensé aussi que vous ne nous refuseriez pas votre concours. Un écrivain comme George Sand se doit au peuple. Il s'est donné à lui déjà depuis de longues années et dans ce siècle d'un mois qui s'est écoulé depuis le 24 février de glorieuse mémoire (3), il a prouvé qu'il lui était resté fidèle.
- « Notre journal est pour le peuple. Ecrivez donc chez nous. Accomplissez avec nous cette tâche de dévouement que nous avons entreprise. Elle est le complément de la victoire, mais n'exige pas moins de courage que le combat. C'est un autre champ de bataille, triomphons sur ce terrain comme aux barricades.
- « La rémunération viendra un jour ou autre. Quant à aujourd'hui notre plus belle récompense est de bien mériter de la patrie en nous montrant des enfants dignes d'elle et de la sainte cause que nous défendons.
- « Salut et fraternité.

SOBRIER. »

16, rue de Rivoli (4)

(1) Ce mélomane, ami de George Sand, est né à Nîmes (Gard) en 1802. A Paris il connut Ingres et Rossini. Il entra dans une banque à Lyon en 1834 et devint ensuite agent de change. Amateur éclairé de peinture et de musique il collabore à la « Revue du Lyonnais ». Il publia plusieurs brochures, la plupart sous le pseudonyme « Le gentilhomme » : La Mère, histoire saint-simonienne (1833); Exposition de Genève (1833); Quelques mots sur la lutherie, La maison Sylvestre le Luthier (1841). Il st mort en 1851.

(2) Cf. A. Poli, George Sand et les années terribles, Bologna Patron-Paris Nizet, 1975, p. 159-161.
(3) Les préliminaires de la paix furent signés à Versailles le 26 février.

(4) Lettre inédite, Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, G 5381bis ful, 247-248.

En complément La Daniella

par Annarosa POLI

Dans notre édition de La Daniella (1) n'a pu trouver place le texte complet de la lettre de Mme Olivetti, une romancière italienne, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels Madame Allumette (« Courrier franco-italien », 1857), Le Revenant (drame en 5 actes, 11 tableaux, Paris, Librairie théâtrale, 1862), L'Italie de M. Taine (Paris, Dentu, 1866).

Nous croyons faire chose utile en le publiant ici pour démontrer l'état d'âme d'une admiratrice italienne à l'occasion de la « Querelle de la Daniella » suscitée dans le milieu des proscrits italiens et de leurs sympathisants qui réagirent contre certaines expressions mordantes employées par George Sand à l'égard de « cette malheureuse Italie opprimée » (2).

« Madame,

« La polémique suscitée dans les journaux par le roman La Daniella, me pousse malgré moi à vous écrire encore; ce n'est plus la femme de lettres, mais une Italienne qui vous soumet humblement les impressions éprouvées à la lecture de cet ouvrage. On a tort de se scandaliser de vos appréciations car, malheureusement elles ne sont que trop justes. La réalité saisissante avec laquelle vous peignez les mœurs italiennes est d'autant plus véridique, que n'ayant jamais visité Rome, j'ai cependant reconnu trait par trait les mœurs de Florence.

« Tartaglia est le type personnifié d'un domestique que je gardai plusieurs années à mon service, il avait été chez des Anglais. On appelle ces sortes de gens des faraboloni, c'est-à-dire des intrigants, ils y foisonnent. Ce n'est pas un esprit de dénigration malveillante qui a guidé votre plume, c'est le génie de l'artiste peignant d'après nature.

« Que l'Italie puisse dans un cataclysme politique et social acquérir de nouveau son ancienne énergie, la force intellectuelle qui pendant deux civilisations lui fit enfanter tant de chefs-d'œuvre, c'est à espérer, il n'en est pas moins vrai cependant que sa déchéance soit aujourd'hui complète. Les souvenirs de nos classiques dont il vous a plu de reproduire quelques passages, prouvent votre impartialité el 'admiration, le culte du beau que vous professez et que vous saisissez là où il se trouve et dont vous avez recherché la source en Italie.

« Daniella couchée à l'ombre d'un chêne, couronnée de roseaux qui l'environnent, illuminée par les taches d'or du soleit, reproduit l'image de Laure recouverte d'un nembo de fleurs « Qual fior cadea sul lembo, qual sulle trecce bionde », etc.

« Depuis le divin Pétrarque, personne n'a mieux peint une situation analogue. Le miroir de Diane est un de ces bijoux rares dont vous seule possédez l'écrin. Mais, en descendant de toutes régions platoniques, habillées par vous à la moderne, et même un peu matérialisées et entrant dans un autre ordre d'idées, pourquoi ne pas parler Madame du journalisme italien, encore dans l'enfance ? L'inquisition lui coupe les ailes, il est vrai, mais l'ineptie, la mesquine jalousie des journalistes, en rendant leurs feuilles dépourvues de tout intérêt philosophique et littéraire, contribue à l'ignorance d'un peuple qui ne lit pas faute de curiosité, qu'on néglige de susciter, car le phare électrique de la civilisation moderne est le journalisme où, les Italiens, vous le savez, en sont encore aux réverbères. Les obstacles qui s'opposent au progrès italien viennent de bien haut et de bien loin, mais il faut avouer qu'hormis peu d'exceptions, le peuple se ploie au milieu de ces ombres. Même dans le cadre restreint d'un roman votre parole éloquente peut lui montrer sa route, peut réveiller en lui une noble indignation et rendre service à la cause italienne, comme une

bonne mère corrige son enfant; les Italiens éclairés qui écoutent les conseils de la raison, plutôt que ceux de la passion, ne peuvent que vous applaudir en secouant cette nation du marasme où le poids d'interminables malheurs l'ont plongée. C'est la parole qui de tout temps régénéra les hommes, ce sont les philosophes frondeurs du dixhuitième siècle qui régénérèrent la France, puissent ceux du dix-neuvième en faire autant pour l'Italie! Je vous applaudis Madame du fond de mon âme italienne, d'avoir pris l'initiative dans une si noble entreprise. L'enthousiasme que j'éprouve pour les impérissables monuments de ma patrie, me fait trouver bons tous les moyens qu'on emploie pour le rendre à sa dignité, à sa splendeur antique. Il ne suffit pas de flatter sa vanité oisive, en l'entretenant sans cesse de sa gloire d'autrefois en lui répétant à satiété : tu fus grande! Assez de flatterie! Vous lui avez dit, tu es indigne de fouler la poussière du Capitole, le peplum de tes épaules impériales n'est plus qu'un manteau de vermine. Vous avez voulu la faire rougir; cette rougeur lui sera salutaire, grâces vous en soient rendues. J'admire le charmant chi lo sa! admirablement bien appliqué, et répété, avec une euphorie toute italienne. Permettez-moi seulement de vous observer que le brasero est un mot espagnol tout à fait inconnu en Italie; la vilaine machine à se chauffer que vous avez voulu indiquer par ce nom s'écrit bracere et se prononce en Toscane brasciere. Ne traitez pas de pédantesque cette insignifiante observation. J'ai cru utile rappeler à votre souvenir un mot qui vous échappe!

« Agréez Madame, les sentiments de mon admiration sincère.

Mme Olivetti, auteur du Vachero

Paris, 24 mars 1857 2, rue Grétry »

« P.S. - Je vous autorise à faire l'usage que vous croirez le plus utile de cette manifestation amicale et sincère.

Le « Courrier Franco-Italien » va publier un roman que j'ai intitulé Madame Allumette et dont je suis l'auteur. C'est un roman de mœurs, satirique, me permettez-vous, Madame de soumettre à votre appréciation ce travail français, sorti d'une plume italienne (3) »

George Sand, La Daniella, Roma, éd. Bulzoni, 1977, p. 45.
 Cf. A. Poli, La Querelle de « La Daniella », « Cahiers de l'Association Internationale des Etudes françaises », mai 1976, n° 28, p. 279-295 et p. 373-374.

(3) Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, G 57491, fol. 94-96.

Deux géants du XIXº

Sand et Michelet

par Mireille SIMON

« Les deux plus grands lyriques en prose, après Chateaubriand, que le XIX* siècle ait produits, Michelet et George Sand, auraient dû, semble-t-il, se sentir attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, être prédestinés à se rechercher et à s'aimer. Tous deux étaient imbus de l'esprit du XVIII* siècle; tous deux étaient nourris de Jean-Jacques Rousseau; tous deux ont été préoccupés, toute leur vie, de la question de l'amour et de la femme; tous deux, de 1840 à 1850, ont rêvé pour la France une régénération politique et sociale par la République et la démocratie socialiste. Cependant, bien qu'ils aient éprouvé l'un pour l'autre une vive admiration, [...] ils n'ont jamais éprouvé cet attrait et cette confiance d'où naît l'amitié; ils sont restés l'un et l'autre sur la réserve, et leurs relations n'ont été, au vrai, que des relations littéraires ».

C'est par ces quelques lignes que G. Monod introduit la publication de la correspondance entre Michelet et George Sand.

Cette réserve mutuelle entre les deux écrivains s'expliquent par de nombreux facteurs, tant historiques que psychologiques.

Michelet mena jusqu'en 1842, une vie très retirée, presque monacale, consacrée aux œuvres nécessaires à ses recherches. Ses principes moraux fort stricts l'éloignaient de toute forme de vie mondaine; il répugnait à la fréquentation des artistes et célébrités parmi lesquels vivait G. Sand.

C'est en 1843, que Michelet est amené à lire G. Sand; ses préoccupations sur les questions sociales contemporaines traitées dans ses cours au Collège de France lui ouvrent soudain d'autres horizons que l'obscur Moyen Age dans lequel on le croyait enfermé.

Très vite, malentendus et divergences naissent entre les deux écrivains. Ils se réclament des mêmes maîtres, mais Michelet juge la sentimentalité de G. Sand (pourtant bien proche de la sienne) malsaine, tandis que G. Sand, se méprenant sur la passion de Michelet pour le Moyen Age, croit voir en lui, un timide réformateur, condescendant pour le catholicisme.

En politique, bien que leurs sympathies pour le socialisme soient communes, Michelet n'entend pas aller jusqu'aux idées communistes de G. Sand, et après décembre 1851, refuse d'accepter comme elle, un compromis d'entente tacite avec Napoléon III.

Les plus graves divergences résident dans leurs conceptions de l'amour et de la femme. Michelet prône le rôle d'un mari tout puissant, protecteur et éducateur, et d'une épouse faible, soumise, obéissante et reine au foyer. G. Sand réclame pour la femme la liberté et le droit à l'autonomie, à la passion. Elle place l'individualité audessus des devoirs de la fidélité conjugale. G. Monod déclare même : « Michelet trouvait que G. Sand rabaissait la famille et G. Sand trouvait que Michelet rabaissait la femme ».

Néanmoins, l'admiration qu'ils éprouvent l'un pour l'autre en tant qu'écrivains est profonde et sincère mais l'on verra dans les lettres et documents que nous avons extraits de la correspondance complète publiée par G. Monod dans la *Revue de Paris* du 1^{er} décembre 1904, qu'ils savent, entre les lignes, ne pas mâcher leurs mots.

Le choc des idées :

Le 4 juillet 1844, Michelet note son jugement sur *Valen*tine, *Lélia* et *Indiana*, en moraliste plus qu'en critique littéraire, analysant avec soin ses préoccupations sur la condition féminine.

Michelet est choqué. Lélia « est un livre très fatigant, plein d'une mort sèche, à l'italienne ». Il reproche à G. Sand « de poser en homme ». Il rélève les contradictions des idées religieuses exprimées dans Lélia :

« Il y a des morceaux admirables : Lélia au cloître, la nuit sur le volcan; d'autres ridicules, où le bas-bleu perce; le cours de théologie de Lélia, avec qui Sténio, déguisé en femme, fait assaut, accusant de jésuitisme tout ce qui cherche le progrès par les voies religieuses ».

Michelet se montre encore plus sévère en 1846, après la lecture des *Lettres d'un voyageur*. Il y trouve des pages admirables, celles en particulier sur les charmes du passé mais dit-il « *Elles me troublent sans m'étendre*. C'est un Jean-Jacques moins le génie, c'est une lecture malsaine ».

G. Sand n'est guère plus tendre avec Michelet. Elle oublie de considérer avec attention la préface du Prêtre, de la Femme et la Famille, restant sur l'impression donnée par l'Histoire de France. Elle ne voit en lui qu'un pieux admirateur de la grande puissance passée du catholicisme, ne s'attarde que sur la conclusion du Prêtre et pense que Michelet n'est pas capable d'envisager un monde sur de nouvelles bases dont scrait exclu le catholicisme.

Le 1er avril 1845, elle écrit à Michelet ;

Monsieur,

« Vous avez eu la bonté de m'envoyer votre dernier ouvrage (le Prêtre, la Femme et la Famille), et plusieurs autres précédemment, et moi j'ai eu la grossièreté de ne

jamais vous écrire pour vous dire toute ma gratitude. La vérité est que je n'ai pas osé. Il faut enfin que je me décide à vous dire pourquoi. J'admire votre talent et, en cela, je fais comme tout le monde. Je trouve que vous avez dix mille fois raison, mais je trouve que vous avez raison avec trop de monde, et pas assez avec quelques-uns. Vous me comprenez, ou plutôt vous me devinez. Je suis utopiste, vous êtes réformateur, ce n'est pas la même nature d'esprit Je trouve que vous dépensez trop de force et de génie à frapper sur trop peu de chose. Vous voulez réformer l'Eglise et changer le prêtre; moi, je ne veux ni de ces prêtres, ni de cette Eglise. Voilà pourquoi vos travaux, utiles à la masse, ne m'apprennent pas ce que je voudrais qu'on m'enseignât, ce que je ne sais pas moi-même, mais ce que je sens devoir éclore dans l'esprit des hommes éminents de cette époque. Je ne sais pas si vous vous arrêterez où vous êtes; voilà pourquoi je vous attends respectueusement, en silence, au temps où vous parlerez pour moi. Jusqu'ici vous prêchez une convertie d'avance.

« Vous voyez maintenant pourquoi vous n'avez pas encore reçu de moi l'hommage dû à votre supériorité. Je vous sens au-dessus des compliments et je n'en sais pas faire d'inutiles. Le public se prosterne devant la forme. Moi, j'y suis sensible aussi, et très vivement; mais cela ne me suffit point, et je cherche partout un fond qui réponde à mon aspiration. Or, mon aspiration peut vous paraître insensée, coupable même, comme à bien d'autres, si mon idéal n'est pas le vôtre. Et alors, à quoi bon vous importuner de questions et d'exigences? Prenez donc tout ce que je vous dis là pour une justification naïve de mon impolitesse, et non pour un reproche. A Dieu ne plaise que je vous accuse lorsque vous êtes dans la chaleur d'un combat! Mais vos ennemis ne sont pas dignes de vous:

Vous leur faites, Seigneur, En les tuant, beaucoup d'honneur.

« Pardonnez-moi, et croyez que je ne puis donner à votre caractère une haute preuve d'estime qu'en vous disant ce que j'éprouve d'admiration et d'impatience.

George SAND ».

Il faut attendre 1849 pour que les deux écrivains se rencontrent, leurs relations n'étant qu'épistolières et de bon ton, à chaque parution d'un ouvrage.

Le théâtre populaire et la ruine d'un espoir politique :

Un grand projet les rapproche, celui de « régénérer » la nation par la représentation de pièces populaires, simples et édifiantes. Michelet voit déjà « La légende d'ar » naître

et se répandre à travers la France. Il imagine les grands héros de l'Histoire en scène. G. Sand entend simplement faire connaître le monde paysan, le présenter dans sa simplicité et sa véracité.

Le 2 avril 1850, après avoir assisté à la représentation de *François le Champi*, il écrit son enthousiasme :

Paris, le 2 avril 1850, Banlieue, aux Ternes, rue Villiers, 43.

« Madame,

- « Je n'avais pu jusqu'ici voir encore le Champi. Ma femme, enceinte et fort souffrante, m'avait retenu; moimême, souffrant aussi souvent de la poitrine, je n'avais pu cortir la soir.
- « J'ai vu enfin votre chef-d'œuvre, et je suis saisi d'admiration, de reconnaissance. Que vous ayez eu cette action sur un public si blasé, et par des sentiments si doux, sans autre effort de mise en scène, c'est un nouveau miracle de ce génie devant lequel le siècle doit s'incliner.
- « Le théâtre, le vrai théâtre, renouvellera le monde. Et s'il le fait, madame, ce sera par vous. Vous seule avez toutes les langues. Quand vous le voudrez, vous serez entendue du peuple.
- « Dans mon cours de 1847-48, que j'ai imprimé, j'exprimais le vœu d'une rénovation morale par le théâtre. Je crois encore que la création d'un théâtre villageois, répandu dans la campagne, serait le moyen le plus puissant pour ramener le peuple dans le véritable esprit national. Des proverbes patriotiques qui, sous une forme très simple, nous remettraient sous les yeux la vie de nos héros (Danton, Hoche, Marceau, Kléber, Desaix, La Tour d'Auvergne, Kosciusko, etc.), de tels proverbes, dis-je, auraient grande action dans les campagnes. Il faudrait que le drame fût très simple, mais aidé d'une notice courte et pleine, qui permît aux acteurs improvisés d'étendre le libretto des paroles que leur propre émotion pourpetits théâtres italiens.
- « Je vous prie d'agréer l'hommage de mon nouveau volume qui commence la Convention. Il a tout au moins l'intérêt d'une grande nouveauté, J'ose dire que c'est la première fois qu'on essaye sérieusement d'écrire cette histoire, jusqu'ici absolument inconnue.
- « Permettez-moi, madame, de serrer, de baiser cette main délicate et puissante, qui crée sans cesse et soulève des mondes.

J. MICHELET. »

Les relations entre Michelet et G. Sand se resserrent. La situation politique se dégradant, leurs préoccupations et idées deviennent communes. Mais la personnalité de chacun s'oppose à toute forme d'amitié réelle. L'année 1851, Michelet voit ses cours au Collège de France suspendus. G. Sand lui adresse immédiatement un profond et sincère témoignage de sympathie.

Obligé de renoncer à l'enseignement, Michelet se lance, « à plume perdue » dans la défense de la Révolution. Il continue de suivre de très près la sortie de chaque ouvrage de G. Sand et l'auteur des romans champêtres le charme « par la manière à la fois réaliste et idéaliste dont elle savait peindre dans le livre et le théâtre, les mœurs des paysans en même temps que ceux de la bourgeoisie ».

Le 26 novembre 1851, après la première du Mariage de Victorine, Michelet note dans son journal « j'écris à Madame Sand ma pensée au fond sévère ». Il cache comme on peut le voir, sous des éloges un peu trop hyperboliques des reproches acerbes :

28 novembre 1851.

« Madame,

- « J'ai lu votre nouveau chef-d'œuvre, et je suis charmé d'une observation si parfaite de la nature, d'un tact si juste et si fin, de ces nuances indécises saisies si délicatement.
- « Quoique les acteurs soient faibles, tout a été parfaitement senti, et même chaleureusement, de la partie populaire de votre auditoire.
- « Cette peinture des mœurs bourgeoises a été sentie du peuple, et beaucoup moins des bourgeois.
- « En observant ceci dans la représentation d'hier soir, une réflexion me venait. Me permettez-vous de vous la communiquer ? Vous avez le fuseau des fées. Vous filez ce que vous voulez, et tout devient or. Les artistes, qui vous entourent de leur juste admiration, la foule même, stupéfaite de cette puissance inouïe, inépuisable, infatigable comme la nature, tous reçoivent avec bonheur ces fruits abondants de votre génie.
- « Moi, j'ai un autre sentiment; c'est un culte que j'ai pour vous.
- « Vous êtes absolument mêlée à ma religion de la France. C'est vous partout que je montre à ses insolents ennemis, aux étrangers qui, nourris d'elle et des miettes de sa table, lui contestent la fécondité, prétendent qu'elle est épuisée, et croient n'avoir plus qu'à venir prendre possession de Byzance.

- « Plus que nulle personne vivante vous êtes le génie de la France, et vous participez plus qu'aucune à ses forces éternelles, à sa féconde et puissante jeunesse qui, selon moi, va grandissant.
- « Qu'est-ce donc que je vous demanderai, puisque vous pouvez toute chose?
- « Je vous demande de filer plus que l'or, de filer la vie... « Une vie grande et nouvelle pour la jeune République,
- « Ce que vous avez fait déjà pour Molière avec tant de charme, pourquoi ne le feriez-vous pas pour les héros de la pensée (un Abélard, un Galilée), pour les héros de l'action et les défenseurs de la Cité, pour les hommes de la France révolutionnaire? Sinon les hommes, au moins les mœurs et les caractères de ce temps.
- « Nourrissez-nous, mère puissante, charmante et féconde nourrice, de la pensée nationale. Donnez à ce bon et grand peuple un aliment fort comme lui. Songez donc que demain il lui faudra sauver le monde!

J. MICHELET.

En marge:

« Le théâtre est captif aujourd'hui; il sera libre demain. Tous les esprits se préparent à cette transformation prochaine, la plus grande qui sera jamais ».

Le coup d'Etat du 2 décembre éclate, déchirant Michelet et G. Sand. Le premier s'exilera, la seconde accepte comme une fatalité cet événement et adresse le 26 janvier 1852, cette lettre à Jérôme Napoléon :

- « Prince, je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste, et le 2 décembre, après la stupeur du premier instant, mon premier cri a été : « O Barbès, voilà la souveraineté du but... » Vous qui, pour accomplir de tels événements, avez eu devant les yeux une apparition idéale de justice et de vérité, il importe bien que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avènement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence* ».
- G. Lubin dans sa Correspondance, tome X, p. 659, précise que des divergences existent concernant la date de cette lettre, et son contenu. En voici une autre copie, celle datée du 20 janvier 1852, et déposée à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.
- [...] Je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste et le 2 dévembre, après la stupeur d'un instant en présence de ce dernier lambeau de société républicaine foulé aux pieds de la conquête, mon premier cri été: Oh I Barbès, voilà la souveraineté du but! Je ne l'acceptais pas, même dans ta bouche austère, mais voilà que Dieu te donne raison et qu'il l'impose à la France comme sa dernière chance de salut, au milieu de la corruption des esprits et de la confusion des léées. Je ne me sens pas lu force de m'en faire l'apôtre, muis pénétrée d'une confiance reli-

gieuse, je croirais faire un crime en jetant dans cette vaste acclamation un cri de reproche contre le ciel, contre la nation, contre l'homme que Dieu suscite et que le peuple accepte. Eh bien, prince; ce que je disais dans mon cœur, ce que je disais et écrivais à tous les miens, il vous importe peu de le savoir sans doute, mais vous qui ne pouvez pas avoir tant osé en vue de vous-même, vous qui, pour accomplir de tels événements avez eu devant les yeux une apparition idéale de justice et de vérité, il importe que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avénement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence, c'est que d'autres, beaucoup d'autres adversaires de la souveraineté du but ont cru de leur devoir de se taire ou d'accepter, de subir ou d'espérer. Au milieu de l'oubli où j'ai cru convenable pour vous de laisser tomber vos souvenirs, peut-être surnage-t-il un déhris que je puis invoquer encore : l'estime que vous accordiez à mon caractère et que je me flatte d'avoir justifiéfej depuis par ma réserve et mon silence.

G. Sand traverse alors une triste époque d'insuccès, de déceptions. Ses amis sont pourchassés et sa situation n'est guère florissante.

Michelet ne lui pardonne pas son acceptation du nouveau régime. Il méprise également quelque peu la légèreté avec laquelle elle semble se conduire. Dans son journal, le 6 mars 1852, il raconte ainsi sa visite à G. Sand:

- « Un hasard providentiel¹ me conduisit hier chez cette illustre et infortunée personne qui nourrit toute la terre de sa production rapide, de sa fécondité charmante, de sa belle imagination, de son trop facile cœur. Elle n'était pas trop froissée de sa chute². Heureusement ? Malheureusement ? Elle ne sentait pas ce qu'il y a de vrai et de sérieux dans cette trop dure critique. Elle affectait de croire et dire : « Je suis chose légère et vole à tout sujet » (sic). La Fontaine a pu le dire. Une femme ne peut jamais te dire. Une femme est chose sacrée.
- « Je le sentis vivement en approchant d'elle, par le violent contraste de cette vie de hasard avec la solidité de mon foyer, la pureté incomparable de mon intérieur, de ma maisonnette qui est une église³.
- « Sans doute la production se ranime par étincelles au souffle de l'aventure; seulement, elle est fortuite, elle n'arrive pas par degrés légitimes, comme les vrais fruits de la nature.
- « Dans une vie assise, au contraire, la production sort naturellement et régulièrement du travail, de la maturité progressive, et, comme elle ressemble à la nature par son développement, elle en a la fécondité.
- « Ce contraste me fit mieux sentir tout ce que je puise de vie vraie, de rafraîchissement d'esprit et, partant, de fécondité, dans le contact habituel de cette sainteté charmante; il me suffit, dans mes plus grands ébranlements, pour me retrouver moi-même, de regarder mon bon génie qui travaille près du foyer.

- « Je trouvai Mme Sand toujours imposante et simple, toujours bonne, ce qui fait beaucoup pardonner. Toutefois, on ne lui sait pas gré de cette bonté. Pourquoi ? parce qu'elle tient en partie à une sorte de qualité sceptique d'accepter tout, d'aimer tout.
- « Je suis si naturellement contraire à cet état d'esprit que tout mon cœur s'insurgea et j'éprouvai le besoin de confesser ma foi. Elle-même m'en donnait occasion et m'y invitait. Elle ne cachait pas beaucoup qu'entre les vainqueurs et les vaincus du jour elle sentait peu la différence, les uns et les autres disant : « La fin justifie les moyens. »
- « Et la justice, madame? n'est-ce rien entre les deux causes?
- « Je replaçai la question sur le terrain solide du juste et du droit. Non, la fin ne justifie pus les moyens; mais rien n'a droit que le droit. Le droit seul peut employer légitimement les moyens de la force, seul appliquer les sévérités de la justice ».

D'écrivain à écrivain :

Destitué de ses fonctions, Michelet s'exile en Italie. Plus d'une année s'écoulera avant qu'il ne revienne en France. Les relations entre Michelet et G. Sand sont tellement menues qu'elle ignore totalement cet exil et continue d'envoyer ses livres à une adresse désertée.

Les envois d'ouvrages se succèdent, les lettres de politesse également.

En 1861, toutefois un cri du cœur, profond, sort de la gorge de G. Sand à propos du livre *la Mer*. Elle écrit à son auteur, le 14 février 1861 :

Nohant, 14 février 1861.

« Quel beau livre, monsieur! C'est un des plus beaux que vous ayez faits, assurément, et qu'on ait faits de notre temps! Vous êtes un rare et vaste esprit, et chaque tentative nouvelle dans l'histoire de la vie planétaire marque en vous une recrudescence de travail, d'émotion et de puissance. Avec une franchise qui est un hommage de plus rendu à votre génie, je dois vous dire que mon impression a fait beaucoup de réserves quand j'ai lu la Femme et l'Amour. Mon sentiment est autre sur ce grand point de départ. Mais je n'ai pas voulu en écrire la critique et je ne veux pas vous la faire. Vous êtes de ces forces à tant d'égards bienfaisantes et civilisatrices qu'à moins d'être critique par état, et forcé par conséquent de tout dire, on aime mieux laisser le témoignage public et privé de l'admiration sans restriction pénible et inutile. Si j'indique à vous seul cette restriction intérieure, c'est pour rester vraie et

pour m'abandonner mieux à l'admiration sans bornes qu'à tant d'autres égards vous me semblez mériter.

- « Il vous reste deux beaux livres à faire et que vous êtes, je le parierais, en train de préparer : la Minéralogie, la vie chimique et physique du globe, source des plus beaux aperçus, monde mystérieux et admirable où l'électricité fait la fonction de révélateur par excellence, et la Botanique, où l'électricité joue le même rôle et où votre sentiment de poète et de grand artiste trouveru, sans métaphore, le bouquet de ses jouissances. Vous savez toutes choses, dites tout ce que vous savez, afin que les aveugles de ce monde apprennent à voir, à comprendre et à aimer ce paradis terrestre, cette adorable Cybèle dont leur malice et leur bêtise ont fait un enfer.
- « Je vais à Hyères ou dans les environs, revoir la mer, votre grande amie. Je pars demain, l'esprit tout rempli de ces grands tableaux pour lesquels vous avez fait le tour de force de ne pas rapetisser la nature. Tout est là, je crois. Le peintre peut poétiser un petit sujet; mais quand on s'attaque à l'immensité, il faut être vous.
- « Agréez mille dévoués hommages de cœur.

George SAND, »

La dernière lettre de G. Sand, publiée à la date du 1er décembre 1862, faisait l'éloge de la Sorcière, livre hardi et violent de Michelet, bientôt menacé de saisie. On voit que Michelet et G. Sand étaient sincèrement admiratifs l'un pour l'autre en tant qu'écrivains, puisque Michelet appelle G. Sand dans la préface de l'Amour « le plus grand écrivain du XIXe siècle » et que G. Sand dans la conclusion de l'Histoire de ma vie rend hommage à Michelet comme à un des guides des générations nouvelles.

Ils ont passé leur vie à étudier les relations humaines, à aimer le peuple et à vouloir un avenir meilleur.

Ils se sont préoccupés tous deux des questions sociales et conjugales, mais l'un aimait trop la femme soumise pour la vouloir réellement égale à l'homme, et l'autre aimait trop la liberté pour accepter l'idée d'une soumission, même teintée d'adoration

¹ Nous ignorons ce que fut ce hasard, alors que Michelet avait annoncé dès la veille sa visite à George Sand.

² La chute des Vacances de Pandolphe.

³ La petite maison des Ternes qu'il habitait depuis son second mariage. Mme Michelet l'a décrite dans le volume, qu'elle a laissé inachevée, et qui vient de paraître : les Chats, dont nous avons parlé plus haut.



Discussions du Colloque d'Echirolles

Francine Mallet

Nous pouvons tous remercier M. Lacassagne pour son brillant exposé, et particulièrement pour la page magnifique qu'il nous a lue sur la fraternité avec la classe ouvrière tout entière.

Simone Vierne

Je suis tout à fait d'accord avec M. Lacassagne sur ce qu'il a dit. Je voudrais simplement faire une remarque. En définitive, les utopies que nous connaissons, les utopies littéraires, de Platon à More, ou Campanella, présentent toujours des cités très achevées et très concentrationnaires, les utopies que nous connaissons, écrites, sont l'utopie de M. Cardonnet père. Il suffit d'aller près de Besançon, à Arc-et-Senans, où l'on a quelque chose de merveilleux, mais où on a dit que la vie qu'on devait y mener, réglée comme elle était, malgré le cadre, ne devait pas être très drôle. Justement ce que je trouve extraordinaire, c'est la sagesse pragmatique de Sand, qui aurait sûrement été capable (elle avait assez d'imagination!) d'écrire de ces utopies, ce n'est pas une faiblesse d'organisation féminine... C'est qu'elle pense que l'utopie, dans la mesure où elle peut se réaliser, se réalisera petit à petit, sur le terrain. Ce qu'il faut, c'est une grande idée - une idée qu'elle prend dans l'Evangile (un Evangile à sa manière... à la manière des chrétiens actuels sûrement $! \vdash$, et je crois que c'est une des raisons pour lesquelles dans les romans à partir du moment où il lui faut donner la parole à un personnage pour qu'il décrive une utopie, elle s'y refuse. Et c'est vrai-ment, peut-être, ce qu'elle a de plus sage dans un siècle qui ne l'est pas, et qui lance des idées, qui construit des systèmes, qui adore construire des systèmes.

Jean-Pierre Lacassagne

Je suis tout à fait d'accord avec vous ; on pourrait voir là un test pour la lecture des romans sociaux (je pense que jusqu'à présent on n'a pas lu les



romans sociaux !). Aucun des romans sociaux — enfin, de la décennie que j'ai choisie — n'est lourd. Amusezvous à lire le Larousse du XIXº siècle, un très grand livre; amusez-vous à lire les âneries qu'on dit sur chacun des romans utopiques de George Sand, en particulier celui qui est peut-être le plus beau finalement, *Le Compagnon du Tour de France*. Eh bien, on n'y trouve que des absurdités, pas une ligne intelligente, et pourtant le Larousse du XIXº siècle, c'est un très grand livre, et indispensable pour nous tous.

Georges Lubin

Et c'étaient des gens de gauche!

Jean-Pierre Lacassagne

Mais, c'est vertigineux...

Après la communication de Jean-Pierre Lacassagne

"George Sand utopiste"

(Europe, p. 80 à 89)

Jean Courrier

En prenant l'utopie au sens politique, trois phases caractérisent, très grossièrement, le socialisme utopique qui a inspiré George Sand. D'abord une critique, souvent très incisive, de la société : l'exploitation de la classe ouvrière, l'oppression politique et morale. Fréquemment, de manière tout à fait antithétique, on y trouve la construction d'une société nouvelle, très détaillée, qui s'oppose en tout point à celle qui existe. Et il v a un tout petit détail qui manque, c'est comment passer d'une société à l'autre... D'où le recours à des solutions telles que celles qu'envisageait Fourier, par exemple, et qui était le financement par un homme riche (on retrouve cela avec le marquis de Boisguibault dans Le Péché de M. Antoine).

Fourier était très attaché à cette idée ! On raconte toujours cetté anecdote : lorsqu'il s'absentait de chez lui, il orenait toujours soin de mettre une pancarte à la porte au cas où un tel mécène se présenterait, pour le prier de l'attendre... Si on applique ce schéma à la structure des romans de George Sand - des romans où des utopies sont mises en œuvre - au premier stade : la critique de la société, on a des choses très, très fortes sur la condition ouvrière, très incisives, très hardies, le réalisme, la netteté de ses opinions nous frappent encore aujourd'hui. Quant au deuxième stade, c'est-à-dire l'utopie détaillée, la société nouvelle... effectivement, l'utopie est peu détaillée, d'abord parce que sur le plan romanesque les sociétés heureuses n'ont pas d'histoire, sont peu intéressantes, mais aussi parce que George Sand se rend très bien compte du manque de solution pour y arriver; et ce qui me frappe, c'est que chaque fois, comme vous l'avez dit, c'est présenté avec des réserves : le marquis de Boisguibault dit que ce n'est pas pour tout de

suite, que ce sera peut-être très long, que ça arrivera, mais... Il y a des réserves.

Ou bien alors, intervient une attitude de George Sand, dont on parle très peu, qui est son humour. Il faudrait faire un colloque là-dessus! Par exemple, dans La ville noire, après le passage à cette société rêvée, après le coup de baguette, un peu miraculeux, de l'héritage de Tonine, celle-ci présente tout de même certains détails : elle va réaliser des gymnases, des routes, des ouvroirs, des bains-douches... Il y a des choses très précises, mais c'est présenté d'une manière tout de même assez détachée : c'est Audebert, le poète un peu fou, l'homme de l'utopie, qui est le maître des cérémonies. Il y a une distance, par l'humour, intraduite ici et qui semble bien faire correspondre la structure des romans sandiens à celle du socialisme utopique, avec une très bonne mise en œuvre romanesque.

Jean-Pierre Lacassagne

Je no suis pas tout à fait d'accord. Je crois que l'humour ne s'exerce pas là,



je crois que c'est la poésie, au contraire, au sens profond du terme. Je crois qu'à ce niveau là, même La ville noire rejoint ce que j'ai essayé d'appeler « l'esprit utopique »... Je n'ai pas résisté au plaisir de citer une strophe... Bien sûr, George Sand est idéaliste au sens où Marx l'entend, mais ce qui est quand même très étonnant et très original, c'est qu'elle n'a pas cru dans son utopie possible : elle n'a pas cru, ni au mécène, ni au roi, ni au grand homme, et ensuite elle a cru - là aussi c'est la grande nouveauté de 1977, si je puis dire (même les marxistes pur sang connotent, enfin... acceptent cette idée) - à une « une utopie marxienne » inchoative, gérondive; de quelque chose qui sera inventé. M. Marchais n'a plus de recettes, et moi, ça me paraît prodi-

Là où je ne suis pas d'accord, c'est sur la raison que vous donnez : que les sociétés heureuses n'ont pas d'histoires... Car il y a tout de même une utopie socialo-communiste qui est une merveille **Voyage au pays de nulle part**, de William Morris; c'est bien une utopie romanesque, et qui a été publiée aux Editions Sociales, et Morris était communiste!

Michel Gilot

Dans l'esprit de ce qu'a cité M. Lacassagne, on peut rappeler le petit spectacle que l'Association George Sand avait donné l'an dernier à Echirolles, avec les Compagnons des Devoirs. Même avec une adaptation un peu faible, on était au centre d'une certaine grandeur, d'une certaine beauté c'était tout de même un très grand texte de George Sand! Par ailleurs, on ne peut pas s'empêcher de faire une objection ou l'esquisse d'une objection, si l'on peut dire, à M. Lacassagne : tous les textes qu'il a cités, et tout l'élan de son exposé, donnaient envie, vraiment, d'aimer l'utopie, et

de comprendre, pour la première fois, ce que c'était... Parce que je m'étais toujours imaginé que c'était effectivement des projets allant de A à Z, bref des projets épouvantables... J'ai pu sentir pendant cet exposé que c'était tout autre chose. Maintenant, quand on ne connaît pas bien du tout George Sand et qu'on découvre de grands textes, quand on est autodidacte, pour ainsi dire, dans l'Association George Sand, on serait tenté de se dire qu'il y a aussi la grandeur, la beauté de ce qu'on appelle la littérature. Il y a une grande George Sand, simple, qui, par sa situation concrète de femme, est en contact avec le peuple, est pragmatique, mais aussi fait confiance au peuple. Parce que finalement il apparaissait à travers l'exposé, il me semble, que la véritable utopie, c'est le peuple.

Jean-Pierre Lacassagne Evidemment l

Michel Gilot

Et d'autre part, il y a une George Sand, certaines semaines, certains jours de 48, absolument passionnante, qu'on voit se démener dans le concret, mais qui quand même, forcement, à certains moments, est un peu affolée, désorientée. C'est la George Sand vivante qui est déboussolée quelquefois. Mais celle qui quand même nous parle le plus aujourd'hui, c'est celle qui nous parle à travers des textes.

Jean-Pierre Lacassagne Absolument d'accord.

Georges Lubin

Je voulais vous remercier, mon cher ami, de votre exposé si bien structuré et de nous avoir présenté de très beaux textes et qui répondaient à la distinction que vous avez vous-même posée à propos du « bon ouvrier ». Ce texte de Pierre Huguenin montre qu'iln'y à pas de différence radicale entre le « bon » et le « mauvais » ouvrier, et qu'il ne faut pas voir George Sand comme celle qui considère que les choses iront bien si les ouvriers sont dociles, s'ils obéissent aux suggestions de bons philosophes qui leur prêcheront la patience éternelle. George Sand est, bien entendu, comme tout le monde, elle a le droit de se contredire et elle se contredit, tout de même. de temps en temps; mais il y a certains textes dans lesquels il faut la trouver : il ne faut pas oublier de rechercher sa pensée profonde. Ce texte que vous avez cité, c'est l'un de ceux où sont déposés ses théories les plus solides, les plus fermes. Elle considère toujours que le peuple, c'est un



ensemble, et « le juli ouvrier » du Second Empire, c'est une critique profonde, non pas tellement contre « le juli ouvrier », mais contre ceux qui l'ont amené à cette condition de « juli ouvrier », qui ne pensent qu'à ...

Jean-Pierre Lacassagne qu'à la société de consommation!

Georges Lubin

Qu'à la société de consommation. Et qui à cause du travail inhumain qui lui est imposé trouve, évidemment des dérivatifs, le lundi, etc., dans des saoûleries, peut-être, à la barrière. Il ne faut pas oublier ce point de vue quand on juge des textes qui, en euxmêmes, semblent apporter une critique violente, mais qui, si on les analyse bien, ne sont pas marqués véritablement par une intention de dénigrement.

En ce qui concerne l'utopie de George Sand... vous avez insisté très justement sur son pragmatisme. Eh bien, il y a aussi autre chose dans ce texte, il y a une question actuelle une question toujours d'actualité, mais particulièrement actuelle - qui est passée peut-être inaperçue : le problème de l'emploi. George Sand est profondément sensible au problème de l'emploi. Ces ouvriers, pourquoi sont-ils devenus ce qu'ils sont devenus parfois?... Parce qu'on ne leur a pas fourni de travail. Le droit au travail, c'est une des choses que réclame George Sand, et elle est très proche de nous à cet égard.

Au point de vue de son utopie et de son esprit pragmatique... elle ne donne pas de solutions : c'est d'une grande raison, et les livres se terminent souvent sur une idée, sur un thème de voyage. L'ouverture vers l'avenir... Ce n'est pas fermé. N'est-ce pas, il y a quelque chose à attendre de l'avenir, et avec, bien entendu un consensus général, mais qui ne soit pas forcément un processus absolument pacifique. Là aussi il faut nuancer. Elle aime la pacification : mais de temps en temps, vous l'avez dit, elle réagit contre Leroux, à cause de sa rage de pacification. Et cette ouverture vers l'avenir, qui se traduit par la fin de Consuelo, par la fin d'autres romans, est quelque chose qui nous emmène, qui nous entraîne... Et également dans *La ville noire*, n'est-ce pas? Nous n'avons pas fini, c'est une ouverture, c'est un commencement, c'est le commencement de quelque chose qui se réalisera dans l'avenir. Dans l'avenir... Et c'est en quoi George Sand est optimiste. Parce que sa société, c'est une société ouverte, qui se **forme** au fur et à mesure, et qui, par les efforts de tous, arrivera à une société idéale si l'idéal peut s'atteindre.

Jean-Pierre Lacassagne

D'accord! Ce que j'ai essayé de dire, c'est le **rafus de clore**, de conclure et de **clore**. C'est très important. Alors, pour répondre à Gilot, je crois que c'est cela, l'esprit de l'utopie, précisément, et je crois que ça aussi, c'est une découverte, je dirai, très récente.

Alain Arvin-Berod

Après l'enthousiasme de M. Lacassagne, on ne résiste pas bien à formuler quelques hypothèses et quelques interprétations, même quand on n'est pas spécialiste de Sand. La problématique que vous avez posée, concernant l'utopie... à savoir : comment



surmonter cette contradiction de l'utopie qui voulait un monde meilleur, mais qui, dès qu'elle commençait à le dessiner, le figeait, le paralysait?... M. Courrier a parlé tout à l'heure de ce qui était peut-être une attitude humoristique, un décalage vis-à-vis du projet. Je ne sais pas si on ne peut pas dire que le moyen par lequel George Sand surmonte cet écueil, c'est précisément son optimisme : parce qu'elle falt confiance au peuple. Et le texte que vous avez lu me paraît éclairant de ce point de vue; il recoupe tout à fait ce que vous avez dit sur Georges Marchais quand vous avez dit qu'à la limite, le communisme aujourd'hui, et Georges Marchais en premier, réintègrent l'utopie. Moi, je dis : je ne sais pas si l'ori « réintègre »... mais on est en train d'approfondir l'analyse marxiste, en pensant que pour arriver au bonheur — on a beaucoup parlé du bonheur - finalement, en filigrane de tous les textes et des interventions qui se succèdent, George Sand en fait la démonstration, ce qui compte, c'est le peuple, et surtout la libération du peuple : la liberté comme outil de bonheur.

Elle n'a pas à dire, effectivement, comment ça va se passer - elle en serait bien incapable, et à l'époque qui pouvait le dire ? Marx était en train de mettre au point toute une pensée qu'on devait mettre des années et des années encore à découvrir et à approfondir - George Sand n'était pas en situation de le dire... D'ailleurs, c'était vraiment avoir une position antiscientifique, à l'époque, que de vouloir décrire. Mais elle a bien perçu ce processus de confiance au peuple, et senti que c'est le peuple lui-même qui trouvera la voie. C'est vrai que c'est une invitation au voyage, comme vous dites - un thème très littéraire! - mais c'est plus qu'une invitation au voyage, c'est vraiment l'invitation à transformer le monde.

Jean-Pierre Lacassagne Absolument d'accord.



(Compte rendu rédigé par Michel Gilot, avec l'aide de Nicole Courrier, d'après bande de magnétophone.)

Après la communication de Jean Courrier:

Le Monde
Industriel
dans la
VALLÉE NOIRE
et
LE PÉCHÉ
DE
MONSIEUR
ANTOINE

(Europe, p. 99-116)

Francine Mallet

J'interviens sur un point très mineur : j'ai connu une pêche à la nasse où le poisson « mordait », parce qu'on mettait de la viande au fond. Je pense que c'est ce que George Sand a voulu dire.

Jean Courrier

Dont acte.

Simone Vierne

Je voudrais poser une autre question de détail. A propos de cette usine implantée alors à Gargilesse... Est-ce qu'il y avait quoi que ce soit d'industriel à Gargilesse? Mon souvenir de Gargilesse, qui est récent — j'y étais l'année dernière — ne m'indique pas qu'il ait pu y avoir quelque chose. C'est vraiment quelque chose que George Sand a inventé?

Georges Lubin

Entièrement inventé. Car je ne connais pas d'installation industrielle, même minime, à Gargilesse. Des moulins, oui, à l'époque il y avait des moulins, comme un peu partout, mais c'étaient des moulins à farine. Cette localisation est de son invention. Mais elle a pu observer, ou être renseignée sur d'autres installations industrielles.

En ce qui concerne Thiers, elle y est passée, et M. Courrier a eu raison d'appuyer sur la question. C'est un très court voyage, mais vous voyez tout de même qu'un très court voyage lui a permis d'apporter une quantité de renseignements concrets, très précis, sur la paye des ouvriers, sur les conditions dans lesquelles ils travaillaient, dans lesquelles le travail parcellaire s'imposait, etc. Ce qui est curieux, c'est que Thiers n'a pas tellement changé.

Simone Vierne

Mais non!

Georges Lubin

A Thiers il y a encore une foule de petites installations : ce n'est pas la grande industrie. Je ne sais pas qu'elle est maintenant la proportion du nombre d'ouvriers, en moyenne, par usine, mais il est bien possible qu'elle soit restée assez proche de ce qu'elle était au temps de George Sand. D'après les derniers renseignements que j'ai (j'ai lu un article récent sur la situation à Thiers), c'est une région qui n'a pas tellement souffert de crise, à cause de cette petite industrie, et actuellement il n'y a pas de chômage.



Toutes ces petites usines accrochées au rocher, bien entendu; se sont modernisées : on ne reconhaîtrait pas les descriptions, très réalistes, de George Sand, faites au moment où elle y passait. (Les ateliers étaient en planches, il y avait très peu de vraies constructions, c'était très sommaire). Mais actuellement il y a encore de toutes petites usines, de petites équipes d'ouvriers. Et c'est quelque chose qui en un sens satisferait George Sand : elle n'aurait pas aimé les grandes concentrations ouvrières de la région parisienne, les grandes usines où le travail est déshumanisé. Tandis qu'à Thiers, c'est encore un travail hu-main : du travail fait à la main, du travail d'artisan.

Simone Vierne

En ce qui concerne la Ville, Thiers... Pendant tout son voyage — je me suis occupée du manuscrit —. On voit que George Sand s'est renseignée : il est vraisemblable qu'elle a pris des renseignements, de la même manière qu'elle a pris des renseignements sur les châteaux, sur Clermont-Ferrand, etc.

Georges Lubin

Ah, sûrement, sûrement...

Simone Vierne

C'est extrêmement sympathique d'ailleurs : cette manière de voyager est tout à fait extraordinaire.

Georges Lubin

Et elle note! Une chose que j'admire — je n'en ai pas toujours été capable dans mes voyages — : elle note tous les jours ce qu'elle a vu, les petits événements, les événements minimes mêmes, et les détails, extraordinairement précis et concrets. Elle note tout cela, au crayon quelquefois, et au cours de voyages qui ne sont pas toujours faciles (ce ne sont pas les voyages en auto d'aujourd'hui!).

Dans ce voyage qu'elle a fait en Auvergne par exemple, on se demande quelquefois, dans les carrioles qui versent, ou qui menacent de verser dans les précipices, etc., et qui sont d'un inconfort extraordinaire, comment elle en trouve le moyen, malgré les fatigues de ses journées, malgré les ascensions qu'il faut faire, quelquefois, pour aller dans les châteaux (le château de Murol, le château de La Rochelambert...). Elle note le soir, très scrupuleusement, tout ce qui s'est passé dans la journée, et il y a quelquefois des détails très amusants, pleins d'humour, très caricaturaux même, sur les paysans qui essayent de la rouler, il faut bien le dire, quelquefois, de lui demander un prix excessif. Ce sont des mines précieuses pour les historiens de George Sand. Et dans ce cas précis, aussi pour les historiens de la vie ouvrière.

René Bourgeois

Je suis frappé par les deux romans dont Jean Courrier vient de parler : ils sont évidemment passionnants, mais ils ont immédiatement été évincés dans l'œuvre de George Sand d'abord par *la Mare au diable* et tutti quanti, et ensuite dans la littérature française par l'éternel *Germinal*. Ici on a pu parler de l'œuvre de George Sand! La question que je voudrais poser : est-ce qu'à l'époque où George Sand a écrit ces romans — il y a deux périodes assez différentes...

Jean Courrier

Oui, il y a quinze ans de distance : 1845 et 1860.

René Bourgeois

.. Est-ce que ce n'est pas aussi une



littérature originale? Est-ce qu'il y avait beaucoup de romans sur la condition ouvrière à cette époque?

Simone Vierne

Je peux répondre, parce que je me suis occupée de la question, un peu par hasard, à propos de Jules Verne. Il v a un roman de Jules Verne où il v a une vie heureuse, une utopie réalisée, et une ville terrible et très concentrationnaire, c'est : Les cinq cent millions de la Begum. Et Hetzel écrit, mais beaucoup plus tard, à Jules Verne, à propos des Indes Noires, où il est question d'une mine : « est-ce que vous avez lu La Ville Noire de George Sand? » (Il avait dû la lire!) Et Jules Verne lui répond : « non, je n'ai pas lu La Ville Noire ». Je me suis demandé alors ce qu'il y avait à l'époque comme romans sur la condition ouvrière. Et je crois vraiment qu'il n'y avait absolument rien.

René Bourgeois

C'est donc encore plus extraordinaire.

Simone Vierne

Bon, il y aura Hector Malot, et puis la mine, il y aura toute une thématique de la mine. Le roman de Jules Verne est de bien après 70, il doit être de 80. Avant **Germinal** mais...

René Bourgois

Avant 1840 il y a des rapports... le rapport Villermé... Mais il n'y a pas de romans.

Jean-Pierre Lacassagne

Si, il y a quand même des romans — mais qui ne traitent pas **aussi explicitement** de la condition ouvrière — j'en connais au moins un — le nom de l'auteur m'échappe — c'est *le Maçon.*

Une voix C'est Drucker?

Jean-Pierre Lacassagne

Non, non, je ne l'ai acheté que parce que le héros s'appelle Leroux...

Simone Vierne

Mais il n'y a pas de grands romanciers.

Jean-Pierre Lacassagne

Non, ce n'est pas un grand romancier; mais c'est tout de même quelqu'un qui a sa place dans le *Larousse du XIX* siècle* et qui a écrit un certain nombre de livres, médiocres d'ailleurs, où il est question de la condition ouvrière.

Une voix: De quand date-t-il, ce roman?

Jean-Pierre Lacassagne

D'autour des années 30, la date, ce doit être 28, 30... Mais globalement les romans de George Sand sont nouveaux, ils sont modernes.

Un petit point à rajouter, si je puis dire, à votre exposé - un point qui me paraît aussi extraordinairement nouveau et sur lequel aussi il faudrait réhabiliter ces romans que personne n'a su lire - ces romans dont on nous dit qu'ils sont pleins, qu'ils sont bourrés d'idéologie de Leroux, de qui vous voudrez... En bien, il y a une chose capitale, c'est que ce discours est toujours en situation, et vous l'avez montré admirablement avec Jean Jappeloux. C'est tout de même extraordinairement fort, et on le voit quand on oppose George Sand à Balzac, qui est aussi un immense romancier - et même probablement, si je puis dire, plus immense - chez George Sand, les intrusions d'auteur sont rarissimes. Le discours hors texte est rarissime : c'est touiours dans une conversation, c'est toujours en situation. Et la scène avec Jean Jappeloux, qui n'est pas d'une vraisemblance étonnante — enfin, nous avons tous compris que c'était le fils de son papa qui était là, à table —



c'est tout de même extraordinaire que ces propos soient mis dans la bouche d'un prolétaire, d'un prolétaire intelligent! mais d'un prolétaire...Voilà le premier point que je voulais souligner.

Et le deuxième, c'est le passage d'un roman à l'autre. On pourrait le mar quer encore, non pas plus nettement, mais d'une autre facon que vous ne l'avez fait. Cc qui me frappe beaucoup, c'est que cette George Sand qu'on dit idéaliste, etc., c'est vrai qu'elle n'aurait pas aimé la grande usine, mais elle s'est quand même inclinée devant la réalité économique et l'évolution historique. L'usine du père Cardonnet, au fond nous attendons tous qu'une nouvelle dribe l'emporte. Enfin je veux dire : nous l'espérons tous! Mais il y a deux crues, une crue dans chaque roman, et la crue dans le deuxième roman liquide un établissement non viable. Et c'est extrêmement intéressant. George Sand prend acte d'une certaine forme d'exploitation qui, finalement, ne joue pas le jeu capitaliste (du petit capitalisme); mais elle a quand

même très bien marqué le passage d'un roman à l'autre, d'une époque à l'autre. Et c'est d'autant plus important qu'au niveau du Péché de Monsieur Antoine on a l'impression, malgré tout, et en particulier à cause du personnage si poétique (au sens où George Sand emploie ce terme) de Jean Jappeloux, que l'usine de Cardonnet n'est pas seulement condamnée parce que c'est un salaud, mais parce qu'il tue la nature, qu'il est antiécologique, qu'il est, disons, antibucolique. Et le Péché de Monsieur Antoine est le premier roman qui marquerait quelque chose comme la révolte de la pastorale contre... comment appelez ça? l'industrie?... la pollution, si vous voulez. Tandis que dans la Ville Noire George Sand prend acte de quelque chose qui existe et qui ne contredit pas nécessairement la nature. Encore que la nature se venge, mais la nature se venge parce qu'elle aide au travail de l'homme et qu'elle est ici son alliée. Je voulais apporter ce petit complément... N'y voyez pas une critique : votre exposé m'a beaucoup intéressé.

Jean Courrier

Pour répondre à Monsieur Lacassagne, justement... Il y a un aspect intéressant dans *la Ville Noire*, et, il me semble, unique : il y a une **comparaison entre le monde ouvrier et le monde rural**. Au moment où Sept Epées, qui a fait son tour du Forez a abouti en Allemagne, qu'il y est installé, qu'il y a trouvé une ferme accueillente, une nature paisible et une veuve, ma foi, encore tout à fait consommable

Jean-Pierre Lacassagne Appétissante!

Simone Vierne

Consommée!

Jean Courrier

On ne le dit pas.

Simone Vierne

Oh, oh, oh, oh!

Jean Courrier

Cette question sera l'objet du prochain colloque!

Jean-Pierre Lacassagne

Vous me soutenez, Madame Vierne, qu'il consomme la veuve!

Simone Vierne

Ah, ah!

Jean Courrier

En bien, à ce moment-là il reçoit la nouvelle que Tonine n'est pas mariée, qu'il peut revenir, et il y a une comparaison très belle qui correspond à ces deux choix possibles, et il n'hésite



pas, il n'hésite pas longtemps : il choisit son pays d'origine, il choisit la ville industrielle et il est dit très nettement que ce qu'on célébrait dans le passage précédent comme la beauté. la majesté et la poésie de la nature apparaît alors comme bien lent, arriéré et sans rapport avec la **vraie vie** qui l'attend à **la Ville Noire**, dans son pays industriel d'origine.

Simone Vierne

Il y a là, comme dans certains textes que j'ai déjà présentés, un passage qui me paraît ambigu, parce que quand Sept Epées parle de cette espèce de nostalgie de la terre et de ce qui est paysan, cette nostalgie est vraie et elle doit correspondre d'ailleurs à quelque chose, de très profond chez George Sand. Il faut bien remarquer qu'il épouserait la veuve si Tonine ne l'appelait pas : donc le premier moteur de son retour au pays, ce n'est quand même pas le souvenir nostalgique de la Ville Noire, c'est l'amour de Tonine. A ce moment-là, il s'aperçoit que la terre, ce n'était pas sa vocation, mais c'est quelque chose qui fait partie de ce que George Sand voudrait pouvoir conserver - et qu'helas avec les grandes usines nous n'avons pas conservé - : la possibilité de n'être pas coupé de ses racines. Et après tout, Sept Epées, il a été paysan : je veux dire que si dans le Péché de Monsieur Antoine on a affaire à des paysans qui travaillent en usine (puisqu'on peut imaginer qu'ils redeviennent paysans entre temps), ici on a affaire à des gens dont les pères étaient paysans et qui ont eux-mêmes connu la paysannerie.

Georges Lubin

Parfaitement. Thiers a toujours été...

Simone Vierne

Est encore, est encore dans le monde paysan.

Jean-Pierre Lacasssagne

Il me semble qu'il y a un autre lien extrêmement intéressant entre les

deux romans : La Ville Noire s'appelle la ville noire, et il me semble que toute l'œuvre de Tonine consiste à mettre de la lurnière dans la ville noire, alors que M. Cardonnet — les deux romans sont extrêmement anti-thétiques et c'était une très bonne idée de les avoir réunis — M. Cardonnet met de la nuit, si je puis dire, dans la vallée claire : c'est aussi un thème, et un symbolisme très important chez George Sand.

Jo Vareille

Une question : la critique de l'époque... Comment s'est-elle manifestée envers ces deux ouvrages ?

Simone Vierne

Pour le Péché de M. Antoine il y a eu une critique parce que c'était le



moment où George Sand était encore très connue, en tout cas très active et très critiquée (M. Lubin, je crois, ne me contredira pas), tandis que pour **la** Ville Noire il n'y a presque pas eu d'échos.

Georges Lubin

Non, beaucoup moins.

Simone Vierne

Une preuve, c'est que Jules Verne par exemple, qui avait lu beaucoup d'autres romans, n'avait pas lu *la Ville Noire!* Pratiquement à partir des grands romans paysans...

Georges Lubin

Nous sommes sous le Second Empire, et les idées bouillonnent moins, les journaux à accueillir les idées un peu avancées sont rares. Ce n'est pas dans l'*Assemblée Nationale* qu'on pourra penser trouver vanté un roman de George Sand : si l'on en parle, ce sera pour l'écraser! Il faut voir l'époque : avant 1848 il y avait des journaux qui accueillaient les idées de George



Sand; à partir du Second Empire c'est beaucoup plus limité. Et je ne connais pas beaucoup d'articles sur la **Ville Noire.** Je ne sais pas ce que dit le **Larousse** que vous vilipendiez tout à l'heure, je ne sais même pas s'il en parle...

Jo Varcille

Il faut voir ce que dit l'abbé Bethléem. Dans son fameux ouvrage Romans à lire et romans à proscrire, il dit : « Démagogue et communiste, elle a écrit des romans humanitaires où elle expose l'âge d'or » — ce qui n'est pas du tout vrai! - « qu'elle a entrevu et qu'elle prétend voir réaliser par l'égalité, la fraternité, la fusion des classes dans l'amour : Le Péché de M. Antoine, le Meunier d'Angibault, le Compagnon du Tour de France, etc. ». Et, ce qui est assez curieux, il est très partagé, l'abbé Bethléem, car il dit aussi que George Sand est un très grand auteur.

Jean Courrier

Rappelons que l'on trouve d'intéressantes indications sur le voyage à Thiers dans le recueil : **Hommage à George Sand** établi par la Faculté des Lettres de Grenoble. (**Le Voyage en Auvergne** présenté par Simone Vierne, pages 29 à 60).



(Compte rendu de Michel Gilot d'après bande de magnétophone).

Georges Lubin

Avant de laisser s'installer le débat au sujet de votre communication, je tiens à saluer les Compagnons et leur mère, qui ne s'appelle pas la Savinienne, comme celle de George Sand, mais qui est une mère ici présente, Mme Jacquelet.

(Applaudissements)

Je suis heureux de saluer en vous les tenants de l'ancienne tradition Compagnonnique, tradition à laquelle George Sand s'est intéressée. Elle a été le premier grand écrivain de talent à étudier et à placer dans un cadre romanesque fort intéressant, des Compagnons. Si bien qu'à une époque où ils n'avaient pas toujours bonne presse, on a pris conscience de ce qu'ils étaient réellement. Les différents devoirs de Compagnons n'ont d'ailleurs pas oublié le rôle qu'a joué George Sand.

Lorsque j'étais jeune, j'étais en relation avec certaines associations de Compagnons qui avaient leur base dans le Berry et qui venaient respectueusement s'incliner sur sa tombe à chaque anniversaire de sa mort.

Aurore Sand, sa petite-fille, était, je crois, Compagnon d'honneur, parce que suivant le bon exemple de sa grand-mère, elle aimait à se retrouver avec des gens profondément attachés à leur métier. George Sand a toujours exalté le travail manuel exercé d'une façon individuelle ou en équipe. Elle le considérait comme la base d'une philosophie fort valable.

George Sand a fait du Compagnon le héros d'un roman inachevé. Elle avait annoncé une suite qu'on aurait aimé connaître, mais qui n'a jamais été écrite. On voit dans ce roman les luttes qui opposèrent les différentes factions de Compagnons. On y trouve surrout développée cette grande constante que lui avait inspirée son ami Agricol Perdiguier, compagnon



authentique, qui est la réconciliation entre les différents devoirs. Réconciliation réalisée aujourd'hui, mais qui était un véritable problème à l'époque de George Sand.

Je salue donc les Compagnons.

Et nous pouvons passer à la discus sion sur la riche communication de notre ami Abbadie.

A propos de petits détails, je voudrais souligner combien George Sand a été mal jugée et parfois à tort. Vous en avez fourni la preuve. Lorsque Buloz, le vieux Buloz, écrit « Gare à l'Hidalgo! », à propos de son prétendu voyage avec Mendizabal, c'est une calomnie puisqu'elle ne voyage pas avec Mendizabal. Elle fait au contraire un grand détour en passant par Lyon, pour rejoindre à Perpignan, Chopin qui, lui, a bien voyagé avec Mendizabal. C'est elle-même qui a dit qu'elle partait avec Mendizabal, mais c'était faux. Buloz a été abusé, bien sûr, mais il aurait pu être plus indulgent et ne pas penser tout de suite au pire. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches, si bien qu'on accuse George Sand de s'en aller avec un amant.

Après la communication de Christian Abbadie

George Sand et les relations franco-espagnoles

(Europe, p. 48-74)

Christian Abbadie

Il avait peut-être quelque raison, sa collaboratrice était légère !

Georges Lubin

Quelquefois, oui I

Mais vous avez parlé de l'antipathie de Chateaubriand pour George Sand. Ce n'est pas tout à fait exact. Chateaubriand admire beaucoup George Sand. Il la juge assez durement, mais toujours en mêlant le blâme de l'éloge. Il reconnaît son génie dans des pages où il stigmatise sa conduite. Il l'a « assassinée » aussi, c'est vrai. Il l'a connue très tard. George Sand était quelqu'un qui pouvait le fasciner, lui qui a été un « homme à femmes » d'ailleurs. Ils n'ont eu qu'une seule entrevue à laquelle participait le comte de La Rochefoucault. Chateaubriand invité par celui-ci à lui faire la morale, ne s'en est pas senti le courage, et il a été très admiratif pour cette femme dont il avait lu la correspondance et certains de ses romans avec un plaisir avoué. Il avait lu « Valentine », « indiana », « Létia ». Il admirait beaucoup son talent d'écrivain. Oserais-je dire que la femme est une chose, l'auteur en est une autre? Il jugeait peut-être durement la femme (ce dont il aurait pu se dispenser étant donné ce qu'il était lui-même!) mais il admirait profondément l'écrivain. On ne peut donc pas parler de violente antipathie. Le terme est trop fort.

On pourrait, et je regrette que Mme Chonez ne soit pas là, parler du tra vestissement masculin. Je ne crois pas qu'il faille dire que George Sand s'est habillée en homme pour proclamer qu'elle était virile et qu'elle était au fond l'égale de l'homme. C'est la légende qui aura toujours cours, quoiqu'on fasse.

Je pense qu'elle y a été amenée par diverses raisons. La première étant qu'on l'habille en petit soldat à Madrid! Elle est toute petite, ce n'est pas elle qui l'invente, ce n'est pas elle qui choisit. On lui donne déjà un travestissement masculin. Elle ne peut pas savoir déjà qu'elle désire s'affirmer comme homme, enfin comme homme-femme si vous voulez!

Par la suite, c'est sa grand-mère qui la fait habiller en garçon, d'abord avec le petit uniforme (qui n'a pas dû durer très longtemps, car à ce jeune âge les enfants grandissent vite, et George Sand aussi même si elle n'est pas devenue très grande!), et ensuite pour monter à cheval. Ce n'est toujours pas elle qui décide. Son précepteur la fait se vêtir en homme, tenue la plus pratique pour monter à cheval. Le cheval étant le seul moyen qu'elle pouvait utiliser pour se rendre de Nohant dans les petits villages, et surtout en hiver. Il était plus rationnel d'être habillé en garçon pour monter à cheval à califourchon, et non pas en amazone comme les femmes étaient obligées de le faire.

Je vais sortir du sujet, permettez-le moi, pour deux mots : plus tard, quand elle était encore jeune, elle est allée au théâtre à Paris avec sa mère. Cette dernière s'habillait aussi quelquefois en homme. Pourquoi? Il faut se replacer dans le contexte de l'époque : les théâtres étaient alors ouverts à tout le monde bien sûr, mais les femmes ne pouvaient aller qu'aux belles places, aux places chères, dans les loges où elles montraient leurs diamants et leurs plumets. Les femmes qui allaient au théâtre pour le théatre et non pour se montrer, prenaient les places les moins chères, au parterre en général, où elle trouvaient un voisinage d'hommes parfois difficiles à supporter, et couraient ainsi le risque d'être insultées. Pour éviter cela, elles s'habillaient en homme!

Voici l'ensemble d'obligations qui a fait naître cette légende : George Sand s'habillait toujours en homme. Mais c'est absolument faux, elle a usé plus de robes que de culottes! Ça j'en suis sûr!

Francine Mallet

M. Lubin, je voulais dire seulement un mot à propos du roman **« Les Beeux Messieurs de Bois Doré »**; j'ai regretté qu'on n'ait pas signalé qu'elle



avait profité du personnage d'Almivar pour régler la question du racisme et de l'intolérance religieuse vis-à-vis des Maurisques.

Georges Lubin

C'était peut-être dans les pages que nous avons coupées...

Christian Abbadie

Oui, oui, j'en parle... Je parle aussi beaucoup d'un voyage à Majorque, à partir d'*Un hiver à Majorque*, avec ses aspects politiques. Il y avait trop de choses à dire.

Georges Lubin

Il aurait fait l'objet d'une communication ou deux à lui seul.

Jean-Pierre Lacassagne

Moi, j'aurais voulu poser une ou deux questions. En particulier, je suis étonné (mais ça doit être aussi dans les pages que nous n'avons pas entendues!) que tu n'aies pas fait un sort à **Don Quichotte.** Parce que quand même, Viardot l'a traduit et c'est certainement un livre qui a fasciné George Sand, si je ne me trompe?...

Christian Abbadie

Fascinée... Elle l'a lu sans doute avant la traduction de Viardot. Elle le possédait dans sa bibliothèque dans d'autres traductions, et il y a de nombreuses allusions à **Don Quichotte** dans l'œuvre de George Sand, mais ce sont toujours des allusions anecdotiques... aux noces de Camache...

Jean-Pierre Lacassagne

Oui... mais enfin qui témoignent d'une imprégnation...

Christian Abbadie

C'est une imprégnation, oui. Mais, j'en parle dans ma thèse, je ne crois pas qu'elle ait vraiment compris la portée profonde du **Don Quichotte**.

Simone Vierne

Ça doit dépendre aussi des traductions du XIX^e siècle.

Jean-Pierre Lacassagne

Je suis quand même frappé, c'est un des grands livres du XIX^s siècle, si on pense aux allusions de Hugo, de Leroux, etc. Il y a de quoi être étonné quand on pense à tout ce que ce livre représente, enfin on l'associe à Rabelais — Moi, j'ai été vraiment frappé par l'abondance de références, il y a peu de livres que George Sand cite aussi souvent.

Christian Abbadie

Oui, elle cite souvent Rossinante, etc.? ça apparaît dans « La mare au diable », dans « Mauprat », mais...

Jean-Pierre Lacassagne

Evidemment, ça fait partie des clichés!

Christian Abbadie

Mais chaque fois ce sont de petites allusions qui ne veulent pas dire grand-chose.

Jean-Pierre Lacassagne

Mais, enfin, je rejoindrai ce que disait M. Courrier. Si un jour nous taisons un colloque sur l'humour, le comique de George Sand, il y aura incontestablement un arrière plan.

Je ferai une seconde remarque, à propos de Pauline Garcia et de Viardot. Tu as montré en somme, si j'ai bien compris, comment l'image de l'Espagne avait évolué pour elle. Elle est passée du traumatisme à une sorte de fascination. Je dirai que l'Espagne est une espèce de test, de test-preuve de l'évolution favorable de l'histoire qui fait que même le plus abruti. Franco lui-même, finira comme Giscard, puis comme Don Carlos, puis comme Georges Marchais, pour vous faire plaisir. Il y a donc cet aspect test. Si vous voulez on prend les gens les plus arriérés, les plus abrutis, et on constate que le siècle marche avec des gens qui servent constamment de référence. Je voudrais savoir s'il y a eu une médiation de la musique dans la fascination que l'Espagne a exercée, non pas sur George Sand qui, elle avait cette image traumatisante dans la peau, mais sur Pauline Garcia, la Malibran et sur Louis Viardot, qui ont été très tôt des gens de gauche. Car enfin, Viardot est un grand hispanisant... pourquoi s'est-il autant intéressé à l'Espagne, qui par ailleurs devait lui être absolument répugnante par bien des côtés?...

Christian Abbadie

Je crois que la clé pour répondre à cette question se trouve dans le fait



que, contrairement à ce qui se passe en France, l'art en Espagne et particulièrement l'art vocal, est profondément populaire, son origine est de source populaire et vit avec le peuple. Toute la famille de Pauline Garcia, la mère Garcia, le frère Enrico... sont des gens de Cadix, des gens du peuple. Par l'amitié de Pauline Garcia, qui est une fille du peuple, c'est vraiment la « Consuelo » qu'elle retrouve. Dans sa critique des espagnois, George Sand critique la société, critique la politique, critique l'institution sociale, elle critique les grands. Comme Mérimée, qui est le plus grand connaisseur français de l'Espagne au xixe siècle, elle pense qu'en Espagne ce qu'il y a de bon, de sain, c'est le peuple, et que toutes les vertus se trouvent dans le peuple.

Jean-Pierre Lacassagne Mérimée pensait que...

Jean Mallion

C'est exact, Mérimée a écrit par exemple qu'il serait très possible à n'importe quel ouvrier ou paysan espagnol de devenir ministre, mais qu'un ministre n'est pas capable d'être un bon ouvrier (je cite de mémoire). Vous voyez comme il admire le peuple. Et pourtant, il fréquentait des gens de la haute société... mais il allait très souvent dans les bouges...

Jean-Pierre Lacassagne

On peut lui faire confiance!

Jean Mallion

On peut lui faire confiance!

Christian Abbadie

Je peux vous faire une citation fort significative : « la seule partie saine de la nation, la seule saine devrais-je dire, est opprimée depuis que je la connais par une foule de charlatans qui lui font toutes les misères possibles, je veux parler des paysans et des pauvres diables qui n'ont pas reçu les bienfaits de l'éducation, mais qui en ont la générosité de Don Quichotte et le bon sens de Sancho Pança. Il y a chez eux tous les nobles instincts et aussi beaucoup de préjugés d'ignorance. Ce sont des enfants bien doués qui deviennent des hommes lorsque l'occasion se présente. Croyez-moi, il y a encore de la vertu, et des vertus dans le peuple espagnol. Mais on n'en trouve que chez les pauvres gens. Vous ne sauriez croire combien les gens du peuple sont aimables dans ce pays, combien d'esprit de dignité et de grandeur d'âme on trouve dans des endroits ou on ne s'imaginerait pas les rencontrer. Le jour où la canaille de ce pays s'apercevra combien elle est supérieure aux gens comme il faut, il y aura un beau tapage, et un sens dessusdessous qui ne laissera rien à désirer ».

Jean Mallion

Vous voyez bien! Il est revenu plusieurs fois là-dessus dans sa correspondance.

Christian Abbadie

C'est un appel, une prophétie de la Révolution espagnole.

Jean Mallion

Oui, oui, et une admiration pour le peuple qu'il juge capable de très grandes choses.

Francine Mallet

Est-ce qu'elle connaissait Goya ?...

Christian Abbadie

Oh oui, très bien. C'est Musset qui a fait passer à George Sand les albums de Goya. Il y avait en effet 17 albums de croquis des désastres de la guerre de Goya qui passaient sous le manteau, à partir de 1821. Et Mérimée en avait un, pardon... Musset copiait ses dessins. Lui-même les dessinait, et Maurice Sand s'amusait à peindre et à reproduire des dessins et des peintures de Goya dans ses albums, i'en ai vus, et il en tapissait aussi les murs de sa chambre. Il y a même vraiment une influence de Goya dans les dessins de George Sand et de Maurice Sand, qui était un excellent élève de Delacroix.

Georges Lubin

Je déclare le colloque clos en ce qui concerne le thème principal qui était :
« Les questions politiques et sociales ». Thème auquel peut s'adjoindre le travail des Compagnons, et je laisse la parole à M. Mague.





George Sand et le compagnonnage

Jean-Pierre MAQUE landais-l'ami-du-trait

Mme Claudine Chonez disait hier être très émue de parler devant un tel auditoire, et moi je pensais : « Quand viendra mon heure, pourrai-je trouver la parole ? »...

Je ne suis pas un spécialiste de ce roman «Le Compagnon du tour de France » qui nous concerne, nous Compagnons, et que malheureusement peu de nous connaissent

Je vais d'abord retracer brièvement l'implantation des Compagnons dans notre ville d'Echirolles. C'était il y a environ une vingtaine d'années, une poignée de jeunes compagnons prirent pension dans un restaurant du village d'alors, Echirolles sans immeubles, au milieu d'un cadre de verdure très reposant. Tout de suite le contact avec les gens fut fort chaleureux, si bien que le charme d'Echirolles aidant, quelques compagnons se fixèrent dans cette localité. Après quelque temps de réflexion à propos de l'implantation du compagnonnage dans cette région, une délégation (comme le charpentier de ce matin...) alla voir Monsieur le Maire qui n'était autre que Monsieur Kioulou, qui fut très sensible à notre dévouement. Un terrain nous fut alloué pour que nous y implantions un bâtiment, modeste en raison de nos faibles ressources.

Depuis, ce noyau de Compagnons a grandi, des itinérants de notre tour de France tiennent à faire étape dans les Alpes et repartent à leur gré, tant leur séjour parmi nous leur est agréable. Puis un jour, la femme d'un Compagnon voulant aider par ses services, proposa de restaurer nos jeunes itinérants, ainsi que les anciens bien sûr! Et c'est ainsi que la personnalité de cette dame fit elle aussi son tour de France. Et un beau jour de St Pierre 1976, tous les Compagnons charpentiers de la France entière convergèrent vers Echirolles et lui attribuèrent le titre très respecté de Mère des Compagnons charpentiers. En Mairie ce jour-là, au cours d'une réception mémorable, nous avons constaté que cette ville possédait bien deux « Maires », mais dans des fonctions bien différentes. Quelque temps auparavant se créait l'Association George Sand, et sûr de son fait, Monsieur le Maire lança « Allez voir les Compagnons ! ». Ignorant d'abord presque tout des œuvres de cet auteur, nous avons accepté de participer très modestement. Je dois dire que personnellement j'ai suivi avec intérêt les différents débats qui ont eu lieu au cours de ce colloque. Ils m'ont permis de mieux connaître George Sand, qui a beaucoup apporté au Compagnonnage au XIX siècle, en permettant financièrement à Agricol Perdiguier de refaire le tour de France afin qu'il puisse répandre ses idées de Fédération intercompagnonnique. Et maintenant, je vais vous lire une missive qui m'est adressée par un ancien, rendant hommage à l'auteur.

Cet hommage m'a été transmis par « Mâconnais-l'ami-des-arts », Compagnon charpentier.

HOMMAGE A GEORGE SAND

George Sand, c'est pour nous, Compagnons, un hommage direct et sincère au Compagnonnage, de l'époque et de toujours. Elle sut faire savoir, que d'humbles ouvriers menuisiers comme Pierre Huguenin dit « Villepreux-l'Ami-dutrait », et du séduisant Amaury dit Nantais-le-corinthien, le Compagnonnage, en fit des ouvriers parfaits, tant sur le plan professionnel que sur le plan moral.

Relire les romans de George Sand c'est prendre conscience d'une vertu qui fit sa grandeur. C'est en lisant « le Compagnon du Tour de France » qu'on s'aperçoit des idées généreuses de George Sand, elle revendique le droit de faire pour les ouvriers d'alors, ce qu'on ne concevait et permettait que pour la classe dirigeante.

Elle le fait sous l'empire de ses sentiments qui l'attiraient toujours vers les causes généreuses, avec son grand talent de conteur. «Le compagnon du Tour de France» doit naturellement beaucoup à Agricol Perdiguier « Avignonnais-la-Vertu», Compagnon menuisier Du Devoir de Liberté, qui venait d'écrire et de publier le livre du Compagnonnage limité à une sphère réduite de Compagnons et dont l'intérêt ne dépassait pas, pour eux, la scène du Compagnonnage de l'époque.

C'est par un contact direct et amical avec Perdiguier, que George Sand, comprit la beauté de notre Compagnonnage, et l'importance morale de notre Devoir, aidé en cela par Pierre Leroux.

Elle fit plus, elle aida de sa bourse, de son talent, de sa bonté, et généreusement « Avignonnais-la-Vertu » pour entreprendre un second tour de France, où il prêcha la concorde et la fraternité de tous les Compagnons et de tous les Devoirs.

Au cœur des Compagnons, il est resté de cette belle amitié, un souvenir de sympathie et d'amour, et surtout de reconnaissance, pour la bonne Dame de Nohant.

Ils sont heureux de glorifier aujourd'hui sa mémoire, comme ils le firent il y a 50 ans en 1926 en se rendant sur sa tombe à Nohant, et en participant avec sa petite fille Aurore Sand, à l'inauguration, au Musée Carnavalet, de la salle des souvenirs, de portraits, de documents ayant trait à George Sand, sa grandmère; en 1930, le 12 octobre, tous les Compagnons, y compris les Compagnons Allemands, Compagnons de tous rites et de tous les Devoirs, assemblés par la Fédération intercompagnonnique de la Seine, rendaient à George Sand devant sa statue au Luxembourg, dans une manifestation grandiose un magnifique hommage ému et généreux.

Disons comme le fit dire Victor Hugo aux obsèques le 10 juin 1876 à Nohant : « Je pleure une morte et je salue une immortelle ».

Mâconnais-l'Arni-des-arts, « Compagnon Charpentier » Le 19 avril 1977

Georges Lubin

J'étais particulièrement heureux de vous accueillir ici. C'est une coîncidence, je suis fils d'un Compagnon. Mon père a fait son tour de France, et il a fait, comme tous les Compagnons, un chef-d'œuvre...

Jean-Pierre Lacassagne

... son fils !...

(rires)

Georges Lubin

... j'ai sa photo...

(rires)

Jean-Pierre Lacassagne

If a fait un chef-d'œuvre... son fils!

Georges Lubin

Ah non! c'était une roue à mille rayons; enfin il y en avait peut-être une centaine, mon père était charron.

Jean-Pierre Lacassagne

La roue... Leroux!

Georges Lubin

Je les ai comptés sans doute, mais j'ai oublié le nombre. C'était une roue où les rayons se touchaient presque, vous voyez le genre. Pour un charron c'était très compliqué cette nécessité de percer des trous dans le moyeu, de rattacher le moyeu à la jante par des rayons faits en bois d'acacia... tout le monde le sait !... Je suis heureux de cette coïncidence, je suis heureux de vous saluer, de saluer ce colloque qui a pris, sans le vouloir peut-être, la date du 24 avril, qui est la fête de Saint Georges. George Sand, ce n'est pas un nom de baptême, mais c'est quand même un saint qu'elle a voulu avoir. Ce nom, elle lui attribuait un sens tout à fait particulier parce que pour elle, elle l'a dit, George est synonyme de Berrichon : en fait, parce qu'à l'époque le Berry était essentiellement agricole et c'était le saint de la terre : « geos » en grec, géographes, géologie, Georges a pour fondement la terre.

Dans ce nom de George Sand, tout est symbolique, puisque Sand, en allemand, veut dire « sable », c'est-à-dire encore de la terre! Tout tourne autour de la terre, et on ne s'étonne pas que George Sand soit un romancier de la terre. En bien, aujourd'hui, jour de la Saint Georges, George Sand est tout à fait à sa place au milieu de nous, au milieu de Vous les Compagnons, qu'elle a admirablement défendus et aimés

Une voix

A-t-elle eu des relations avec Flora Tristan ?...

Georges Lubin

Elle a pratiquement été, elle aussi, une fédératrice, qui voulait créer l'union des ouvriers. Si elle n'a pas été directement son amie, elle a été une de celles qui ont souscrit — et d'une somme élevée à l'époque — à son Union Ouvrière. Mais elle, elle ne l'a pas évincée comme l'ont fait d'autres écrivains célèbres de l'époque, dont Flora Tristan se plaint avec raison dans ses ouvrages.



Ce colloque a été un enrichissement, nous avons traité de nombreuses questions, nous avons vécu quelque chose de très vivant, nous avons eu des communications de grande qualité.

Les questions posées ont permis aux communicants d'éclaircir de nombreux points. Je remercie tous ceux qui ont assisté à nos journées, ceux qui ont posé des questions et ainsi nous ont montré les points que nous devions éclairer. Je crois que si nous arrivons à la publication des actes de ce colloque, nous aurons une fois de plus bien œuvré pour la mémoire de George Sand.

Je remercie le Président Donnard, comme je remercie la Municipalité d'Echirolles, son maire, ses adjoints et ceux qui font partie des équipes qui ont beaucoup travaillé à la réussite de ces deux jours de réunion fraternelle, amicale, comme doit toujours être ce que se fait sous l'égide de George Sand.

(applaudissements)

Jean-Pierre Lacussagne

Est-ce qu'on pourrait poser une ou deux questions aux Compagnons?

Jean-Hervé Donnard

Certainement!

Jean-Pierre Lacassagne

Je voudrais demander d'abord si c'est vrai que les rivalités sont finies et si ce qui fait un des problèmes du livre de George Sand a vraiment disparu.

Je voudrais savoir comment, dans le système actuel, le Tour de France est possible. Comment les Compagnons peuvent-ils trouver à s'employer de ville en ville, en particulier avec la crise de l'emploi qui, je suppose, existe partout...

Jean-Pierre Maque

La crise de l'emploi, chez les Compagnons, n'existe pas trop.

Jean-Pierre Lacassagne

Comment fait-on?...



Jean-Pierre Maque

Les maîtres formés embauchent dans chaque ville, et dès que le jeune sous contrat arrive, il est embauché automatiquement. Il ne reste jamais sans nen faire. On est toujours assuré d'avoir du travail de partout, dans toutes les villes.

Un autre Compagnon

Je m'excuse d'intervenir, mais je voudrais préciser : si un patron n'a pas de travail, s'il y a dans la ville un itinérant qui arrive, il l'embauchera quand même pour lui procurer du travail. Autrement dit, l'embauche est assurée par le jeu justement qu'on arrive et qu'on repart, et même s'il n'y a pas de travail dans la ville, on en trouve quand même...

Georges Lubin

La Mère le prend en charge pendant ce temps-là, n'est-ce pas?

Le même Compagnon

... Et si vraiment, pour certaines corporations, il n'y a pas du tout de travail dans la ville, on prend contact avec une autre ville, et on envoie le jeune où il y a du travail. C'est vraiment la dernière extrêmité!

Jean-Pierre Lacassagne

Et la rivalité entre les Devoirs, n'existe plus ?... Elle doit bien exister au niveau de l'émulation ?...

Jean Mallion

Il y a pourtant deux journaux différents et de tendances différentes parmi les Compagnons. Ça fait donc deux tendances!

Jean-Pierre Maque

If y a trois associations Compagnonniques en France.

Jean Mallion

Est-ce que la maison qui est ici reçoit toutes les associations, ou simplement une ?...

Jean-Pierre Maque

Une seulement. Il existe des villes où il y a les trois associations, mais à Echirolles il n'y en a qu'une.

Jean-Pierre Lacassagne

La différence vient-elle des métiers ou de tendance?...

Jean-Pierre Maque

C'est la tendance.

Jean Mallion

Ça touche la politique je crois ?

Francine Mallet

Quelles sont les trois tendances ?...

Jean-Pierre Maque

Les trois associations? Il existe l'Association ouvrière des Compagnons du devoir, la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment, dont nous faisons partie, et il y a l'Union compagnonnique des devoirs Unis.

Francine Mallet

Et quelles sont les trois tendances de ces trois associations ?...

Jean-Pierre Maque

L'Association Ouvrière est née d'une discorde sous le régime de Pétain; elle s'est réfugiée sous son épaule. La Fédération compagnonnique est née d'un regroupement de devoirs, c'est pour ça que nous nous appelons les Compagnons des Devoirs; la Fédération compagnonnique regroupe plusieurs Devoirs.

L'union compagnonnique est une Association semblable à la nôtre, mais qui regroupe la plupart des métiers de la restauration : boulangers, pâtissiers, il y a aussi quelques métiers du bâtiment, mais...

Jean Mallion

En somme, la rivalité existe surtout entre Des Devoirs et Du Devoir, chacune d'entre elle ayant un journal qui paraît régulièrement.

Jean-Pierre Lacassagne

Les effectifs sont de quel ordre s'il vous plait?

Jean-Pierre Maque

Sur le Tour de France il doit y avoir dix mille Compagnons à peu près.

Francine Mallet

Qui est-ce qui a fondé le Musée de Tours?... et qui organise les expositions que l'on voit à Paris de temps en temps?

Jean-Pierre Maque

A Tours il y a un mélange de la Fédération Compagnonnique et de l'Union Compagnonnique, je crois.

A Paris, il y a notre siège national avec une très belle salle d'exposition. Il y en a une aussi à l'Association Ouvrière.

Francine Mallet

Le Musée de Tours est très riche.

Jean-Pierre Lacassagne

Il y avait eu une très belle exposition il y a deux ans à Paris, elle était magnifique.

Georges Lubin

C'était à l'hôtel de Sully.

Simone Vierne

A Echirolles, l'année dernière, à l'occasion de la soirée George Sand, nous avons eu la chance de voir des chefsd'œuvre de Compagnons d'Echirolles, c'était extraordinaire.

Alain Arvin-Berod

Je voudrais, sans être très long, dire quelques mots au nom de la Municipalité d'Echirolles, et tout d'abord



remercier Monsieur Lubin des paroles aimables dites à notre égard. Je tiens à exprimer le sentiment de la Municipalité face à ce Colloque : pour nous, c'est une réussite.

Réussite due à diverses raisons : tout d'abord, pour qu'un Colloque réussisse, il doit réunir des participants de qualité, et ce fut le cas du Colloque d'Echirolles. Nous avons vécu depuis hier dans une « ambiance de franche camaraderie », entendu des communications riches et enthousiasmantes.

Réussite aussi, car nous avons fait la démonstration que parler « social et politique » à propos de George Sand, c'était restituer l'écrivain dans sa totalité, l'écrivain en prise sur le monde réel, mais aussi aux prises avec la résistance de la classe bourgeoise qui ne lui a pas encore pardonné sa lucidité. Nous avons évité un écueil important, celui de substituer une caricature à celle contre laquelle nous nous élevons.

Débats et communications ont apporté la preuve qu'un écrivain engagé dans le monde n'est pas réductible à un slogan. George Sand nous dit aussi que Révolution n'est pas équation c'est-à-dire froid calcul : notre Municipalité défend avec passion cette idée.

Réussite enfin, parce que la réflexion sur ce thème n'est pas épuisée. Cette première étape en réclame d'autres.

Nous avons à œuvrer pour que ce colloque soit publié, diffusé, connu, mais ne pourrions-nous pas, si vous le voulez, conjuguer les forces de l'Association et de tous ceux qui la soutiennent, afin de permettre la concrétisation rapide de l'immense travail accompli par Monsieur Lubin? Je ne sais si vous êtes d'accord, mais nous pourrions, tous ensemble, faire pression sur les pouvoirs publica fin de voir se poursuivre rapidement la publication de l'immense correspondance de cet écrivain populaire,

et de voir diffuser largement les aspects originaux de son œuvre.

Notre réussite serait alors complète, et si vous le voulez bien, continuons ensemble dans des actions dont les formes restent à préciser.

Georges Lubin

Merci, je suis très touché.

Jean-Hervé Donnard

Je suis d'accord avec ce que vient de dire Monsieur le Maire. Il a tout à fait raison lorsqu'il parle de la nécessité d'achever la publication de la Correspondance. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour que ce soit un des buts de notre Association.



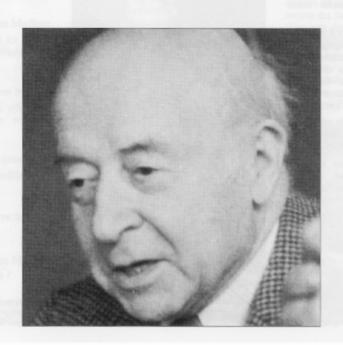
Dans l'immédiat nous nous employons à voir la publication des actes du colloque aboutir.

Georges Lubin

La séance est levée.

(Le compte rendu de cette séance de clôture a été rédigé, d'après la bande de magnéto phone, par Nicole et Jean Courrier.)

Georges Lubin répond



Deux membres de la famille de Barral (à laquelle je me suis intéressé à cause de Stendhal) se sont fixés à la fois en Isère (Voiron et St-Laurent-du-Pont) et dans l'Indre (Argenton-s/-Creuse et Gargilesse) par leur mariage avec deux sœurs (d'origine dauphinoise également) de la famille Robin de Scévole. Or, de leurs neuf enfants on trouve deux alliances avec la famille du Breuil du Bost, comte de Gargilesse. Pensez-vous qu'il puisse y avoir une possibilité de « modèles » dans Le Péché de Monsieur Antoine entre les comtes de Barral et les marquis de Gargilesse et les héros de George Sand?

Georges Salamand

Je n'ai pas confirmation de l'origine dauphinoise de la famille Robin de Scévole. François-Louis-Joseph Robin de Scévole, fils de Joseph de Scévole, président des gabelles, et de Marie Jaymebon, était né à Argenton-sur-Creuse le 5 août 1767. Sa femme Jeanne Catherinot de Barmont était d'origine berrichonne elle aussi. De leur mariage sont nées trois filles : 1) Jeanne-Louise-Joséphine, qui épouse Antoine-Charles du Breuil du Bost, marquis de Gargilesse; 2) Catherine-Amélie qui épouse François-Joseph-Amédée-Hippolyte, comte de Barral; 3) Marie-Alexandrine, qui épouse Octave, vicomte de Barral.

La petite Aurore Dupin a connu Robin de Scévolc, grand ami de sa grand-mère (une correspondance intéressante a été publiée en extraits dans la *Revue des sciences humaines* en 1959, p. 412 sq. par G. Imbault). Mais la couleur politique de ce personnage (nuance Royer-Collard) interdit qu'il soit le modèle du marquis « *communiste* » de Boisguilbaut.

Amélie et Alexandrine vinrent à Nohant avec leur père en 1817, alors qu'Aurore avait 13 ans. Elle ne paraît pas avoir eu de relations avec leurs maris, les frères de Barral (sauf découvertes à faire, peu probables). Quant au marquis de Gargilesse, elle le vit à Gargilesse bien après avoir publié Le Péché de Monsieur Antoine qui est de 1846. Voici ce qu'elle dit de lui dans les Promenades autour d'un village (écrit en 1857) : « Le châtelain actuel est un solide vieillard de quatre-vingts ans, qui s'en va encore tout seul, à pied, par une chaleur torride, à travers les sentiers escarpés de ses vastes domaines. Riche de cinquante mille livres de rente, dit-on, il n'a jamais rien restauré que je sache; mais il n'a jamais rien détruit; sachons lui en gré ».

Dans ses Agendas, on trouve parfois sur lui des notes piquantes, comme celle-ci, du 1^{er} juin 1858 : « Histoire du cochon qui a mangé le dîner du marquis. Le marquis par économie envoie cuire son rôti au four des paysans du village. Les paysans ont des cochons qui le mangent. Ils sont bien bêtes de ne pas le manger eux-mêmes. »

On voit que là non plus il ne faut pas chercher le modèle d'un noble progressiste.

Rectificatif à une réponse du n° 3 (p. 41).

George Sand à Nîmes: La notice que m'avait envoyée en 1961 un avocat nîmois, décédé depuis, avait fait de bonne foi une confusion que j'ai répétée de bonne foi: Marie-Clotilde Pellet (deux L), propriétaire de la « villa de la Tourmagne », qui épousa Pierre Garrigues en 1882, n'était pas la sœur d'Auguste Pelet (un I), directeur du Muséum de Nîmes. L'erreur semble résulter du fait que le père de Clotilde, Scipion Pellet, était aussi un collectionneur (de fossiles et de marbres).

Les actes de propriété de la maison prouvant par ailleurs qu'elle n'a été construite qu'en 1860, il faut renoncer à imaginer George Sand dans cette villa. Lorsqu'elle passa à Nîmes en 1838, elle logea à l'hôtel du Luxembourg (qui n'existe plus), se rendit au théâtre, aux Arènes, visita le cabinel de curiosités de Pelet, et Reboul dans sa boulangerie (et peut-être fit-elle une visite de politesse à Mme Boucoiran mère, rue de l'Aspic, 8. Si rien ne l'atteste positivement, on peut cependant le supposer, car de Palma le 14 novembre elle écrivait à Boucoiran : « Embrassez pour moi votre mère », ce qui nous semble prouver qu'elle l'avait vue à son passage).

M. Cambedouzou prépare un ouvrage sur Boucoiran où les rapports de celui-ci avec George Sand tiendront évidemment une place importante.

Ce matin, coup de téléphone d'une sandiste confirmée, bien perplexe après la lecture d'un article du n° 3. Une phrase, page 18, l'intrigue beaucoup: « Dès sa jeunesse, George Sand avait subi la magique fascination... Pendant son séjour au couvent, elle avait même composé une mélancolique poésie à la gloire du héros d'Hoffmann:

« Les ombres de la nuit |s'abaissent sur la Terre | Et recouvrent de deuil fles murs du monastère. Prête-moi la lueur de ton spâle flambeau, Lune, mélancolique samante du tombeau.

L'amour que j'ai pour toi, [Kreyssler, est comme [un rêve. »

« Est-il possible, me demande mon interlocutrice, que la jeune Aurore ait pu lire Hoffmann au couvent, vers 1820? Je sais qu'il n'a pas été traduit en français avant 1830. Alors? »

Je lui réponds qu'elle a évidemment raison de soulever ce point. De multiples raisons s'opposent à ce qu'Aurore Dupin ait pu lire Hoffmann au couvent : les lectures profanes n'y étaient pas tolérées — Hoffmann n'était pas encore traduit dans notre langue — et George Sand n'a jamais su un mot d'allemand. On en trouve plusieurs fois sous sa plume la certitude : en 1845, écrivant à Bettina d'Arnim, elle avoue son « ignorance de la langue allemande » (Correspondance, t. VI, p. 827). Dix ans plus tard, dans le tome XIII qui vient de sortir en librairie, elle dit à Eliza Tourangin qu'il lui serait impossible de l'aider d'une virgule dans une traduction (p. 279) et plus loin, confirme : « Je ne sais pas l'allemand » (p. 318).

Donc Aurore Dupin n'a pas pu lire Hoffmann au couvent. D'où peut donc provenir cette curieuse erreur? D'une greffe abusive de deux textes.

La responsabilité en remonte à Aurore Sand, qui en 1926 dans le volume intitulé Journal intime a publié à la suite deux pièces de vers comme s'il s'agissait d'une seule, alors qu'elles sont pourtant clairement datées, la première par son titre (Vers faits au couvent), la seconde par la mention portée sous le dernier vers : « automne 1832 » : c'est celle qui s'adresse à Kreyssler, le héros d'Hoffmann.

Dans le manuscrit, qui est à la Bibliothèque Nationale(1), les deux pièces sont très éloignées l'une de l'autre, l'une au folio 158 verso, l'autre au folio 3. Toute cette édition, d'ailleurs criblée de fautes de lecture, est composée de façon arbitraire. Aurore Sand, toute dévouée à la mémoire de sa grand-mère et qui batailla souvent pour la défendre, manquait singulièrement d'esprit critique, et il faut beaucoup se méfier de ses publications.

Dans l'édition que j'ai refaite après elle des morccaux disparates groupés sous le titre fallacieux de Journal intime(2), j'ai pris le parti d'adopter un ordre différent pour ceux qui étaient dans l'album Sketches and hints, et cet ordre ne pouvait être que l'ordre chronologique, pour remédier au désordre de l'album. Aussi les vers faits au couvent sont-ils à la page 589, et la pièce de 1832 à la page 594, ce qui écarte toute possibilité de confusion. Si M. Le Goff avait recouru à cette édition, il n'aurait pu nous donner à penser que les religieuses anglaises étaient bien laxistes en laissant circuler de pareils écrits dans leur couvent de la rue des Fossés-Saint-Victor. (Je pense que cette littérature les eût fort offus-

Il n'en a pas moins raison, quand il écrit qu'Hoffmann a exercé sur George Sand une « magique fascination », mais il n'aurait pas fallu la présenter comme si précoce. C'est en 1830 que Mme Dudevant prend connaissance de l'œuvre d'Hoffmann, par le conte Don Juan semble-t-il. Elle en sera

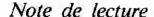
marquée toute sa vie. Plusieurs éditions des Contes étaient dans sa bibliothèque, vingt-six volumes en tout, comme l'atteste le catalogue de la vente (lots 390 et 391).

On sait que plusieurs de ses œuvres témoignent de l'influence indubitable de l'auteur allemand, à commencer par Le Secrétaire intime, comme le fait remarquer à juste titre M. Le Goff. Cora, Teverino en présentent des traces plus ou moins fortes; La Maison déserte, sans discussion, jusqu'à son titre même. Dans une note de La Comtesse de Rudolstadt, George Sand ne peut s'empêcher de se référer à son cher Jean Kreyssler. La Nuit de Noël s'inspire de Maître Floch. La pièce Maître Favilla peut être dite hoffmanesque. Et plusieurs comédies jouées sur le petit théâtre de Nohant sont directement tirées des contes d'Hoffmann, comme par exemple Le Dalès, drame fantastique où l'on reconnaît Le Choix d'une fiancée, Daniel, d'après Le Majorat, et Le Datura fastuosa, dont le titre même n'est pas changé.

Mais l'inventaire de l'influence d'Ernst Theodor Wilhelm Amadeus sur George Sand demanderait une plus longue étude, qui a d'ailleurs tenté déjà plusieurs auteurs (3)

Georges LUBIN

- (1) Nouvelles acquisitions françaises 13506.
- (2) Œuvres autobiographiques, Bibliothèque de la Pléiade, t. II.
- (3) Marcel Breuillac; « Hoffmann en France », Revue d'Histoire littéraire de la France, janv.-mars 1907. Elisabeth Teichmann, La Fortune d'Hoffmann en France, Genève, 1961 (thèse).



par Mireille PARISE

L'héroïne, orpheline de père, durement éduquée par une grand-mère inflexible, est enfermée au couvent pour mater en elle toute velléîté d'originalité. Au sortir du couvent on la marie, pour la caser, avec un butor inculte qui lui préfère les servantes. Vaillamment, elle essaie de gagner sa vie et celle de ses enfants... mais hélas elle n'a reçu aucune formation sérieuse. Enfin ses dons éclatent : elle vivra de sa plume, et désormais libre elle pourra tâter de quelques amants. Hélas, les hommes sont bien décevants...

Ce n'était pas l'intrigue d'un roman-photo lu au hasard d'une salle d'attente, mais bien le résumé d'Aurore, bande dessinée parue aux éditions Des Femmes, car, vous l'avez compris, George Sand est désormais rentrée au panthéon des grandes figures du féminisme, comme le prouve cet ouvrage, le premier d'une collection destinée aux adolescentes.

Le scénario caricature la vie de George Sand : on reconnaît bien les faits, mais leur interprétation est plus que discutable. Un exemple : le personnage de la grand-mère, autoritaire et impitoyable dans Aurore, elle que George Sand appelle « cette excellente femme »(1), dont elle dit : « ma grand-mère était la personnue »(2). Que Mme Dupin de Francueil ait cherché à discipliner la petite Aurore dans ce qu'elle croyait le bon sens, il n'y a aucun doute là-dessus, mais pas de cette manière, Aurore simplifie beaucoup. La grand-mère d'Aurore rejoint dans la mythologie la marâ-

tre de Cendrillon plus qu'elle n'évoque Mme Dupin de Françueil

Cette B.D. au beau graphisme baroque, amusera les bonnes pâtes sandiennes et irritera les autres. Quant à ceux qui ignorent tout de la vie de George Sand hormis le nom de quelques-uns de ses amants, ils trouveront à la fin du volume une notice biographique due à Francine Mallet, quelques citations bien choisies, des documents et une liste simplifiée des œuvres de George Sand.

Bien sûr, les œuvres disponibles en librairie pourraient être mieux indiquées, il en manque (Le Meunier d'Angibault, La Daniella, Le Marquis de Villemer, Mademoiselle La Quintinie, Laura, sans parler de tous les Introuvables aux Editions d'Anjourd'hui). Bien sûr, le portrait de Maurice Sand par Couture est donné pour un portrait de George, selon ce qui tend à devenir une habitude, mais enfin l'ensemble des documents révèle une volonté pédagogique méritoire et ne trahit pas la vie de George Sand. Le soustitre (« Aurore Dupin devient George Sand ») permet de supposer qu'il y aura une suite. Alors, à suivre...

Aurore: Aurore Dupin devient George Sand, scénario et textes de Adela Turin. — Images: Annie Goetzinger. — Ed. Des Femmes, 1978.

(1) Histoire de ma vie, dans Œuvres autobiographiques (Plétade), vol. 1, p. 586. (2) Id., p. 614.



INFORMATIONS

par Jean COURRIER

EXPOSITION: La Discothèque de France dispose d'une exposition de 21 panneaux sur la vie et l'œuvre de George Sand. L'ensemble est très agréable et très soigné, nous signale la responsable des Affaires culturelles de la ville de Romorantin-Lanthenay (Loir et Cher) qui a pu compléter ainsi son exposition, réalisée à partir des documents et panneaux prêtés par notre Association.

BERRY ROMANTIQUE:
Mme Bonsirven-Fontana a
publié une biographie Dans
l'ombre de George Sand,
aux Editions Pastorelly à
Monte-Carlo. Cet ouvrage
s'appuie essentiellement sur

GEORGE SAND ET LE

s'appuie essentiellement sur la *Correspondance*, éditée et éclairée de manière exemplaire par Georges Lubin. Auteur de quatre conférences illustrées de plus de 1000 diapositives couleur, elle vient également de terminer un deuxième ouvrage *George Sand* et le *Berry*

SAND ET BARBEY D'AU-REVILLY: Philippe Ber-

romantique.

thier, universitaire grenoblois, membre de notre Association vient de publier dans la **Revue d'Histoire littéraire de la France** un **«flamboyant»** article sur George Sand et d'Aurevilly : « l'inquisiteur et la dépravatrice : Barbey d'Aurevilly et George Sand (1'" partie 1833-1850) ».

FLAUBERT-SAND: L'ouvrage de Claude Tricotel « Comme deux troubadours : Histoire de l'amitié Flaubert-Sand », vient de sortir — à la Société d'Edition d'enseignement supérieur, 88 boulevard St-Germain, 75005 Paris. Nous avions déjà annoncé cet ouvrage dans le nº 2 de Présence de George Sand. Dans sa réunion du 5 octobre, le Bureau a demandé au Professeur René Bourgeois un compte rendu de cet important ouvrage pour notre revue nº 5. Rappelons également le George Sand à Palaiseau réalisé par les élèves de M. Tricotel au CES George Sand de Beau-

St-MICHEL-SUR-ORGE: Le Comité des lecteurs de la

Bibliothèque municipale Marie-Curie de St-Michel-sur-Orge 91240, organise au mois de février 1979 une série de manifestations autour de George Sand. I'exposition réalisée par la bibliothèque de la ville de Paris (22 panneaux).

RÉIMPRESSION: L'ouvrage de Marie-Louise Vincent, *George Sand et le Berry* est réimprimé à 500 exemplaires par Jeanne Lafitte. Il s'agit de la réimpression de l'édition de Paris 1919, 1 volume in-8° de 700 pages, relié, 170 F.

FEMME ET IDÉOLOGIE AU XIXº SIÈCLE : Plusieurs membres de notre Association (Roger Bellet, L. Czyba, Marie-Claude Schapira...) figurent au sommaire de Femme et idéologie au XIXº siècle, aux Presses Universitaires de Lyon. La 1^{re} partie « Idéologie et écritures : Du Code civil à C. Flammarion » a tenté de ne pas séparer Histoire, Journalisme et Littérature (II y est question du grand Dictionnaire Larousse, de Flora Tristan, de Lamartine et Madame Roland, ...). La 2º partie « Idéologie et romanesque : La Fille aux yeux d'or de Balzac » concerne plus proprement la mythologie d'une grande œuvre de Balzac (40 F, Presses Universitaires, Lyon, 86, rue Pasteur, 69365 Lyon Cedex 2).

COÈDITION: Notre Association vient de conclure un

accord avec les Presses Universitaires de Grenoble, dirigées par M. Jeannin. Une collection des romans de George Sand voit ainsi le jour, avec la publication de Jeanne, commentée et présentée par Simone Vierne, avec 16 photographies et La Ville Noire, présentée par Jean Courrier, avec près de 200 photos d'Honoré Parise, qui réalise la maquette commune à tous les ouvrages de la collection. Ces dispositions ont été approuvées par le Bureau de l'Association réuni le 5 octobre sous la présidence de Jean-Hervé Donnard. Un comité de lecture, responsable de la collection, a été mis en place. Il comprend Jean-Hervé Donnard, René Bourgeois, Jean Sgard, Jean-Pierre Maque, Huguette Burine, Mireille Parise, Béatrice Semavoine, Perli, Honoré Parise.

GEORGE SAND A LON-DRES: Mme Christiane Smeets-Dudevant-Sand, qui parle toujours chaleureusement de notre association aux nombreux visiteurs du Musée de Gargilesse, nous confirme la tenue d'une très importante exposition organisée par ses soins, à Londres, en mars prochain, à l'Institut Français, sous l'égide de l'Ambassade de France. Elle promet de nous « en dire plus » pour le prochain bulletin. Mais annonce déjà un projet encore plus ambitieux au Colorado en octobre CERISY-LA-SALLE: Mme Simone Vierne, dont on a remarqué la prestation télévisée à Apostrophes de Bernard Pivot à propos de Jules Verne, a fait programmer George Sand au Colloque de Cerisy-la-Salle pour 1981, 1^{re} date disponible.

COMMUNIQUÉ: L'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran nous communique: Pour le 175° anniversaire de la naissance de George Sand (1° juillet 1804), un numéro spécial de nos *Cahiers* lui sera consacré. L'ouvrage, qui paraîtra en juillet 1979, comprendra 18 études sur l'écrivain français et sur ses relations avec Tourguéniev, Pauline et Louis Viardot, et la Malibran.

ROMANTISME: Au sommaire de la revue « *Romantisme »*, n° 16:

- Léon Cellier et sa préface à Consuelo, par Jean Gaulmier.
- L'occultisme dans Consuelo, par J. Gaulmier.
- Les Amours de l'âge d'or : l'eden tourmenté de George Sand, par J. Gillet.
- Les romans champêtres de George Sand : l'échec du renouvellement d'un genre littéraire, par Reinhold R. Grimm.
- Structures romanesques et problèrnes du mariage d'Indiana à la Comtesse de Rudolstadt, par Arlette Michel.
- Intrigue et socialisme

dans le Compagnon du Tour de France, par Pierre Reboul.

LA PRESSE ET GEORGE SAND.

 Les Nouvelles littéraires (7 au 14 septembre 1978) (sur le n° 3 de Présence de George Sand).

 Le Monde (22 septembre 78), Ginette Guitard-Auviste (sur le Tome XIII de la Correspondance).

 Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné (22 juillet 1978).

- Le Poing et la Rose (d'Echirolles), juin 78.

 La Gazette de Thiers (samedi 10 juin) sur la réédition de la Ville noire.

— La Montagne (30 mai) « le roman La Ville noire va être réédité ».

George Sand et le féminisme, Jo Vareille (Humanité, 5 septembre 78).

 George Sand : « Quelqu'un » de son temps. Ultramoderne aujourd'hui (F. Magazine).

— Gamarra. George Sand au présent (Vie Ouvrière) (5 juin 78).

Un bulletin de presse reprendra ces divers articles.

JEAN GUEHENNO de l'Académie Française. Il fut un des tout premiers à approuver notre Manifeste en faveur de la Corresponduire la délégation de notre Association auprès des pouvoirs publics, il nous renouvela ses encouragements. Nous saluons ce grand écrivain, cet homme de cœur,

issu du peuple, que George Sand eût aimé.

CRÉATION DU C.R.S. (Sic). Le Centre de Recherches Sandiennes vient d'être créé officiellement à l'Université des Langues et Lettres de Grenoble. Cette création a été entérinée par le Conseil scientifique de l'Université. Le Centre est placé sous la direction du professeur René Bourgeois, dont nos lecteurs apprécient la collaboration régulière.

NOTRE REVUE SUR ADRESSOGRAPHE. Désormais imprimée et tirée à 1.000 exemplaires, *Présence de George Sand* dispose maintenant d'un adressographe, constitué par les soins de Mme Renée Antoine, de Grenoble, que nous remercions ici.

LA PUBLICITÉ DANS PRÉSENCE DE GEORGE SAND. Nous disposons de quelques emplacements de publicité pour notre prochain numéro. Les librairies, les maisons d'édition, les organismes de voyage, les musées, les écoles de danse... intéressés, peuvent rentrer en contact avec la rédaction de la revue.

HISTOIRE DU VÉRITA-BLE GRIBOUILLE. Cette œuvre de 1850 vient d'être éditée par la collection Folio Junior, avec les dessins de Maurice Sand. Une introduction d'une page, non signée (n° 43) sur George Sand est un assez bon florilège des « clichés » traditionnels sur sa vie et son ceuvre.

SEMAINE GEORGE SAND. Du 5 au 9 décembre 1978 se déroulera à Grenoble, à la Librairie Didier-Richard, sous la présidence de Jean-Hervé Donnard, une Semaine George Sand pour le lancement simultané du Tome XIII de la Correspondance, de Jeanne et de la Ville noire et du nº 4 de Présence de George Sand. Vente de livres de George Sand. Expositions : G. Sand, sa vie et son œuvre - Personnages du XIXº siècle (Portraits de Nadar) la Ville noire (photos du roman). Avec naturellement la présence de Georges

UN MINISTRE D'ÉTAT RELGE.

M. Pierre Vermeylen, professeur émérite à la Urije Universiteit Brussel, Ministre d'État, nous écrit le 17-10-78 : « Mon libraire, M. Lefèbre, me transmet votre lettre avec les numéros de la revue que vous avez bien voulu en adresser. Soyez-en remercié. »

Recherches et travaux

THÈSE D'ÉTAT. Agrégée de Lettres modernes, je commence une thèse de 3º cycle sur le sujet « Fonction de la littérature dans les idées sociales et politiques de George Sand ». Je souhaiterais prolonger ces recherches par une thèse d'Etat et me trouve quelque peu « bloquée » car il n'y a pas, à la Faculté de Poitiers, de spécialiste de cet auteur. Un des professeurs de l'Université de Grenoble accepterait-il d'orienter mes travaux?

> Katherine Weinland 20, avenue Wilson 86100 Chatellerault

M. YI JAIHI : s'installe à Grenoble pour y préparer

une thèse sur George Sand, dont il ne nous a pas encore communiqué le sujet.

LA MATERNITÉ CHEZ
G. S.: Il y a un an, j'ai obtenu une licence es lettres à l'université de Hull au Nord-Est de l'Angleterre et en ce moment je fais un doctorat sur George Sand: La maternité dans son œuvre. (Mile Marie-Dominique Treherne, Ferens Hall, Cottinghan. N. Hunberside. HU 16 5 SE Angleterre.)

Annarosa Poli : « Je travaille actuellement sur un sujet passionnant : L'idée de peuple chez G, Sand »

Les amis de Nohant



LE Dr JEAN-FRANÇOIS CAZALA, président des Amis de Nohant, nous adresse des appréciations élogieuses qui constituent pour nous un précieux encouragement.

« La qualité de votre dernier numéro, l'enthousiasme que vous manifestez dans votre entreprise et l'efficacité des concours que vous obtenez soulèvent l'admiration.

Voici des photos de la visite, du Ministère de la Culture et de son directeur de cabinet à Nohant lors des Fêtes Romantiques de juin 1978. Au cours de cette visite, notre Président d'honneur Georges Lubin a remis à Jean-Philippe Lecat la médaille de George Sand. » Adresse des Arnis de Nohant : 51, avenue de Paris, 36000 Châteauroux.

LES CONDITIONS DE VISITES A NOHANT : Le 18 août dernier, faisant un énième pèlerinage à Nohant, j'ai eu le plaisir de converser avec M. Franco, lequel m'a entretenu des problèmes posés par l'entretien du château, et celui du nombre de visiteurs qui, chaque année, est en continuelle augmentation.

J'ai constaté le besoin de réparation ou de restauration nécessaires au château (principalement les pièces du bas) et le surcroît de travail demandé à l'incomparable guide de Nohant, ainsi qu'à son épouse; lesquels font visiter ce haut lieu du romantisme français, si cher au cœur des sandistes, à quelque sept cents personnes chaque jour.

Dès mon retour à Paris, deux de mes collègues de bureau, ayant aussi visité Nohant pendant le même mois d'août, m'ont fait part de leurs remarques (l'une d'elles a dû écourter sa visite faute d'espace pour circuler aisément) lesquelles rejoignent exactement celles que je fais plus haut. Je me dois de vous signaler ces faits qui concernent la « chère demeure» de George Sand, dont nous défendons la mémoire et l'œuvre. (Laroue Marius, 2, rue Dan-ville, 75014 Paris) ■

Extrait de :

« le Poing et la Rose »
Section d'Echirolles du Parti Socialiste
Juin 1978

George Sand et la lecture à Echirolles

George Sand promue au rang de vedette échirolloise. L'aristocrate berrichonne est devenue citoyenne d'honneur d'une commune ouvrière. Telle est du moins l'impression qui ressort d'une lecture attentive du journal municipal puisqu'aucune manifestation développée par l' Association des Amis de G. Sand » ne reste ignorée des Echirollois.

Association exemplaire nous affirme-t-on. N'associe-t-elle pas dans une action commune une collectivité locale, à très forte base ouvrière, gérée depuis longtemps par le Parti Communiste et une université littéraire? N'a-t-elle pas pour objet la promotion d'un écrivain dont une partie des œuvres n'a pas encore été publiée en France alors que des pays, comme l'URSS, les ont fait connaître à leurs citoyens. Il est vrai aussi que les Soviétiques ignorent l'existence de la majeure partie des ouvrages de Soljenitsyne, pour ne prendre que cet exemple... mais trève d'ironie ou de polémique.

Loin de nous, en effet, l'idée de condamner l'existence d'une telle association. Comme les autres, elle a droit de vivre et de recevoir une aide financière de la municipalité. Mais de là à en faire l'instrument privilégié de promotion d'une politique culturelle, il y a une marge. Déjà elle bénéficie d'un apport de fonds, à nos yeux, excessif par rapport à son impact réel auprès des Echirollois. Pour important que soit le travail de certains universitaires sur Sand, la spécialisation de celui-ci le rend difficile d'accès à la population de notre ville. Par ailleurs la municipalité doit-elle servir de caisse de résonance aux travaux personnels - sans en méconnaître la valeur - d'un enseignant local? Enfin est-ce une action prioritaire pour les Echirollois d'obtenir l'impression de tel ou tel tome de la correspondance de Sand. Certes cela comblera d'aise un étroit public d'initiés et laissera indifférente la très grande majorité de la population, non pas parce qu'elle serait incapable d'y prendre intérêt mais parce qu'elle porte ses centres d'intérêt sur d'autres publications. Il reste néanmoins quelques éléments positifs, des expériences pédagogiques concrètes par tel ou tel enseignant de CES,

Libres opinions expériences s'inscrivant dans une démarche propre à faire découvrir à des jeunes un aspect de notre patrimoine culturel et à permettre une collaboration entre diverses disciplines. De même si le groupe de danses folkloriques de la MJC trouve plaisir à danser sur des rythmes berrichons, nous ne pouvons que nous en féliciter.

Mais alors G. Sand peut-elle servir de support à une politique de la lecture? A vrai dire, le moyen nous paraît mal adapté à l'objectif de la municipalité d'Echirolles, dans un environnement marqué par l'audiovisuel : faire en sorte que les diverses couches de notre population découvrent le livre et à travers lui les multiples faces d'un patrimoine romanesque, poétique, théâtral, etc. Or, si l'œuvre de Sand a des accents modernes, si certains thèmes peuvent trouver un écho dans les manières de penser de notre temps, le style même de l'auteur constitue un obstacle pour le lecteur d'aujourd'hui. Que les amoureux de G. Sand veuillent faire partager leur passion, quoi de plus normal! Que l'on fonde sur ce souci une politique, nous répondrons : non.

Critique aisée. Aussi voudrions-nous proposer des suggestions, base d'un débat.

- 1 Le pouvoir municipal n'a pas à se substituer aux équipements et à leurs usagers pour définir les aspects concrets d'une politique à leur place. Il ne s'agit pas de se dire autogestionnaire, encore faut-il le traduire en actes tangibles. A la limite, en fonction de ses priorités, dans la mesure de ses moyens et en obtenant du pouvoir central les subventions nécessaires, le Conseil municipal vote les crédits permettant à chacun des équipements de remplir sa mission. Il lui revient de s'assurer que la politique suivie s'inscrit dans les orientations proposées aux électeurs et approuvées par eux.
- 2 Nous vivons dans un monde où l'image est devenue reine. Adultes et enfants sont désormais culturellement les fils de la télévision. Pourquoi les équipements et sans doute le font-ils déjà ne tireraient-ils pas parti de l'impact de certaines émissions pour en faire le point de départ d'une approche du livre! Les récentes émissions consacrées au Zola de l'affaire Dreyfus, la retransmission de certaines adaptations cinématographiques de romans : Thérèse Desqueyroux mais aussi Racines (celles du problème noir aux USA) ou encore Mauprat pourraient être exploitées.
- 3 Nous sommes jumelés avec Grugliasco. Ne pourrionsnous pas enraciner nos relations avec nos voisins, entre autres choses, en cherchant à découvrir certains aspects de leur littérature ? La présence d'immigrés originaires du sud de l'Italie ne donne-t-elle pas un contenu

à l'ouvrage déjà ancien de C. Levi : « Le Christ s'est arrêté à Eboli ». De même l'écho rencontré par le film « 1900 » pourrait trouver son prolongement dans la lecture de la « Chronique des pauvres amants » de Pratolini. Exemples parmi d'autres.

Ces suggestions devraient susciter des réactions. Partisans du dialogue nous sommes prêts à en rendre compte surtout si elles ne correspondent pas à notre sensibilité.

4 - Enfin une politique de la lecture dans notre ville exige moins souci de prestige que volonté tenace, travail de longue haleine auquel peuvent participer animateurs, enseignants, élus et bien entendu les usagers dans des démarches convergentes qui finiraient par porter des fruits. Les moyens financiers ont leur importance mais la pédagogie à mettre en œuvre en a tout autant. Alors le lívre retrouvera sa place, complètera le message de l'image. Alors le lecteur de G. des Cars, de Delly ou l'amateur d'Angélique portera ses regards vers d'autres formes de littérature et pourquoi pas vers G. Sand ? Alors peut-être le passionné du feuilleton télévisé pourra-t-il découvrir les richesses d'une culture que personne n'a jamais épuisées■

Les élus socialistes échirollois.

Extrait de :

« Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné » 20 juillet 1978

Echirolles-en-Berry

Quelle drôle d'époque que la nôtre, où « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, tout le monde il est culturel » ! Le Grand mot est lâché, de la tapisserie au point de croix à la confection des tartes aux fraises, on fait du « Culturel » à tout va, comme M. Jourdain de la prose. Des affres potachères et bachotières du « ce qu'il reste-quand-on-a-tout-oublié » du regretté président Herriot à l'aphorisme nazi des frères Goe — ring l'obèse et Bels le boîteux — « quand j'entends parler de revolver, je montre mon Kul-turel » — à moins que ce ne soit l'inverse — on culturalise à tout prix !

Restons sérieux et signalons bien haut, comme il se doit, la parution échirolloise du troisième cahier de « Présence de George Sand », bulletin de l'association pour l'étude et la diffusion de l'œuvre de George Sand, dont le président n'est autre que le professeur J.-H. Donnard, président de notre Université des Langues et Lettres.

Dans ce bulletin sérieux mais peu sévère, regroupés autour de Georges Lubin, pape du sandisme, les farouches fans de la fameuse féministe font feu des quatre fers. Du compte rendu du colloque de printemps sur George Sand aux « informations » du Professeur Courrier en passant par une nouvelle et attrayante chronique « Georges Lubin répond », on réalise sans peine la puissance actuelle de l'œuvre de la « bonne dame de Nohant » sur nos contemporains.

En outre, le fait que ces cahiers aient leur « siège social » à Echirolles en Dauphiné n'est pas pour nous déplaire, au contraire (1). Nous nous sommes cependant laissé dire que cette belle et bonne initiative banlieusarde ne faisait pas l'unanimité chez les conseillers municipaux socialistes de la cité dont le chef de file est B. Montergnole, suppléant d'Hubert Dubedout aux dernières législatives. Pour ceux-ci, l'aventure « Sand » à Echirolles ne serait, semble-t-il, qu'un phénomène culturel (encore!) élitaire... perplexité!...

Ainsi donc les masses laborieuses d'Echirolles, par leur présence même en ce lieu, resteraient à tout jamais condamnées au ragoût « culturel » : « merguez, TV grande écoute, majorettes, loto, tiercé, pastis » avec, pour

pimenter le tout, quelques gouttes exotiques, trop parcimonieuses non de Tabasco mais de Grugliasco!

A quand la carte d'identité et ce dialogue incongru chez le libraire :

- Vous habitez Montbonnot, cher Monsieur?
- _ ...!
- Alors vous avez droit à 2,50 m linéaires de George Sand reliés veau marbré ou maroquin!

Seriez-vous domicilié en « banlieue populaire » que je ne pourrais vous proposer que 50 centimètres de Delly en livre de poche l »

Bien curieuse conception de la culture démocratisée alors que l'on connaît les gouffres financiers que provoque, au sein inénarrable de notre Masure de la Culton, la plus petite des « créations » théâtrales ésotériques, confidentielles et intimes où nul, sinon Echo, ne répond aux vociférations des comédiens new-style!

George Sand à Echirolles?

Chapeau et bravo à Georges Kioulou et à son adjoint au « culturel » Alain Arvin-Bérod!

On en veut encore et on en redemande!

Georges SALAMAND.

(1) Bibliothèque P. Neruda, 15, place Beaumarchais, 38130 Echirolles.

Courrier des lecteurs

EN VACANCES DANS LE BERRY.

Avant de partir pour quelques semaines dans le Berry, je vous remercie pour l'envoi de votre intéressante revue. De nombreuses manifestations en souvenir de George Sand sont en cours dans l'Indre. (Mme L. Bordet, Orange, le 22-7-78.)

UNE ADHÉSION ET DES COMPLIMENTS REMARQUÉS : MICHEL DEBRÉ.

Je vous remercie de votre envoi et je vous félicite. Votre documentation sur George Sand est très intéressante, et je souhaite que vous puissiez continuer, en évitant peut-être de donner trop souvent la parole à des esprits qui, d'un bord ou de l'autre, veulent récupérer George Sand à un titre politique quelconque.

Vous trouverez ci-joint un exemplaire du **Courrier d'Amboise** qui relate l'inauguration de l'école George Sand. Je vous renouvelle mes vœux et mes compliments. (Michel Debré, Ambroise, le 25-7-78.)

DES COMPLIMENTS ENCORE...

Je suis très sensible à votre envoi et vous en remercie. Ce que vous faites pour George Sand est admirable! Jean Ferré, 10, parc de Noailles, Saint-Germain-en-Laye, 78 Les Yvelines, le 14-9-78.) Je recois votre revue, i'en suis ravi et satisfait. Bon courage pour les prochains numéros. (Marius Laroue, 2, rue Danville, 75014 Paris.)

LA VIE DE GEORGE SAND ET LES BIOGRAPHIES.

Je souhaite que votre association soit pour moi le guide amical et efficace au sein d'une œuvre dont j'ignore presque tout, mais considérant que la vie de George Sand doit être le plus beau de ses romans, j'attends beaucoup de ses biographies. Certaines m'ont irritée, déçue, agacée comme celle de Maurois, d'autres ont su me faire partager la ferveur et le respect avec lesquels elles ont été écrites. (Isabelle Le Guillou, Jayet, 63260 St-Genès-du-Retz, le 19-9-78.)

LES ÉCHIROLLOIS EN VACANCES PENSENT A GEORGE SAND.

« Aux Baléares, j'ai visité l'endroit où vécurent G. Sand et Chopin. Tout le long de la visite, il a été beaucoup question de Chopin et très peu de G. Sand. Les objets personnels, il n'y en a pas sauf le piano de Chopin car après leur départ du village, les gens du pays ont tout brûlé, connaissant la maladie de Chopin. » (Louise Turrel, Echirolles, 12-6-78.)

UNE SANDISTE NEO-PARISIENNE :

« Je quitte l'Association d'Echirolles pour Paris avec beaucoup de regrets. Il y a eu de belles réalisations au cours de ces dernières années... Je serai contente également que vous indiquiez ma nouvelle adresse parisienne, pour des contacts avec les sandistes parisiens. » (Bernadette Chovelon, 40, rue Beaujon, 75008 Paris.)

Des suggestions pour La Ville Noire :

M'intéressant à G. Sand depuis longtemps (je suis allé à Nohant pour la 1^{re} fois en 1957), je souhaitais cette réimpression depuis des années. J'ai trouvé le livre à la Bibliothèque Universitaire de Clermont qui en possède deux exemplaires. Je l'ai trouvé intéressant. (Jean-Pierre Tixier, Aubusson, le 10-9-78.)

LES PROBLÈMES DE DIFFUSION DE LA CORRESPONDANCE.

J'ai les onze premiers volumes de la **Correspondance** dans la collection Prestige. Le 12e est introuvable : certains libraires m'affirment qu'il est épuisé, d'autres qu'il n'est pas paru. Tous m'affirment que le 13e ne paraîtra pas. (Docteur P. Noël, 55, rue Lacordaire, Paris (XVe).

LES PROBLÈMES DE DIFFUSION D'EUROPE.

Tout ce qui touche George Sand m'intéresse et j'aimerais posséder ce n° 587 de la revue **Europe**; ma maison de presse n'a pas pu me le procurer. (Mme Bordet, le Comtat C, rue Balzac, 84100 Orange, le 5-7-78.)

J'ai demandé cette revue chez plusieurs libraires et marchands de journaux, tant à Paris qu'en Province; aucun ne connaissait.
(Mme Cardon, 41, av. Jean-Moulin, 02700 Tergnier, le 18-7-78.)

LES ENCOURAGEMENTS DE PIERRE SALOMON

(14 juillet 1978). Ayant moi-même édité chez Garnier soit seul, soit en collaboration avec Jean Mallion quatre volumes d'œuvres de G. Sand dont deux au moins (Indiana et les Maîtres sonneurs) ne sont pas réimprimés, je trouve vos efforts particulièrement sympathiques. Puis-je vous signaler, à propos de l'article Quelques idées de G. Sand sur l'éducation, que j'ai moi-même publié dans la Revue universitaire vers 1946 ou un peu après un assez long article sur George Sand éducatrice?

CONSUELO : LE PROBLÈME DE LA RÉÉDITION.

Faisant partie de la commission bibliothèque de loisirs des sièges sociaux des sociétés du groupe PUK, 23, rue Balzac, j'ai observé que seuls les romans champêtres de G. Sand sont présents. Or, j'ai suivi des émissions sur Pierre Leroux, j'ai vu l'exposition George Sand à la Bibliothèque Nationale et j'aimerais lire et donner à lire Consuelo. Or nous n'arrivons pas à trouver les deux parties de ce roman, soit en neuf, soit en occasion. (Mile Paulette Kovács, 123, rue Belliard, 75018 Paris, le 6-9-78.)

Compte tenu de son absence (étonnante) en librairie à l'heure actuelle, je pencherais pour la réédition de *Consuelo* et de la *Comtesse de Rudolstadt*. Alain ne considérait-il pas *Consuelo* comme une œuvre majeure ?

(Jean-Pierre Tixier, Aubusson, le 31-8-78.)

La Vie de l'Association

L'Association comptait au 1er octobre 1976 27 adhérents, au 1er octobre 1977 37 adhérents et au 1er octobre 1978 204 adhérents. Nous avons enregistré en effet 40 adhésions durant l'été, dans les mois dits pourtant « creux » pour toutes les associations. 45 départements sont maintenant concernés, et 9 pays étrangers (Belgique, Italie, Roumanie, USA, Suisse, Espagne, Suède, Monte-Carlo, Corée).

La parution régulière du bulletin (4 pour 1978), son volume, le passage au stade imprimé, les frais d'expédition, ont imposé un réajustement des cotisations soit 50 F pour les membres actifs, 20 F pour les retraités et étudiants.

L'année sandienne débutant le 1^{er} octobre, nous avons comptabilisé les adhésions estivales pour 1978-1979, à titre d'adhésions d'accueil. Les 40

adhésions de cette période, qui portent à 204 le nombre de nos adhérents, sont donc aussi les premières adhésions 1978-1979. Et nous demandons à nos adhérents plus anciens de nous retourner au plus vite leur bulletin de réadhésion, expédié par ailleurs, pour alléger notre trésorerie.

Enfin nous avons édité un petit dépliant d'adhésion. Présentez-le à vos amis. Et n'hésitez pas à demander un envoi plus important pour des dépôts dans les librairies, bibliothèques, musées, syndicats d'initiative, mairies...

ADHÉSIONS 1978-79 (114 liste)

Diffusion d'Europe

Au 10 octobre :

- sur les 600 exemplaires d'Echirolles : 176 ont été réglés (vendus par l'Association)
 100 acquis par les Affaires Culturelles (pour Nohant)
 soit, 276
- sur les 200 exemplaires de l'Université, 50 ont été diffusés

Numéro de mars 1978 d'Europe : George SAND

> Prix: 25 F (Pour commander, voir p. 60)

Souscription jusqu'au 30 novembre

1 vol.: 42 F les 2 vol.: 80 F

Prix de vente à partir du 1^{er} décembre 78 50 F le vol.

Commandes : voir au dos

The distribution of the foreign and the state of the stat

0

Earthm se vinne duns les mondagues de la frezae, dans le Herry profond. Il Sagit là du première romann averproduction des la la première romann averproductions desdegiques, du comps. Comme Buge et Wichelett, elle creit è la ampièriarlie da praphe var le bourgesie au le noble. Veritable cravanne, dreumer parle d'un paysain qui monvarer lidele non etre particulier. Le Sand cultur dessina que l'igure mychique originle, vand cultur dessina que l'igure mychique origintizangerenne du (tonde. Balzzer i la mente évrit i «Misma il sont mieux sonfirir et vivre dans et derieux Parls ada. au jeste ne la hour a fernare, qui certes, par un prise de la hour a fernare, qui certes, par un prise dessinaje ne fernis, par denne Ceva d'une George SAND jeanne



presson universitaires de granulie

ŒUVRES DE PRÉVOST

8 volumes reliés, format 16 x 24

Texte établi et commenté par

John ABIOYE, Pierre BERTHIAUME, Henri COULET, Jean DEPRUN, Henri DURANTON, Robert FAVRE, Bernard GERMAIN, Allan HOLLAND, Jean OUDART, Aurelio PRINCIPATO, Jean SGARD, Philip STEWART, Peter TREMEWAN

sous la direction de Jean SGARD

On peut souscrire l'ensemble de la collection au prix de 1350,00 F au lieu de 1552,00 F

PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE

Librairie DIDIER et RICHARD

depuis 1924, au cœur du Vieux Grenoble, il existe une vraie librairie... Voie piétonne / 9, Grande-Rue / Tél. (76) 44.12.86

- * lettres
- * arts
- * sciences
- travaux manuels
- * toutes les cartes
- * nature , sports et voyages

en permanence les principales œuvres de George Sand

